ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

La Revue littéraire indépendante, 1ère année, Genève ;Bruxelles ; Paris, Avril 1895 – Octobre 1895 (n°1-7).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives &Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

II
79594
B

II-19594
B

II 79594

Avril 1895

LE NUMERO : 60 CENTIMES

BIBLIOGRAPHIE DE BELGIQUE 634

LA REVUE LITTÉRAIRE INDÉPENDANTE

GENÈVE, PARIS, BRUXELLES, FLORENCE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage,
Etudes, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

SOMMAIRE

1.	Notre But	LA RÉDACTION.
2.	En Catalogne : Une visite à M. l'abbé Jacinto Verdaguer	**H. Lyonnet.**
3.	Le Petit Roi	**Jacinto Verdaguer.**
4.	Les Prisonniers	**Jacinto Verdaguer.**
5.	Les Séminaires dans les Universités	**Robert Sand.**
		E.-Franz Wiener.
6.	A mon ami et au poète E.-Franz Wiener : Mors Mentis..	**Edmond Julien.**
7.	Alfred de Musset	**C. Villote.**
8.	Victor Hugo	**C. Villote.**
9.	Le Cerisier fleuri	**Iwan Gilkin.**
10.	Un coup d'aile dans le mystère	**Ferdinand de Fenis.**
11.	Simple causerie	**Georges Estienne.**
12.	Questions et réponses	
13.	Bibliographie	

GENÈVE

IMPRIMERIE F. TAPONNIER

19, Rue de Carouge, 19

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

A NOS LECTEURS

La Revue Littéraire Indépendante ayant été créée dans le but de publier les œuvres inédites des auteurs connus et non connus, nous prions instamment ceux-ci de bien vouloir se mettre en relations directes avec nous :

A Genève : **Direction et Administration,** *19, route de Carouge.*

A Paris : **M. Georges Estienne,** *correspondant général, 29, avenue de Ségur. – Dépôt pour la vente :* **Librairie Sevin,** *8, boulevard des Italiens.*

A Bruxelles : **MM. Franz Wiener** *et* **Robert Sand,** *correspondants généraux, 50, rue Juste-Lipse.*

A Florence : **M. Masini Otello,** *correspondant général, 19, via Ponte all' asse.*

On ne répond pas des manuscrits envoyés

1re ANNÉE — 60 centimes le numéro — AVRIL 1895 — No 1

LA REVUE LITTÉRAIRE

INDÉPENDANTE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage, Études, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

GENÈVE — PARIS — BRUXELLES — FLORENCE

Rédaction et Administration : 19, Route de Carouge, 19, à Genève

On ne répond pas des manuscrits envoyés

Prix de l'abonnement de 52 numéros : France, Suisse, Belgique, **Fr. 24.** — Union postale, **Fr. 28.** — États-Unis de l'Amérique du Nord. **Fr. 30.** — Amérique centrale et méridionale, Indes orientales, Japon et colonies anglaises, **Fr. 36.**

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

NOTRE BUT

Un grand journal français demandait récemment à ses lecteurs de lui envoyer 200 lignes sur des « impressions de voyage », s'engageant à imprimer le sujet le mieux traité. Le même journal nous avoue qu'il reçut plus de *quinze cents* articles, dont beaucoup, ajoute-t-il, étaient dignes de voir le jour.

Que devinrent alors les 1499 articles refusés?

Beaucoup reprirent sans doute le chemin du tiroir d'où ils étaient momentanément sortis, à moins que ce ne soit celui du panier.

Combien d'œuvres sont dans ce cas-là? De quelle façon doit donc s'y prendre un auteur inconnu, ou connu, qui veut se faire imprimer?

Trois moyens sont à sa portée : le livre, le journal, la revue.

Le livre. — Pour publier un livre, il faut s'adresser à un éditeur, lequel ne prendra pas la peine, le plus souvent, de lire votre ouvrage, et vous répondra invariablement que ce n'est pas son genre, qu'il est encombré, que ce genre d'ouvrage (n'importe lequel) ne se vend pas, et finira par vous mettre le marché en main : « Faites-vous les frais de l'édition? » Neuf livres sur dix sont édités aujourd'hui dans ces conditions-là.

Le journal. — Mais tout journal se compose d'une coterie, qui danse en rond et qui ne permet à nul intrus d'entrer dans la danse. Certes, vous y passerez bien quelques informations, quelques actualités, mais ce n'est pas de la littérature. Et puis, tout journal a un mot d'ordre, et si vous n'êtes pas affilié, vous frapperez en vain à la porte. Enfin, si vous réussissez à faire recevoir un article, celui-ci sera souvent tellement écourté, revu, corrigé, « tripatouillé », que vous ne reconnaîtrez plus vous-même ce que vous avez écrit.

La revue. — Oui, celle-ci est plus abordable. Mais la revue a un grand inconvénient. Elle ne paraît que rarement, une fois tous les mois, par exemple. Elle reçoit de la copie dix fois plus qu'il ne lui en faut, de telle sorte que, si vous avez la bonne fortune d'être publié, ce sera *une fois* tous les six mois ou tous les ans.

Voilà ce que savent, autant que nous, et mieux que nous, tous ceux qui ont eu l'illusion de croire qu'il suffisait de penser et d'écrire pour se voir imprimer! Hélas! combien loin de la coupe aux lèvres!

Ils ne se doutaient pas, les malheureux,

que créer est la vraie jouissance intellectuelle, mais que vouloir faire voir le jour à ses productions, c'est entreprendre un travail surhumain, c'est s'engager dans un laborieux chemin de croix, où l'on laisse souvent un peu de sa dignité et de son amour-propre pendant le trajet!

La Revue littéraire indépendante de Genève s'adresse aux littérateurs, jeunes ou vieux, connus ou inconnus, et leur dit : « Nos colonnes vous sont ouvertes pour vos contes, nouvelles, impressions de voyage, études, poésies, etc., à condition, bien entendu, que ces ouvrages ne soient pas trop longs, qu'ils soient écrits en une bonne langue, qu'ils présentent un intérêt réel pour le public. Et comme nous ne limitons pas les dates de nos tirages, *nous pouvons vous publier de suite, sans vous faire faire antichambre de longs mois.*

En résumé, notre but est double :

1° Intéresser le public en publiant sans cesse un choix de productions nouvelles et originales ;

2° Faciliter aux auteurs les moyens d'être lus, sans passer sous les fourches caudines des éditeurs, bureaux de rédaction, etc.

Toutes les demandes de renseignements, manuscrits, correspondances, etc., devront être adresses aux bureaux de la rédaction et administration, 19, route de Carouge, à Genève, ou à nos correspondants généraux.

LA RÉDACTION.

EN CATALOGNE

Une visite à M. l'abbé Jacinto Verdaguer

Venir en Catalogne et ignorer l'abbé Jacinto Verdaguer, c'est aller en Provence sans connaître Mistral, c'est entrer dans Agen et s'étonner devant la statue de Jasmin. Mais, hélas! pour la grande pleïade littéraire, que de trésors perdus que tous ces bijoux ciselés seulement à l'usage de quelques initiés! Car, dussé-je, ici même, faire bondir d'indignation les Provençaux, les Catalans et les Languedociens réunis, il faut bien reconnaître que ce sont là les derniers chants de vieux dialectes — oh! pardon! — de langues anciennes qui s'éteignent et qui s'éteindront, malgré elles, emportées dans le mouvement irrésistible d'unification des grandes races. Ils restent, ces convaincus, soldats vaillants, les derniers sur la brèche, et se resserrent autour du vieux drapeau. Inclinons-nous et admirons. Honneur à ces gardiens fidèles des grandes traditions des aïeux!

Je brûlais du désir de présenter personnellement mes hommages à M. l'abbé Verdaguer, une des imaginations les plus poétiques de l'Espagne, à l'heure qu'il est, qu'il fasse de la poésie, de la peinture murale ou de la miniature : de la peinture murale, c'est-à-dire *l'Atlantide*, poëme qui eût les honneurs de la traduction en plusieurs langues, ou bien le *Canigou ;* de la miniature, c'est-à-dire *Idylles et Chants mystiques, Charité,* et ce dernier volume si délicat et si charmant, renfermant des compositions bibliques, *Jésus enfant, Nazareth.*

J'avais été fasciné par ce petit volume rappelant par sa forme les premières éditions de Coppée sorties de chez Lemerre. Le titre, *Nazareth*, en beaux caractères rouges, elzéviriens, me séduisait et me troublait. Et je relisais machinalement à l'étalage des librairies : « *Nazareth per mossen Jacinto Verdaguer.* »

Je fus curieux, et bien m'en prit, car je passai quelques jours délicieux.

Le caractère de l'œuvre est mystique dans le fond ; la forme en est populaire, simple, intime. Comme dans les marges enluminées des vieux missels, le poète y entrelace des plantes, des fleurs, des oiseaux et des anges, emblèmes mystiques, tout cela encadrant des figures d'une beauté incomparable, celles de la Sainte Famille à Nazareth. Le dessin est exquis, la couleur vive et pure, et tout cela ressort sur fond d'or, qui est le fond de la conception idéale. Et cependant les caractères de Saint-Joseph, de la Vierge

et de l'Enfant restent ce qu'ils doivent être, naïfs et plébéiens, humbles et populaires, tels que les premier peintres de l'ère chrétienne en retraçaient la véritable image sur le bois.

Dans le livre de l'abbé Verdaguer, la Sainte Famille n'est que l'humble famille d'un pauvre charpentier de Nazareth, mais les Anges et les Séraphins entrent par la fenêtre entr'ouverte, et viennent, aux jours de détresse, mettre des plats sur la table nue. Jésus lui-même est un enfant qui joue avec les autres enfants de son âge, court et vagabonde par les chemins ; mais les herbes s'inclinent sur son passage, les ruisseaux se détournent de leur cours pour ne pas mouiller son pied nu, les anges lui font escorte et lui jouent du violon.

Mais voilà ! Toutes ces ravissantes choses sont écrites en langue catalane ! C'est même en cela qu'est le charme.

Comment les rendre ? Comment vous en donner une faible idée en français ? C'est d'abord l'*Invocation à Nazareth*, puis à côté de compositions un peu mièvres, quelques envolées grandioses comme *Jésus au Temple*, *Secours*, *Galilée*. Cette dernière poésie, que nous espérons bien donner un jour en vers français, est une vision admirable.

Jésus enfant a gravi la montagne qui surplombe Nazareth pour assister au lever de l'aurore. A ses pieds, la Galilée s'étale comme un livre grand ouvert. Au nord, l'Hermon et sa couronne de glace, rosée par l'aube ; au midi, l'Esdrelon ; là-bas, le Golgotha... qui attend. Le soleil de la Grèce lui sourit, le soleil de l'Arabie l'encourage. Il voit l'Egypte ensevelie sous ses Pyramides ; il voit Carthage qui tombe, et Rome qui fauche des mondes dont elle fera présent à la chrétienté. Alors il ouvre ses petits bras comme si la croix attendait. Il ouvre ses petits bras, et voici que le premier rayon du soleil dessine et profile son ombre sur la montagne ; l'ombre croit et augmente par la forêt et par la vallée ; elle unit le Carmel auguste et la mer qui en reflète la cime ; et ciel et terre, homme et Dieu, se trouvent réunis dans cette immense embrassade d'un instant !

Aujourd'hui nous nous contenterons de mettre sous les yeux de nos lecteurs deux pièces : *le Petit Roi* et *les Prisonniers*.

Mais que nous voilà loin de la visite que je vous avais annoncée !

Dans une petite rue tortueuse du vieux Barcelone, mais à deux pas de la Rambla, rue de la Canuda, au deuxième, le prêtre et le poète tout à la fois, sont logés. Attaché par ses respectables fonctions à l'une des plus riches familles d'Espagne, c'est dans ce modeste logis que M. l'abbé Verdaguer passe les quelques heures dont il peut disposer. Dans l'antichambre, meublée avec la sévérité d'un cloître, des vieillards, des femmes, des enfants attendent... La charité inépuisable de M. Verdaguer est connue ; insister davantage serait désobligeant.

A l'annonce de notre visite, le poète vient à nous le visage souriant, les mains tendues... L'homme est jeune, assez grand, bien taillé. Et le regard franc, énergique, profond, prend tout-à-coup des nuances de douceur infinie : c'est bien l'artiste qui peint à son gré des grandes toiles ou des miniatures ; c'est bien l'homme que nous avions rêvé, et que nous avons là devant nous.

M. Jacinto Verdaguer, qui comprend admirablement le français, nous demande la permission de s'exprimer en castillan :

— Vous pouvez vous vanter de m'avoir intrigué, nous dit-il, car j'ai lu votre manuscrit. Comment ! Vous avez mis en vers français mon *Nazareth !*

— Et j'en viens demander pardon au poète.

— Non, ce n'est pas de cela dont il s'agit. Voyons ! Dites moi comment cette idée vous est venue ?

— Mais, mon Dieu, c'est bien simple. J'ai lu votre volume, Je l'ai trouvé exquis, et j'ai cherché à rendre, à mon tour, en mauvais vers français, cette saveur naïve...

— Cela dépasse toute imagination ! S'occuper de mon volume ? Le traduire ! Mais,

hélas ! mon cher Monsieur, je suis si peu au goût du jour, si peu *dans le mouvement !*

Et voici que M. Jacinto Verdaguer, avec une simplicité charmante — celle qu'il met dans ses écrits — commence sa propre critique : — Ma forme est une forme exquise et sensible, dites-vous, soit. Et mettons un instant toute fausse modestie de côté. Mais comment pouvez-vous croire que de tels sentiments mystiques, de telles effusions lyriques puissent trouver leur place dans la littérature d'aujourd'hui ? Ce genre, a un défaut capital, voyez-vous ; et vous avez un mot pour dire cela en français : *la mignardise*. A force de peindre des lyres, des lys, des colombes et des rameaux mystiques, j'ai terriblement peur que l'on ne me juge plus bon qu'à orner les estampes que l'on donne aux enfants bien sages.

Et c'était l'auteur de l'*Atlantide*, cette œuvre aux colossales images, qui parlait ainsi devant nous !

Ceux qui connaissent l'œuvre entière de M. l'abbé Verdaguer ont leur opinion faite depuis longtemps. Ceux de nos lecteurs qui ne connaîtront le poète que par les pièces suivantes, jugeront. Mais n'est-il pas curieux de savoir qu'il existe de par le monde un poète jeune, méridional, et... sincèrement modeste, ce qui, je crois, jusqu'à présent, ne s'était pas encore vu.

H. LYONNET.

LE PETIT ROI

Les jours de printemps,
Quand l'arbre bourgeonne,
Jésus s'environne
De petits enfants.
— Comme on voit au ciel
Les anges du monde
Venir à la ronde
Près de l'Eternel.

Et ces enfants gais,
Pour une fois calmes,
Ont de belles palmes
Dont ils font un dais.
— Tels les chérubins
Font avec leurs ailes
Murailles nouvelles
Ou bien toits divins.

Pour trône très beau
L'on choisit la mousse,
Et sous lui l'on pousse
Un petit manteau.
— Ils vont, sur ma foi,
Enfants de Judée,
De la Galilée
Le proclamer roi.

Sur son front si pur
Voici que l'on pose
L'œillet et la rose
Le bluet d'azur.
— Son sceptre est un lys
Qui vient de s'éclore
Au baiser d'aurore
Au milieu des nids.

Puis ils viennent tous
Ainsi que des mages,
Ou bien d'humbles pages,
Plier les genoux.
— Ils offrent des fleurs
Aux couleurs vermeilles,
A pleines corbeilles,
Ils offrent leurs cœurs.

Ils sautent joyeux,
C'est un vrai délire,
On chante, et la lyre
Vibre jusqu'aux cieux.
— Et dans l'arbre vert
L'oiseau qui s'arrête
Allonge la tête
Au bruit du concert.

(Adaptation française)

JACINTO VERDAGUER.

LES PRISONNIERS

Tout un troupeau d'enfants,
— On est dur à cet âge, —
A vu sous le feuillage
Deux petits nids charmants.
Et vite, il les déniche ;
Pauvres petits oiseaux,
Pauvres petits moineaux
A qui l'on fait la niche !
Et vite il les déniche
Ces petits nids charmants,
En faisant une niche.
Oh ! les vilains enfants !

Là-haut, quelle douleur !
La mère en vain appelle.
Elle agite son aile,
Le père est en fureur !
Les petits sans défense
Poussant de faibles cris
Sur le bord de leurs nids
Implorent la clémence.
Les petits sans défense,
Le vieux père en fureur,
Pour eux pitié, clémence ;
Là-haut, quelle douleur !

Jésus les aperçoit
Et son cœur se déchire ;
Il comprend leur martyre
Aussitôt qu'il les voit ;
Il les prend, les caresse,
Les réchauffe en ses doigts,
Ces nouveaux-nés des bois,
Leur donne sa tendresse,
Il les prend, les caresse,
Aussitôt qu'il les voit,
Leur donne sa tendresse ;
Jésus les aperçoit !

— Rendez-les aux parents,
Dit-il à la marmaille,
Voyez, la mère piaille,
Rendez-lui ses enfants.
Ce nid-là c'est sa vie,
Et pour elle en ce jour,
Ce nid, c'est nid d'amour.
Ce nid-là qu'on envie,
Ce nid-là, c'est sa vie,
Rendez lui ses enfants ;
Ces nids-là qu'on envie
Rendez-les aux parents.

Tous les cris de douleur
Deviennent cris de joie,
Et l'on chante, on festoie,
C'est un jour de bonheur
Pour les nids à la ronde,
Car en passant par là
Il a mis le holà
Le doux Sauveur du monde,
Pour les nids à la ronde
C'est un jour de bonheur,
Grâce au sauveur du monde,
Adieu, cris de douleur !

. . . . . .
. . . . . .

Inutile leçon !
Ils voltigent à peine,
Et déjà dans la plaine
Imprudents ils s'en vont.
Mais bientôt dans l'argile
Leurs petits pieds sont pris.
Ce sont encore des cris !
Pauvre race fragile !
Oui, bientôt dans l'argile
Imprudents ils s'en vont,
Pauvre race fragile,
Inutile leçon !

Pourquoi vous enterrer ?
Dit un railleur qui passe.
N'avez-vous pas l'espace
Pour vous y promener ?
Le ciel est sans nuage ;
N'êtes-vous pas, oiseaux,
Autant d'astres nouveaux ?
Préférez-vous la cage ?
Le ciel est sans nuage
Pour vous y promener.
Préférez-vous la cage ?
Pourquoi vous enterrer ?

Le bon petit Jésus
Que tout ce bruit attire,
Avec un gai sourire
Etend la main dessus.
Et tous les oiseaux libres
S'envolent entonnant
Un cantique éclatant
Comme autant de félibres !
Oui, tous les oiseaux libres,
Grâce à sa main dessus,
S'envolent, les félibres !
Brave petit Jésus !
. . . . . .
. . . . . .

Sur le mont Golgotha
Dans un affreux martyre
Voyez : Jésus expire
Sur la croix qu'il porta.
Quelle est cette envolée
Venant du Paradis
D'oiseaux poussant des cris
A travers la nuée ?
Quelle est cette envolée
Près la croix qu'il porta
A travers la nuée
Sur le mont Golgotha ?

Ce sont eux à leur tour
Venant de reconnaître
Sur cette croix leur Maître.
Ils tournent tout autour
Des blessures divines,
Heurtent les clous sanglants
De leurs becs impuissants,
Arrachant les épines
Des blessures divines,
Ils tournent tout autour,
Arrachent les épines :
Ce sont eux à leur tour.

Et l'oiseau-cardinal
Porte sur sa poitrine
Cette trace divine
Du rouge sang royal.

(Adaptation française)

JACINTO VERDAGUER.

Les Séminaires dans les Universités

On ne peut former toutes les intelligences de jeunes gens d'après une même méthode : tels moyens utiles pour la plupart, deviennent pernicieux pour d'autres, telles directions qui aboutissaient pour beaucoup sont impraticables pour quelques-uns.

Pour la majorité des étudiants les leçons du maître suffisent, un programme unique et fatalement borné est le seul bon à suivre, leur esprit ne cherche pas à approfondir les questions plus intimes du cours, pour eux, il n'est pas besoin de méthodes spéciales. Ils suivront la voie commune, la grande voie de la médiocrité, ne s'occupant que de ce qui est indispensable, ne recherchant rien au delà du nécessaire, heureux la besogne obligatoire terminée, majorité monotone pour laquelle le travail est une corvée, occupation, oui, intérêt, non.

Mais il en est dont l'esprit curieux est avide de recherches, qui s'intéressent surtout au cours par l'attrait des questions voisines, qui s'attachent à approfondir certains points qui leur semblaient trop généraux et trop abstraits, intelligences plus vives, plus actives, plus laborieuses, auxquelles les bornes et la monotonie répugnent : c'est pour ces intelligences-là que des méthodes spéciales ont été créées. que des réformes se sont accomplies, et nous en voulons citer une : les *Séminaires*.

Il était de tradition, au temps jadis, dans les vieilles universités européennes, de compléter les cours par des leçons pratiques. Causeries plutôt que leçons, discussions de bonne intimité, qui plaçaient professeurs et élèves sur un même terrain scientifique, études familières, directions et conseils, d'où naissaient chez les uns de l'affection et de l'estime, chez les autres de l'émulation et de la reconnaissance.

Les jeunes gens y apprenaient à employer dans leurs travaux une méthode personnelle

de recherches scientifiques ; la discussion leur ouvrait des aperçus nouveaux et fortifiaient leurs opinions.

Mais les temps changent, les vieilles traditions se perdent, et la méthode dialogique fut presque complètement abandonnée.

On ne tarda pas cependant à la regretter et, en 1787, Frédéric-Auguste Wolf, professeur à l'Université de Halle, organisa, le premier croyons-nous, un séminaire philologique. Son but était de former des professeurs pour les classes supérieures des gymnases.

Il n'admit qu'un nombre très restreint d'étudiants, tenus de fournir des travaux écrits généralement en langue latine, et qui donnaient lieu à des discussions dans cette langue. Ils pouvaient, lorsqu'ils s'en montraient dignes, obtenir un encouragement pécuniaire s'élevant jusqu'à cinquante thalers par semestre.

Pendant longtemps, il n'y eut en Allemagne que des séminaires de philologie. Ce ne fut que vers 1830 que le professeur Léopold von Ranke eut l'idée de réunir régulièrement chez lui quelques étudiants pour leur faire approfondir sous sa direction certains points de son cours d'histoire. Ces leçons avaient même une existence quasi-officielle, et figuraient au programme de l'Université sous le nom de : *Exercitationes historiæ*.

Vers 1856, un de ses anciens élèves, M. von Zybel, alors professeur à Munich, obtint du gouvernement bavarois un subside annuel assez élevé. Ce subside était consacré à l'achat des livres, à l'impression des travaux et aux primes d'encouragement. Les séances avaient lieu le soir dans une salle d'Université, toujours ouverte aux membres du Séminaire, et comme on se trouvait en Allemagne — et à Munich — maîtres et disciples prolongeaient leurs savantes discussions dans une brasserie voisine.

Cependant, bien peu de ces institutions existaient encore en Allemagne, et c'est à l'initiative de M. von Noorden que l'on doit leur rapide extension. Successivement professeur aux Universités de Greifswald, de Tubingen, de Bonn et de Leipzig, il y organisa partout des séminaires, leur faisant obtenir un local spécial, des salles de réunion, des chambres de travail et une vaste bibliothèque technique.

Leur organisation, telle que l'avait conçue Frédéric-Auguste Wolf, subsiste encore presque intégralement ; mais d'une façon générale, le système de gratifications a été délaissé, et les subsides sont tout entiers consacrés à la bibliothèque et à la publication des travaux.

Cette institution s'est aujourd'hui répandue partout, et il n'y a pas d'Université allemande qui ne compte de nombreux séminaires.

L'Autriche, l'Angleterre, les Etats-Unis ont suivi cet exemple ; tout dernièrement en France a été fondée l'Ecole pratique des hautes Etudes en Sorbonne, qui n'est en réalité qu'une réunion de séminaires.

Notre pays, lui aussi, n'est pas resté en arrière et compte aujourd'hui à Liège et à Bruxelles des institutions de ce genre.

Ainsi que dans les laboratoires où l'étudiant répète les expériences du cours et les étudie complètement dans toutes les phases de leur développement et dans leurs dernières conséquences, ainsi dans un séminaire, le jeune homme reprend les questions du cours, en recherche toutes les origines, en retire toutes les déductions.

ROBERT SAND.

E.-FRANZ WIENER.

A mon ami et au poète

E.-FRANZ WIENER

MORS MENTIS

Il était tout entier une grande intelligence et le savait. Très jeune, ses parents et ses maîtres l'avaient dit devant lui.

Il savait à douze ans — cet âge charmant des jeunes garçons qui commencent à voir,

à entendre et à sentir — il savait que sa jolie tête blonde était une puissance et il avait ces manières et ces mots des êtres trop vantés, mais qui ont quelque chose d'une domination.

Son esprit était partout et toujours en une tension active et affolée, il voulait tout savoir et ne savait rien, car il était indolent. Il avait des caprices étranges qu'on satisfaisait et qui l'agaçaient. La vie énervante qu'il menait le gâtait tout doucement.

La corruption vint et travailla son esprit. Mais il y trouva une grande force et s'éleva ; ses sens s'éveillant l'aiguillonnaient et il eut une soif de lire intense.

Il lut beaucoup, il lut continuellement, dévorant les volumes avec une curieuse extase et s'y abîmant entièrement.

A quinze ans, il traversa une phase étrange où sa force crut et s'épancha.

Il avait trouvé une amitié profonde et sincère et confiait à son ami ses pensées et ses rêves : ses pensées étaient vagues et indécises, ses rêves d'une singulière précision.

Plus tard il serait quelqu'un, quelqu'un dont on parlerait, on, le monde entier, et il effacerait par une gloire aveuglante des gloires anciennes ternies par son essor. Et son nom resterait comme une étoile et scintillerait éternellement. Il serait un des rois des mondes, bien plus, le seul roi. Il serait adorable et on l'adorerait. Plus tard, il écrirait, et ses œuvres seraient parmi les plus belles : la perfection, pour lui, reculerait ses bornes et il les atteindrait encore, et dans un dernier effort et une dernière gloire il les dépasserait.

Rien ne résisterait à sa force inouïe : l'art atteindrait en lui toutes les impossibilités ; il en serait le sommet éblouissant et, du haut de ce trône, il planerait sur les mondes.

La fortune aussi lui serait venue et il serait encore roi par ses trésors : il joindrait au tourbillon sublime de la célébrité pompeuse le tourbillon enivrant du luxe des biens. Il aurait des palais et des terres, des palais comme Versailles, des terres grandes comme des provinces ; il y réunirait les plus merveilleux trésors qu'une savante insatiabilité lui aurait procurés. Il y tiendrait des fêtes fameuses auxquelles des souverains assisteraient. Là, il ferait renaître les anciens tournois et le vertige incessamment renouvelé ne serait qu'une distraction pour son grand esprit.

Il serait infiniment bon et il soulagerait les maux ; il ne serait pas seulement nommé avec extase, mais aussi avec bénédiction. Et sa bonté serait un soutien pour sa gloire. Des hôpitaux, des hospices s'élèveraient par sa générosité, jamais vainement un malheureux ne frapperait à sa porte, et il saurait encore découvrir, au fond des taudis, les misères cachées et silencieuses.

N'était-ce pas le rêve, le seul rêve qui convînt à son intelligence, le seul digne de lui et que lui seul pût accomplir : et ce rêve, il l'accomplirait.

Quoi ? ce n'était plus un rêve, c'était maintenant un projet, et ce projet s'échafaudait peu à peu, se montait plus net et la magie augmentait avec lui. Bientôt, ce fut pour lui un devoir : parvenir au suprême but qu'il s'était proposé.

Et il crut à ce devoir, et ce fut pour lui le seul qui existât.

II

Il avait maintenant vingt ans.

Ses idées avaient changé, son devoir modifié.

Sa puissance extraordinaire avait encore augmenté et son ami, à qui seul il confiait ses vastes plans de génie, trouvait des larmes d'admiration.

Des conceptions grandioses naissaient.

L'art, l'art d'écrire bornait toujours son horizon et il lui semblait qu'il n'avait qu'à avancer la main pour le toucher et que, soudainement, des chefs-d'œuvre apparaîtraient.

Il avait encore lu énormément en ses dernières années ! il avait tant lu qu'à de certains moments, ses lectures semblaient se heurter dans sa tête et, à ces mo-

ments-là, avec un vide immense et effrayant, il souffrait. Parfois, une fatigue inexplicable l'envahissait et il lui arrivait alors de ne plus penser à rien et tout fondait en lui, les pensées et les images.

Un grand amour de la musique l'occupait quelquefois ; elle était devenue une espèce de besoin pour lui. Il l'aimait travaillée et comme tordue avec des bizarreries mystérieuses. Il raffolait des tonalités discordantes qui semblent fausses et qui donnent à de certains êtres l'impression d'une douleur voluptueuse. Il lui semblait que, pour écrire, il lui eût fallu un orchestre à ses côtés et qu'il l'aurait inspiré ; il touchait ses rêves, pendant cette musique-là.

Ou encore il recherchait fiévreusement des anciens tableaux du moyen âge, de ces tableaux singuliers, naïfs, enfantins, aux figures pures et étonnées, aux mains toujours jointes, avec cette charmante apparence d'ironique gaucherie qui fait sourire. Il aimait ces tableaux, s'en entourait, s'y complaisait, s'expliquait des détails inexplicables et s'offrait à lui-même l'idéal de leur invention.

Les choses du moyen âge l'attiraient ; il y trouvait le charme particulier du légendaire incertain et la satisfaction parfaite de l'émotion. Ses grands monuments surtout, ses massives bastilles, ses cathédrales artistiques le ravissaient. C'était un passionné admirateur de l'architecture gothique si extraordinaire, de ces fines tours dentelées qui s'élèvent ciselées dans les nues, de ces statues de saints et de rois qui, après tant de siècles, semblent nous montrer la route parcourue et la route à suivre, de ces merveilleuses sculptures cisaillées avec art et qui représentent toute une époque passée, engloutie.

Il adorait le passé, l'évoquait par plaisir et craignait l'avenir.

Par dessus tout, une profonde misanthropie l'avait pris tout entier. Ses livres lui avaient tout raconté, montré l'homme tout nu, désagrégé les cortèges humains qui suivent les grands et les puissants, étalé avec une brutalité farouche le laid, le mauvais, le faux, l'injuste du monde, crié victorieusement que, dans soi seul pouvait se trouver tout l'avenir. Et il crut à ses livres.

Seul, son ami le connaissait, seul, il savait ce qu'était cette intelligence surhumaine, seul il connaissait ces rêves magnifiques de grandeurs et de gloire.

Et les autres, le reste des hommes ignorait qu'il y eût là un génie, car il était renfermé et silencieux comme des ruines.

A vingt ans donc, le destin le condamna.

L'indolence de sa première jeunesse revint, mais plus forte, plus conquérante, tenace comme tous les vices. Il sentit qu'elle venait et se rebella contre cette nouvelle domination, s'absorba entièrement dans des projets gigantesques ; il avait alors des heures d'extase et, hors de lui, disait des choses sublimes. Tout de suite après, il avait des spasmes nerveux qui le lassaient, l'abattaient, le mettaient en des états maladifs énervants qui lui étaient fatals.

Et la paresse avançait, souriante, mais menaçante, il voulut fuir, elle se rapprocha plus vite ; il voulut oublier tout dans un étourdissement complet de bonheur et il se plongeait dans ses lectures, mais qui donc le forçait ainsi à fermer ses livres ?

C'était un anéantissement infini.

Il le comprit et ses sanglots éclatèrent comme des rugissements fous. Il avait recours alors à d'interminables promenades dans de grands bois, y cherchant le calme. Il restait du matin au soir dans les forêts, ou bien, enfermé chez lui, tâchant de trouver un apaisement passager à son atroce état.

Il comprenait, le pauvre infortuné, que la folie, qu'il avait si souvent approchée dans ses merveilleuses pensées, allait l'étreindre et tuer son grand esprit ; il comprenait maintenant pourquoi, quand il lisait, il abandonnait vite les pages de son livre.

Et il en souffrit beaucoup ; il pleura, sanglota, se regretta tant qu'il lui semblait déjà être mort. Ce qu'il pleurait, c'étaient ses magnifiques pensées perdues, ses vastes projets,

ses merveilles qu'il sentait en lui, là, sous son front douloureux de génie, qui auraient dû régénérer le monde et qui allaient mourir, c'était sa gloire éclatante sans nom qui ne serait jamais, jamais.

Il ne comprenait pas pourquoi il avait tu à son ami ce malheur et pourquoi il n'osait pas le lui dire, mais une force l'empêchait de parler.

Un soir, il eut un accès nerveux terrible, après lequel un grand calme. Il ouvrit un volume : chose curieuse, cette lecture lui plaisait : il s'y sentait entièrement, aucune influence ne le forçait plus à quitter son ouvrage, et il en fut tout heureux.

Mais bientôt, comme par un tressaillement, il quitta le livre et se reprit à rêver ; il rêva tout haut : il fut sublime, ce soir-là ; jamais il n'avait été si haut, ses plus belles conceptions furent laissées en arrière et il surpassa tout ce qu'on peut imaginer.

Puis il se tut et s'assit tout doucement.

Le lendemain matin, on le trouva assis, les yeux fixés sur l'ouvrage étalé sur la table, mais ces yeux ne lisaient plus.

Il se laissa enlever comme un enfant.

L'œuvre infâme était accomplie : sa raison était morte.

Bruxelles, avril 1895.

EDMOND JULIEN.

ALFRED DE MUSSET

C'est un nom que j'entends quand l'odorant [cytise]
Sous un souffle attiédi, se berce mollement ;
C'est un nom que j'entends lorsque la folle [brise,]
Caresse des cheveux que convoite un amant.

Dans la nuit étoilée où le flot qui se brise,
Dans le bois éclairé par un rayon flottant,
Sous la lèvre cherchant la coupe qui la grise,
Dans la fièvre du bal ou du jeu décevant,

Dans le cri de l'éphèbe assoiffé d'existence,
Dans l'âpre volupté, dans l'amère souffrance,
Dans l'ivresse des sens ou du cœur en émoi,

Partout j'entends ce nom, plaintive symphonie,
Et partout une voix vibrante d'harmonie
Me dit : Rappelle-toi !

C. VILLOTE.

VICTOR HUGO

Sa muse était pour lui la cavale sauvage
Qu'on monte, sans souci de ses hennissements :
Des sommets des grands rocs aux sables du [rivage,]
On entendait souffler ses naseaux écumants.

Dans sa course sans frein, elle bravait l'orage ;
Ses ailes l'emportaient dans tous les firma- [ments,]
Elle aimait l'ouragan et, dans un noir nuage,
On l'entendait parfois pousser des cris ardents.

Et lui, son œil était profond comme l'abîme ;
Comme l'aigle, il volait sur la plus haute cime,
Et pensif, en extase, il murmurait : Ego !

Puis, revenu sur terre, il remuait la fange !
Il était colossal, sublime, unique, étrange !
Fut-il Dieu ? Fut-il homme ? il fut *Victor* [*Hugo !*]

C. VILLOTE.

LE CERISIER FLEURI [1]

I

FLORÉAL

Fi, le vieil arbre rugueux
Avec sa ramure torse,
Noir, dépouillé comme un gueux :
Rien ne vit sous son écorce.

O printemps, nouveau printemps,
Viens ! mon âme te réclame.
Au cœur des cieux éclatants
Fais jaillir ta jeune flamme !

Le cerisier d'autrefois
Se couvre de fleurs divines
Et d'oiseaux bleus, dont la voix
Fuse en gammes cristallines.

O printemps, nouveau printemps,
Mon âme est pleine de joie
Et de baisers palpitants
Qui font des froufrous de soie.

II

L'ÉCOLIER

Sur les livres poudreux
Et pédants de l'école,
Ecolier bénévole
Je pâlis de mon mieux.

L'ennui creuse ma tête,
L'ennui ronge mon cœur.
Une étrange langueur
Me trouble et m'inquiète.

Si tu pouvais venir !
Si je pouvais te prendre !
Mais tu ne peux m'entendre
Et moi, je ne peux fuir.

III

ARDEUR

Loin des calmes travaux,
Par la forêt sauvage
Que l'ouragan ravage,
Par monts, par vaux,
Par la pluie et la neige,
Par la grêle et le vent,
En avant ! en avant !
Dieu me protège !

Je t'ai goûté,
Dernier plaisir
Que la beauté
Offre au désir !
Comme la joie,
Hélas, épuise !
Comme elle ploie
L'âme et la brise !

Mieux vaut souffrir
Mille douleurs
Que de subir
Tant de bonheurs !

Mais dans la flamme
Ou dans la neige,
L'amour, mon âme,
Où le fuirai-je ?

IWAN GILKIN.

1 D'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.

UN COUP D'AILE DANS LE MYSTÈRE

Le Mystère ! Où donc est-il le Mystère ?

— Est-il dans les laboratoires de M. Berthelot, d'où nous espérons un jour ou l'autre voir sortir la synthèse d'un être vivant?

— Est-il dans les monstrueux télescopes des observatoires ?

— Est-il dans les songeuses ogives des cathédrales gothiques, là où les pâles fronts des générations pieuses sont venus s'abîmer en extase ?

— Est-il au fond du cœur de la femme, ainsi que certains chansonniers l'ont prétendu ?

— Est-il enfin à la source des problèmes de métaphysique les plus insondables ?

Non. Il n'est pas si loin. Il nous frôle à chaque pas que nous faisons, visible ou invisible, et se révèle constamment à celui qui veut bien se donner la peine d'y réfléchir.

I

Un jeune homme de 17 à 18 ans se promenait, le 8 janvier 1895, dans une rue peu fréquentée de Paris. Il revenait d'un cours de philosophie fait par M. *** au lycée Condorcet et, par un beau jour d'hiver, marchant d'un pas léger, il recueillait avec sa main gantée les flocons de neige qui tombaient.

— Un plaisir comme un autre, n'est-ce pas ? Oui. Mais vous allez voir où ça mène.

Notre écolier prenait un intérêt passionné à recueillir les plus gros de ces flocons, puis, s'arrêtant vivement, à en observer les plus beaux cristaux. Le plus généralement, c'étaient des branches rigides au nombre de six écartées de 60 degrés exactement puis ramifiées dans un même plan. Lorsque les branches ramifiées étaient larges, le cristal prenait de loin l'apparence d'une rondelle pleine infiniment mince, d'un confetti de mica, pour employer une comparaison de circonstance. D'autres fois, les ramifications des six branches fondamentales étaient si subdivisées et si ténues qu'elles présentaient une sorte de grillage inextricable, mais léger et surprenant de finesse. D'autres fois même, mais ceci ne se produisait qu'assez rarement, perpendiculairement au plan du cristal s'implantaient des aiguilles capillaires, donnant la sensation exquise d'une roue de brouette dentelée, taillée à jour et munie de son axe.

Voilà ce que contemplait notre écolier lorsque arriva un ouvrier, un grand diable d'homme mal mis et mal disposé qui, en passant, le heurta et le rudoya vivement en s'écriant avec un ton bourru et sarcastique à la fois : « Faut-il être assez propre à rien pour passer son temps à ça ! »

— Réflexion de brave homme *qui n'a pas mangé depuis huit jours*, suivant l'expression consacrée, et qui se demande comment on peut penser à autre chose qu'à chercher son pain.

Ces mots étonnèrent beaucoup l'observateur des cristaux de neige et l'indignèrent profondément. Il voyait tant de choses, lui, dans le creux de sa main ! Aussi commença-t-il à voix basse une diatribe pathétique en faveur de la science et, imbu des idées évolutionnistes que M. ***, son professeur de philosophie, lui inculquait, il prédit à cet ignorant — toujours à voix basse — qu'il lui faudrait bien encore trois mille ans d'évolution mentale pour pouvoir comprendre les beautés de la Nature. — Ce dont l'ouvrier se fût d'ailleurs fort peu soucié si ce discours avait seulement pu frapper son oreille.

En parlant ainsi, notre écolier songeait avec un sentiment de vénération profonde à ces lignes cristallines qui se sont groupées depuis l'origine de la planète suivant des lois immuables et toutes puissantes dont l'homme vient à peine il y a cinquante ans de saisir le secret.

Il songeait à cette science si neuve et si belle de la cristallographie, qui emprunte à la géométrie et à la trigonométrie sphérique tout ce que ces sciences ont de plus complexe et de plus élevé ; il songeait à ces innombrables combinaisons de formes primitives modifiées, de modifications superposées, coexistant à l'état holoédrique ou hémiédrique, à ces lois compliquées, enchevêtrées et inextricables de réfraction et de polarisation qu'il faut toute l'attention d'un cerveau mûr pour comprendre et qui sont si belles et si grandioses dans les formes qu'elles produisent, que l'homme se sent grandir et progresser en apprenant à les connaître.

— Oui, reprit-il tout haut, combien faudra-t-il de siècles encore à cet homme pour s'élever jusqu'à la hauteur de ce cristal de neige ?

Et ce disant, il se disposait à continuer son observation, lorsqu'il s'aperçut que, sous l'influence de son souffle, qu'il avait soigneusement retenu jusqu'alors, la fine fleur cristalline, transparente comme un diamant taillé, s'était résolue en une goutte d'eau boueuse, souillée par les poussières de l'air.

Alors, jetant les yeux autour de lui et considérant que tous les flocons qui blan-

chissaient sa route allaient subir le même sort au moindre souffle tiède, au moindre rayon de soleil :

— Quoi ! reprit-il, la nature est donc si prodigue de merveilles, qu'elle anéantisse d'un seul coup ces milliards de chefs-d'œuvre sans qu'un seul homme ait songé à leur consacrer tout son génie ; sans qu'un seul homme ait peut-être jamais soupçonné seulement leur existence.

Puis il laissa couler la petite gouttelette de boue et passa son chemin en continuant de regarder tomber la neige d'un œil assombri, mais plein d'un ardent amour et le cœur gonflé des merveilles qu'il venait de saisir.

Cependant, la neige ne cessait pas de tomber, les flocons ne cessaient pas de se disloquer en tombant et les fines aiguillettes de se briser par le choc ; enfin, les étincelants cristaux, après avoir légèrement tournoyé et erré au gré de la brise meurtrière, ne cessaient pas de se résoudre en eau sale sur le pavé.

La tristesse et la monotonie de la neige qui tombe font toujours revenir à l'âme les souvenirs tristes du passé : par une bizarre association d'idées, notre philosophe pensa que ce qui venait de se passer devant ses yeux était bien l'image de l'amour et du mariage.

Pourquoi, pensa-t-il, les atomes de vapeur d'eau dissous et errants, sublimés ensuite au hasard et réunis de leur plein gré en une exquise étoile adamantine n'ont-ils pu se séparer et se redissoudre au sein des airs avant la fusion et la souillure du flocon ; avant que la petite rosace charmante et merveilleuse soit redevenue trouble ! Pourquoi ?

Pourquoi aussi deux êtres qui s'aiment et s'attirent follement comme en un tourbillon ne peuvent-ils se séparer ensuite et se perdre de nouveau dans la foule humaine immédiatement après avoir fait fleurir ou cristalliser la surnaturelle effluve de leurs amours passagères ! Pourquoi ? Amour et liberté ne sont-ils pas les Alcyons du Monde ?

Mais maintenant, quittons la forme de la fiction et changeons ce Pourquoi, indécis et rêveur, en un Pourquoi réel, robuste, monstrueux, tenaillant depuis des siècles les jeunes cœurs au printemps de la vie, et menant à plus grands pas vers le tombeau les cœurs déjà vieux à trente ans et qui recherchent encore à cet âge l'amour ardent, ne trouvant que le lien glacé que l'on a appelé comme par dérision la *bienveillance conjugale*.

Il s'agit d'y répondre, à ce Pourquoi monstrueux.

L'être humain pourrait-il voler pendant toute la belle saison de sa vie d'amour en amour, de paradis en paradis ? — Non. Il ne le pourrait pas. Un sentiment intime du fond de son cœur lui ordonne de choisir un seul amour et l'abreuve de dégoûts s'il y désobéit. Alors pourrait-il donc, avec une seule passion, réchauffer toute sa vie et vivre toute sa vie d'amour ? — Non plus. Il ne le pourrait. Un sentiment de lassitude émoussant toutes les sensations qui durent pour lui plus d'un jour.

Alors quoi donc ?

S'élancer dans la vie à corps perdu et cueillir les amours comme des fleurs ?

— A lui le remords, le mépris, la honte et le trèfle flétrissant du crime.

— Se confiner dans une seule passion ?

— A lui la mort prompte du cœur, la monotonie, la tristesse, enfin l'ennui, cette torture des éternités.

Et pourtant, c'est ce second parti qu'il faut choisir : le mariage ! l'immortalisation du plaisir d'un jour, c'est-à-dire la synthèse fatale et commune de l'ennui.

— Pauvre écolier ! tu es jeune ; à toi les déceptions de l'avenir, à toi les souillures, à toi l'étreinte poignante et terrible des grands problèmes insolubles !

Et toi, pauvre petit chef-d'œuvre de glace, que ne peux-tu éviter l'anéantissement obscur et ignoré ; toi, infime et merveilleux prisme, fleur scintillante et impalpable ; la noire boue du chemin et la fange des ruisseaux grossis sera donc ton fatal tombeau ?

II

Montagnes de neige qui croulez, bruit sourd et torrentueux des eaux que vous précipitez impétueux, noires vagues des fleuves emportées à la mer immense par un irrésistible élan, rumeur confuse des flots océaniques qui vous roulez et vous déroulez éternellement avec un bruit effroyable de mitraille et de cataclysme ;

Et toi aussi, pauvre écolier meurtri dans ton cœur, regardez tous la ligne brumeuse de l'horizon ; c'est l'aurore d'un printemps. Le globe de feu a surgi ; les nuages traversés filtrent des lueurs d'or et la nature entière retient son souffle, car le premier jour du printemps, cet autre chef-d'œuvre de la Création, va respirer pour la première fois sur tous les êtres son souffle attiédi.

Tout à coup l'écolier, dont le visage éclairé d'un premier rayon contemplait la forme ombreuse et fugitive des nuages à l'Orient : « Sans doute, pensa-t-il, la petite rosace de neige que mon souffle a anéantie doit voguer là-bas dans ces nuages, au milieu de ce fantastique étincellement des clartés les plus vives et des nuances les plus tendres. Chef-d'œuvre de forme hier, chef-d'œuvre de couleur aujourd'hui... »

Et notre écolier salua longtemps et profondément du fond de son cœur le premier jour du printemps, songeant au petit bijou de glace de forme si élégante, si gracieuse et si mathématiquement régulière qui, après avoir franchi fleuves et mers, avait bien pu venir prêter le concours de ses quelques atomes aux nuages éblouissants qui se pressaient autour du soleil ; dentelle de glace hier, vapeur dissociée aujourd'hui, et demain peut-être autre chose encore, qu'aucun être d'ici-bas n'a pu jusqu'à présent contempler.

Puis il s'en retourna à ses occupations du jour, c'est-à-dire à son cours de philosophie fait par M. *** au lycée Condorcet.

III

Nous le retrouvons maintenaint au bord de l'Océan, humant l'air salin et vivifiant du soir ; et après avoir passé la main sur son front, comme pour en chasser d'un seul geste toutes les idées que son professeur y avait fait laborieusement entrer, il regarda passionnément du côté du soleil couchant et pensa de nouveau que la petite goutte d'eau vaporisée était sans doute encore là au milieu de la pourpre vapeur du soleil déclinant.

Alors, devant la muette et surnaturelle harmonie des teintes du couchant, son âme fut prise d'une langueur délirante ; il songeait avec volupté aux espaces inouïs franchis par sa goutte d'eau, aux transformations merveilleuses du petit cristal de neige, souillé d'abord par les poussières, mais purifié à jamais par une nouvelle évaporation ; et à la grandeur de la nature qui avait organisé tout cela.

Et lui aussi, n'était-il pas un miracle de la Nature ? Ne fleurissait-il pas plein d'espoir ? Ne marchait-il pas le front haut, respirant à pleins poumons l'air pur, repaissant ses yeux de la plus sublime des peintures, enivrant ses oreilles du tonnerre le plus grandiose et le plus saisissant, celui des flots qui se précipitent, s'entrechoquent et se succèdent avec une lente majesté, étalant aux pieds une abondante mousse irisée que le vent fait voler de galet en galet.

Ne nourrisait-il pas son âme aussi d'un idéal et ne souhaitait-il pas de toute la force de son être d'avoir à la fois et de nouveaux sens pour mieux sentir, et une essence moins matérielle pour pénétrer derrière ce feu d'artifice cérébral jusqu'à la cause profonde et organisatrice qui apparaissait successivement à son extase comme une grande loi, comme un brasier d'amour, ou comme une toute puissance aux attributs encore plus mystérieux, que son imagination se refusait sans cesse à concevoir.

Sous l'empire de sa passion intense, il s'assit sur le galet, près des flots, et courba sa tête dans ses mains comme pour faire un suprême recueillement de pensées, afin d'embrasser toutes ces voluptés et de les comprendre . . . . . .
. . . . . .

Il ne se releva jamais.

Peu d'heures après, la marée haute fit de son corps la proie des flots. Mais déjà depuis longtemps son âme avait pris son essor. Tout à l'heure encore, faible humain mais ardent passionné, il avait su prendre contact avec la Nature, il avait entendu vibrer en son cœur une de ses harmonies, et maintenant il reposait dans le sein de Dieu, après avoir goûté tout ce qu'il y a d'enivrante volupté dans la vie, dans l'amour et dans la mort.

FERDINAND DE FENIS.

SIMPLE CAUSERIE

Le petit salon de messieurs les artistes indépendants vient de faire son ouverture annuelle. Ces assises se tiennent, comme vous le savez, dans une des galeries du palais des arts libéraux au Champ de Mars. Je me suis empressé d'y faire ma petite visite. Je l'ai bien regrettée, cette précipitation, car à parler franchement il est triste, bien triste, de constater le peu d'œuvres sérieuses qu'on y peut voir cette année. Oui, je ne veux parler que de cette année ; elle ne marquera certes pas dans les annales artistiques de notre pays tout au moins pour ce petit groupe des indépendants.

Quelle dérision ! quelle parodie d'art ! car la dérision, la parodie, maîtresses de ces lieux s'y prélassent insolemment.

Il serait bon, mes amis, de ne pas confondre la licence, qui est un dérèglement, avec l'indépendance, une des belles facultés de l'homme libre. L'indépendance a des bornes, celle du bon sens tout au moins, la licence, elle, n'en connaît et n'en admet aucune. Et la voyez, affamée d'excès se glisser peu à peu dans les idées puis dans les arts y semant l'anarchie et le désordre. Que d'utopies, que de stupides prétentions n'engendre-t-elle pas ? Elles abondent cette année au salon de messieurs les Indépendants, elles y dominent. Et, vraiment, je ne puis comprendre comment des artistes réellement dignes de ce nom, chez lesquels l'inexpérience est peut-être seule coupable d'abus mais qui cependant possèdent les notions de l'art, je ne puis comprendre que ces artistes ne rougissent de s'afficher ainsi près de telles profanations d'art. Le ridicule a libre carrière chez les indépendants, l'inspiration — si toutefois l'inspiration peut naître du désordre — prend ici les formes les plus extravagantes. J'ai cherché longtemps, bien longtemps l'idée parmi cet assemblage de toiles multicolores, je me suis demandé si parfois un homme, un poète égaré, ne se trouverait pas là qui eut pitié du visiteur. Ne soyons pas pessimiste, bien qu'ici les rigueurs de la critique auraient le droit de venger un tel dérèglement, une licence si funeste au bon renom de notre école artistique contemporaine.

L'ai-je trouvé l'idée ? Eh bien oui ! au milieu de tant de nullités, à côté de tant de médiocres productions, j'ai eu le grand bonheur de contempler une œuvre vraiment inspirée et, bien qu'il y ait encore à critiquer, je saurai néanmoins en féliciter l'auteur et le remercier quoique sincèrement je le plaigne de se commettre en semblable compagnie. « La prière » de M. Louis Perrey est en effet une œuvre de réel talent, j'en ai savouré le charme, admiré la gracieuse simplicité. Quoi de plus simple ! Une jeune vierge d'une idéale beauté, le regard plein de mélancolique rêverie, prie ou tout au moins semble prier. Car M. Perret sait-il bien sincèrement ce que c'est que prier ? Il me serait presque permis d'en douter à voir le quelque peu de tristesse inquiète qui semble se dégager de ce beau visage. J'y voudrais lire plus de confiance et surtout un peu moins de rêverie. J'aime pourtant ce beau corps de vierge bien pris dans son majestueux vêtement, cette posture mollement inclinée et cet angélique regard tourné vers le ciel ; je reconnais là un bel effort vers le sublime, et cet effort me paraît d'autant plus méritoire, plus digne d'intérêt, qu'il nous vient de M. Louis Perrey. Jusqu'à ce jour ne nous avait-il pas trop habi-

tué à un genre moins sérieux ? « La Prière » manquera certainement dans la carrière de cet artiste et, de grand cœur, je lui souhaite de continuer et surtout de se perfectionner en ce sens. Là est le vrai talent, c'est la source où prennent naissance les œuvres durables. Quand on possède la riche palette de M. Perret pourquoi l'utiliser en de futiles allégories, la médiocrité n'a-t-elle pas toujours assez d'adeptes ?

Je veux aussi vous mentionner deux ou trois bons portraits dont un surtout bien vivant signé : Kouznitson, un peintre russe ; quelques paysages dignes d'intérêt de Johannès Son Byr, Sabatier, Henri Touchet, et j'aurai fini tant il se trouve en ce pauvre salon peu d'œuvres sérieuses. J'oubliai cependant « la fin d'un mousse » de Raphaël Lewisohn, où l'imagination dramatique me paraît tenir beaucoup plus de place que la réelle inspiration, cette inspiration, qui fait et les grands poètes et les grands artistes.

. . . . . .

Quel triste bilan tout de même ! Messieurs les artistes indépendants n'auront certes pas lieu de se vanter.

Georges ESTIENNE.

N.-B. — Ne pas confondre le salon des artistes indépendants, ceux qui n'admettent pas de Jury, avec le salon du Champ de Mars dont l'ouverture n'aura lieu qu'au commencement de mai.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Sous ce titre de « questions et réponses » nous ouvrons nos colonnes à tous nos abonnés et lecteurs, à condition, bien entendu, que les questions posées aient un intérêt littéraire ou historique, et que les réponses soient concises.

QUESTIONS

1° Les historiens ne sont pas d'accord sur la couleur des cheveux de Marie Stuart, que tous néanmoins vantent comme fort beaux. Walter Scott prétend qu'ils étaient *noirs ;* Mignet, d'après tous les contemporains, les fait *blonds ;* Michelet *roux ;* M. Dargand les compare à un *rayon de soleil*. Qui a tort ou qui a raison ?

E. L.

2° La déconfiture actuelle de l'Empire chinois remet à la mémoire le célèbre paradoxe de J.-J. Rousseau : « s'il suffisait pour devenir le riche héritier d'un homme qu'on n'aurait jamais vu, dont on n'aurait jamais entendu parler et qui habiterait le fin fond de la Chine, de pousser un bouton pour le faire mourir, qui de nous ne pousserait pas ce bouton ? »

Quels sont les auteurs célèbres qui se sont servis de l'hypothèse de Rousseau, sous la formule :

« Tuer le mandarin ? »

3° « *Nec amplius ibis.* » Où trouve-t-on cette parole si souvent citée ? Est-elle dans la Bible ? à quel endroit ?

R. V.

4° *Macédoine ?* « Le mot *macédoine*, dit Ch. Nodier, s'est probablement employé d'abord en parlant d'un met très composé, par quelque illusion à cette variété incroyable de peuples auxquels Philippe et Alexandre firent subir les lois de la *macédoine.* » La supposition est amusante, mais rien de plus. A Quel Vatel sommes-nous redevables de ce met ? Les dictionnaires ne disent rien.

J. B.

5° Où se trouve actuellement le tableau intitulé, je crois, la *mal'aria*, et quel est le nom du peintre ? Une famille italienne de la campagne de Rome fuit la mortelle contagion. Une barque glisse sur les eaux dormantes des marais Pontins : à l'avant un homme robuste dirige la barque. A l'arrière un petit pâtre, et une vieille avec un enfant sur les genoux ? Ce tableau est-il à Paris ?

Jules R.

BIBLIOGRAPHIE

La *Revue littéraire indépendante* rendra compte de tout ouvrage littéraire, historique, philosophique ou géographique dont on lui fera parvenir un exemplaire.

La Revue Littéraire Indépendante se réservant le droit de paraître aussi souvent qu'il lui plaira, afin de ne pas faire faire indéfiniment antichambre aux manuscrits qui lui sont confiés, accepte les abonnements, non par échéances, mais par nombre de numéros.

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement, revêtu de la signature de l'administrateur.*

..... le 189

SIGNATURE

Nom.....

Adresse.....

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement, revêtu de la signature de l'administrateur.*

..... le 189

SIGNATURE

Nom.....

Adresse.....

Mai 1895

BIBLIOGRAPHIE DE BELGIQUE 634

LE NUMERO : 60 CENTIMES

LA REVUE LITTÉRAIRE INDÉPENDANTE

GENÈVE, PARIS, BRUXELLES, FLORENCE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage,
Etudes, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

SOMMAIRE

1. Chroniqne parisienne : Amis lecteurs ..... **Georges Estienne.**
2. L'enseignement des mathématiques ..... **Carl Duvivier.**
3. Faïences de Delft (Croquis hollandais) ..... **Vidi.**
4. Fatalité ..... **Comtesse de Bar.**
5. Résignation ..... **Comtesse de Bar.**
6. Mars-Fantaisie ..... **H. W.**
7. Tout autour de Jérusalem ..... **Vadius.**
8. Les Guépards chasseurs en France au XV^e^ et au XVI^e^ siècle ..... **Jules Camus.**
9. Le Printemps ..... **J. Edwards.**
10. Chez Arlequin (Souvenirs d'un voyage à Bergame) ..... **H. Lyonnet.**

GENÈVE
IMPRIMERIE F. TAPONNIER
19, Rue de Carouge, 19

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

A NOS LECTEURS

La Revue Littéraire Indépendante ayant été créée dans le but de publier les œuvres inédites des auteurs connus et non connus, nous prions instamment ceux-ci de bien vouloir se mettre en relations directes avec nous :

A Genève : **Direction et Administration,** *19, route de Carouge.*

A Paris : **M. Georges Estienne,** *correspondant général, 29, avenue de Ségur. – Dépôt pour la vente :* **Librairie Sevin,** *8, boulevard des Italiens.*

A Bruxelles : **MM. Franz Wiener** *et* **Robert Sand,** *correspondants généraux, 50, rue Juste-Lipse.*

A Florence : **M. Masini Otello,** *correspondant général, 19, via Ponte all' asse.*

On ne répond pas des manuscrits envoyés

Sommaire du précédent numéro :

1.	Notre But	LA RÉDACTION.
2.	En Catalogne : Une visite à M. l'abbé Jacinto Verdaguer	H. Lyonnet.
3.	Le Petit Roi	Jacinto Verdaguer.
4.	Les Prisonniers	Jacinto Verdaguer.
5.	Les Séminaires dans les Universités	Robert Sand. E.-Franz Wiener.
6.	A mon ami et au poète E.-Franz Wiener : Mors Mentis	Edmond Julien.
7.	Alfred de Musset	C. Villote.
8.	Victor Hugo	C. Villote.
9.	Le Cerisier fleuri	Iwan Gilkin.
10.	Un coup d'aile dans le mystère	Ferdinand de Fenis.
11.	Simple causerie	Georges Estienne.

1re ANNÉE — 60 centimes le numéro — MAI 1895 — No 2

LA

REVUE LITTÉRAIRE

INDÉPENDANTE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage, Études, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

GENÈVE — PARIS — BRUXELLES — FLORENCE

Rédaction et Administration : 19, Route de Carouge, 19, à Genève

On ne répond pas des manuscrits envoyés

Prix de l'abonnement de 52 numéros : France, Suisse, Belgique, **Fr. 24.** — Union postale, **Fr. 28.** — Etats-Unis de l'Amérique du Nord. **Fr. 30.** — Amérique centrale et méridionale, Indes orientales, Japon et colonies anglaises, **Fr. 36.** — Abonnements d'essai (Union postale) : 12 numéros, **Fr. 6,50.**

CHRONIQUE PARISIENNE

AMIS LECTEURS

Je reprendrai d'assez loin la marche des événements afin de vous présenter bien nettement la face des choses actuelles ; mon terrain d'action sera de ce fait bien établi et nivelé, je pourrai à l'avenir vous guider plus sûrement et suivre avec vous d'une façon plus certaine le cours des faits, l'étude générale de notre histoire contemporaine.

Il est bon pour cela d'avoir chacun son petit bagage d'idées générales, ou, si vous aimez mieux, d'opinions sur les hommes et les choses de notre temps, en un mot de bien savoir ce qu'est notre époque. Notre dix-neuvième siècle dans son ensemble — permettez-moi de vous exposer ici toute ma pensée, — à bien envisager les événements, à bien voir cette évolution puis se retourner en arrière pour une nouvelle évolution, et cela dans le monde des idées comme dans celui des faits, me prouve indubitablement une époque de tâtonnements. « Nous tâtonnons, nous cherchons », c'est un fait acquis que l'histoire ne manquera certainement pas d'enregistrer : « Notre dix-neuvième siècle est un grant tâtonnement. ». C'est à ce titre que l'exposé des faits, même de ceux qui tout d'abord ne paraissent pas avoir une importance réelle, est d'une étude intéressante et nous aide, en nous faisant mieux connaître notre époque, en l'approfondissant, à bien voir la place qu'occupe actuellement notre pays dans la marche du Monde d'abord, puis dans l'évolution particulière des peuples.

* * *

Nos Chambres étaient en vacances. Avant de se quitter, le Sénat et la Chambre des Députés se sont tant soit peu montré les griffes et les crocs comme chien et chat qui s'amusent. M. Peytral, par son amendement allouant 250.000 fr. aux pauvres cantonniers, sujets involontaires de cette chicane, a pu mettre les deux partis d'accord ; nos honorables se sont dit au revoir jusqu'au 21 mai prochain. Rien à noter à propos de cette séparation, si ce n'est un petit passage du discours qu'en matière d'adieu M. Challemel-Lacour adressait au Sénat. Faisant allusion aux incessantes attaques dont le Sénat est harcelé, craignant que quelques-uns de ses collègues ne se laissassent intimider, il leur disait : « Quelque vives que soient ces attaques, le pays n'en continuera pas moins à voir dans le Sénat le boulevard de la République, le vigilant gardien des intérêts publics. » Ceci est à noter à l'honneur du Sénat, n'est-il pas vrai, surtout après ce petit travail de revision d'un budget boiteux présenté par la Chambre des Députés qui, elle, n'avait pu le mettre d'aplomb.

Le voyage triomphal de M. Félix Faure à travers la Normandie nous a prouvé une fois de plus la popularité qu'il s'est acquise. Rouen, le Hâvre et presque toutes les villes normandes l'ont acclamé. Cette sympathie du peuple de France pour son honorable président nous est un bon présage ; la paix intérieure n'en est que plus solidement assise.

Nos petits troupiers voguent en ce moment vers Madagascar. Puisse la bonne fortune les y suivre, puisse surtout le souvenir des souhaits et des acclamations par lesquels la France entière a salué leur départ, leur donner au moment des épreuves le rude courage, l'énergique intrépidité de ceux que l'on nomme à juste titre : « Les fils des Francs sans peur et sans reproche ».

Le monde des arts se remue ; nous sommes à l'époque des salons. Après celui des Indépendants, dont je vous ai déjà entretenu, voici celui du Champ-de-Mars (Palais des Beaux-Arts), puis celui des Champs-Elysées (Palais de l'Industrie) qui, à peu d'intervalle, ouvrent leurs portes. Je compte bien très prochainement vous faire mon petit compte rendu sur ces deux expositions ; rien ne presse en effet, nous avons un bon mois devant nous pour voir et comparer ; les jugements hâtifs ne sont-ils pas trop souvent sujets à caution ?

La perte réelle que vient de faire le monde artistique en la personne du peintre Chenavard vaut bien la peine d'un moment d'entretien. Chenavard, un des amis de Rossini, l'illustre compositeur, ne fut pas un heureux ; sa vie est une longue suite d'épreuves. Primitivement chargé de la décoration du Panthéon en 1848, il s'était vu arrêté en plein travail par une décision impériale rendant au culte l'Eglise désaffectée, et finalement supplanté par Puvis de Chavannes. La conception grandiose de cet artiste était de beaucoup supérieure à son talent ; ses cartons remplis de projets et d'esquisses en font foi ; sa palette n'était pas assez riche pour rendre l'infini de sa pensée, de son inspiration ; en matérialisant son rêve, elle le rapetissait. S'il n'était peintre de génie, M. Chenavard était néanmoins un peintre de talent.

L'Ecole normale supérieure vient de fêter son centenaire, comme l'avait fait l'an dernier l'Ecole polytechnique. C'était un événement dans le monde des lettres, d'autant que bon nombre de nos écrivains en vue ont passé par le sanctuaire de la Rue d'Ulm. Nos normaliens jeunes et anciens ont banqueté, dansé, mené joyeuse vie. Mais le réel intérêt de cette fête de famille m'a paru dans ce coudoiement inévitable, dans ce rapprochement d'une partie de nos célébrités littéraires actuelles avec celles à venir. Sarcey a-t-il pu se trouver un successeur parmi ces jeunes qui l'entouraient ?

La grève des employés d'omnibus a fait diversion avec le calme actuel du peuple de Paris. Vous connaissez tous les causes de cette manifestation ; le plus faible voulait obliger le plus fort à ne pas tant l'opprésser. Le plus faible avait, je crois, raison, vu que le plus fort a bel et bien été obligé de céder devant le droit. C'est ainsi qu'il en est de la plupart des grèves. De nombreuses réunions au Tivoli-Vaux-Hall, quelques manifestations dans la rue, des insultes, des coups de poing entre policiers et grévistes, quelques arrestations et c'est tout, si ce n'est le réel embarras où se sont trouvés momentanément les habitués des omnibus. Mais voici tout le monde content et le calme rétabli. Tout est bien qui finit bien.

L'Odéon qui, en janvier dernier, remporta le plus beau succès théâtral de l'année avec le drame de M. François Coppée « Pour la Couronne » vient de mettre en scène, mais avec moins de bonheur, au dire des critiques, un drame en quatre actes et en six tableaux de M. Adolphe Aderer. Dans « Isora » l'auteur s'est inspiré d'un épisode de la guerre qu'au temps du duc Galéas Sforza, Gênes et Milan se faisaient entre elles. Je vous dirai prochainement mon opinion sur cette pièce ; aujourd'hui je ne veux que vous signaler un point curieux dans cette année théâtrale qui finit, c'est l'importance réelle

qu'ont prises deux des scènes secondaires, la rivalité avec laquelle elles se se sont disputé la palme jusqu'à ce jour accordée à la Comédie-Française. Je vous ai nommé l'Odéon et le théâtre de la Renaissance.

Bibliographie. — Très intéressante, l'étude physiologique du professeur Joseph-Ferdinand Bernard sur l'hygiène de la respiration, étude intitulée : « La Gymnastique pulmonaire ». Je conseille la lecture de ce traité à tous les médecins, particulièrement à ceux qui se sont adonnés à la spécialité des maladies du larynx et des voies respiratoires.

— Le premier volume de la « Revue biographique des notabilités françaises contemporaines » vient de paraître. Plus de quatre cents notices biographiques de personnalités incontestables y sont mises sous les yeux du lecteur, sans compter que la forme littéraire de cette publication en rend la lecture très attrayante. Ce livre est tout à la fois un hommage rendu au vrai mérite et un véritable enseignement pour notre jeune génération, qui ne peut manquer d'y trouver à chaque page l'exemple du travail et de la volonié chez nos contemporains en vue [1].

— Le « Bulletin du Séminaire d'Histoire des Littératures de l'Université libre de Bruxelles » publie d'intéressantes conférences littéraires ainsi que des articles bibliographiques très remarquables. J'en recommanderai fort la lecture aux étudiants, ainsi qu'aux hommes qui s'intéressent à l'évolution de notre littérature et de notre langue chez les peuples voisins [2].

— Le numéro des « Annales politiques et littéraires » de cette semaine publie, à propos du centenaire de l'Ecole normale supérieure, toute une série d'articles des anciens normaliens célèbres : Hippolyte Taine, J.-J. Weiss, Francisque Sarcey. Le bon renom de cette revue n'est plus à faire, son prix minime la met à la portée de toutes les bourses, et sa lecture suffit amplement à contenter même les plus fervents, les plus exigeants. La composition littéraire de chaque numéro hebdomadaire est un vrai travail d'amateur. Lisez-les ces « Annales », vous me direz si je mens [1].

Georges Estienne.

1 En vente à Paris, 173, rue de l'Université et chez les grands libraires.

2 Abonnement chez MM. Robert Sand et Wiener, 50, rue Juste Lipse, à Bruxelles.

L'ENSEIGNEMENT DES MATHÉMATIQUES

A Edgar-Franz W...

Les mathématiques sont un enchaînement d'idées exactes. Pour elles, pas de théories, pas d'hypothèses : un point de départ vrai, un raisonnement juste, un résultat qui doit l'être. Elles sont l'aide et peut-être ce qu'il y a de plus certain dans la plupart des sciences. En un mot, ce sont les seules sciences « exactes ».

Mais il y a beaucoup à redire à leur enseignement. A l'élève qui commence leur étude, on doit développer le raisonnement et la logique, en lui montrant la logique des raisonnements primordiaux ; mais il se voit souvent dérouté dès le début de leur étude. Certaines choses ne lui paraissent pas justes, parce qu'elles sont mal expliquées, ou parce qu'elles ne sont pas expliquées du tout ; de là, des doutes, qui, s'ils ne sont pas éclaircis immédiatement, lui donnent le dégoût de la science qu'il étudie. Il apprendra par cœur ce qu'il croit être des trucs ou des ficelles. Dès lors, le reste est pour lui lettre morte, car un échelon est nécessaire pour gravir l'échelon suivant : qui n'a pas compris, ne comprendra plus.

Il aurait fallu lever les doutes de l'élève au début : lui montrer l'admirable enchaînement, voire même l'utilité des mathématiques. En un mot, il faudrait changer bien des démonstrations, leur enlever ce qu'elles ont d'obscur et d'embrouillé, malgré la routine qui les a consacrées.

Ce sont mes doutes d'élève que j'expose ici. Je ne critique pas les mathématiques,

1 Administration, 15, rue St-Georges (le numéro de 16 pages de texte).

j'attaque seulement la façon dont on les enseigne.

* * *

Au début de la géométrie plane, on nous parle des axiomes. L'axiome, nous dit la définition, est une proposition évidente par elle-même [1].

Les axiomes sont la base de la géométrie, et il est bizarre de les voir indémontrés, alors que la moindre proposition, (qui parfois parait bien évidente par elle-même) reçoit une longue et consciencieuse démonstration.

« La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre », est pour certains auteurs, la *définition* de la ligne droite [2] ; et c'est la façon la plus logique de l'envisager. Pour d'autres, c'est un *axiome*, qu'ils essayent de démontrer, et dont ils ne donnent que des vérifications. La *vérification* ne démontre rien ; elle nous montre que la proposition est vraie dans un certain nombre de cas, mais elle n'a rien de général comme la démonstration. Mieux vaut dans ce cas avouer franchement son impuissance. On dit que les axiomes n'ont pas besoin de démonstrations, parce qu'on ne sait pas leur en donner, comme on disait que la nature avait horreur du vide, alors qu'on n'avait pas encore trouvé la cause de cette horreur.

Les axiomes sont assez nombreux [3]. Aucun d'eux n'a reçu de démonstration.

Plus vague encore est la définition du Postulatum : c'est une vérité que l'on admet sans démonstration. Le plus connu est celui d'Euclide, qui est la base de toute une théorie, la théorie des lignes parallèles au premier livre de géométrie. Après nous avoir cité la proposition, notre auteur nous dit : « Ce *théorème*, connu sous le nom de *postulatum* d'Euclide, doit être considéré comme un *axiome* dont l'évidence empêche la démonstration [1]. Sans insister sur la confusion que l'auteur fait dans cette phrase entre les mots : théorème, axiome et postulatum, qui ont pourtant des significations bien différentes, je ferai remarquer qu'Euclide a probablement donné cette définition du postulatum ne sachant comment démontrer la proposition qu'il venait de trouver. De nos jours, on en a donné des démonstrations. Si compliquées qu'elles puissent être, on devrait les exposer à l'élève, quitte à ne pas exiger de lui qu'il les retienne.

En résumé : Les axiomes et les postulatum demandent à l'élève de *croire quelque chose sur parole.* Il a le droit de douter de ce qu'on lui affirme, tandis qu'après une démonstration le doute ne lui est plus permis. Pour bâtir un édifice solide, il faut des bases solides ; voila pourquoi je regrette de voir les axiomes et les postulatum restés indémontrés.

* * *

En géométrie, lorsque l'on doit démontrer la réciproque d'un théorème, on se sert des démonstrations dites *par l'absurde :* On donne une hypothèse, et on démontre qu'on arrive à un résultat absurde, tant qu'on se trouve eu dehors de l'hypothèse donnée.

Ces démonstrations touchent déjà à la vérification ; elles sont justes, sans doute, mais elles n'ont pas la rigueur, la généralité des démonstrations ordinaires.

Mais ce qui trouble le plus l'élève ce sont les idées *d'infini* qu'on lui donne en mathématique. Très usitées en géométrie, dans le cas des mesures incommensurables, les démonstrations dites *par l'infini* sont aussi employées en algèbre et dans les mathématiques supérieures. C'est dire leur importance ; malheureusement elles sont en général aussi mal enseignées que mal comprises.

Il faut pourtant que l'élève se familiarise dès le début de ses études, avec ces théories ; mais pour lui, l'infini sera longtemps un

1 Legendre revu par Cambier, page 6.

2 Legendre revu par Cambier.

3 Ainsi par exemple :
Le tout est plus grand que sa partie.
Deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles.
D'un point à un autre, on ne peut mener qu'une seule ligne droite etc.

1 Legendre revu par Cambier, page 29.

point matériel ou un nombre très grand. Il le matérialisera jusqu'au jour où il comprendra que ce n'est pas un *point*, que c'est un nombre plus grand que ce grand nombre qu'il avait imaginé. Il faudra du temps, oui, mais on pourrait abréger ce temps, garder l'élève, lui aplanir ce chemin. Il faudrait du tact, de la finesse et de la patience de la part du professeur. Il devrait laisser *discuter* l'élève, le pousser à émettre ses doutes ou ses hésitations, mais avant tout, diriger la discussion, empêcher l'élève de recevoir d'ailleurs des idées fausses, qui retarderont sa compréhension.

Il est impossible, à mon avis, qu'un élève comprenne, au premier abord, ces idées là. Celui qui ne les discutera pas, sera, je ne crains pas de le dire, paresseux, timide, indifférent ou bête. Il faut le laisser et le faire discuter, car c'est seulement ainsi qu'il comprendra.

On nous fabrique actuellement de brillants sujets, en mathématique. Ils passent fort bien leurs examens, mais ce qu'ils savent est bien mal assimilé, parce qu'on ne les a pas *forcés* à comprendre. Au fond de tout élève il y a *inertie* et *timidité*. C'est au professeur à vaincre ces deux sentiments.

Mais où cela se fait-il ? Où permet-on, où favorise-t-on la discussion ? Presque nulle part. A la fin d'une explication, le professeur demande bien parfois » si tout le monde a bien compris ». Les sentiments que j'ai cités plus haut, font que personne ne répond. Et l'on passe à autre chose.

Dans les théories où les idées d'infini jouent un rôle, il y a mille exemples à citer. Je me contenterai du suivant, dont l'apparente contradiction suffit à dérouter bien des élèves.

En géométrie plane, nous trouvons cette définition des lignes parallèles : Deux droites sont dites parallèles, lorsque étant situées dans un même plan, elles ne *peuvent* se rencontrer, à quelque distance qu'on les prolonge l'une et l'autre [1].

En géométrie analytique, à chaque instant nous trouvons :.... Ces droites ne se rencontrent qu'à l'*infini*, elles sont donc parallèles. Enfin cette définition de l'asymphobe : l'asymphobe d'une courbe est une ligne dont cette courbe se rapproche continuellement. Elle a avec elle un point commun situé à l'*infini*.

Pour l'élève, comment concilier ces trois choses : ces parallèles qui ne peuvent se rencontrer, puis qui se rencontrent à l'infini ; puis, enfin cette asymphobe, qui se rapproche d'une courbe, et qui pourtant la rencontre à ce *même* infini ?

Et les inexactitudes que la routine conserve : telles, en arithmétique, les deux espèces de nombre : le nombre *concret* et le nombre *abstrait*, alors que d'après la définition même du nombre, le nombre abstrait est seul un nombre, puisqu'il est seul un *résultat de comparaison !*

Mais je m'arrête. Je n'ai pas voulu, dans ce modeste article, souligner tous les points que je trouve défectueux dans l'enseignement des mathématiques. Mon but a seulement été de montrer qu'il y en avait. Je n'espère pas non plus voir améliorer tout cela du jour au lendemain. Le progrès est rapide, mais la réforme est lente. En attendant, mon plus cher désir est que l'étude des mathématiques soit rendue plus facile et plus agréable à l'élève ; qu'on lui montre, en la lui faisant mieux comprendre, combien est belle cette science, que j'aime, malgré, et peut-être à cause des peines que son étude m'a coûtées.

CARL DUVIVIER.

Bruxelles, septembre 94.

1 Legendre revu par Cambier, page 28.
On donne parfois une autre définition. Deux parallèles, sont deux droites, qui sont situées dans un même plan et qui ne se rencontrent jamais.

FAIENCES DE DELFT

(Croquis Hollandais)

Schiedam

Une plaine infinie où le vent fait rage par toutes saisons. Une atmosphère humide et

lourde; une bise glacée. Au loin, la grosse tour carrée de Rotterdam, spectre massif; devant nous, les masses noires des distilleries; puis, surmontant le tout, en forme de gigantesques pains de sucre sombres, les énormes moulins à vent agitant en l'air leurs cent bras. Une odeur fade et molle de grain cuit : c'est le fameux *moutwijn*; c'est le poison que, cyniquement, on prépare, et qui va s'échapper de ces trois cents fournaises à genièvre pour se répandre sur le monde et y aller semer la folie et la mort! Hardi, moulins, tournez! Les ailes gémissent sous l'effort. Les cheminées fument empestant l'air. Et plus loin la Meuse, dans son déroulement majestueux et uniforme, insouciante passe...

Vlaardingen

Des canaux, des bateaux; des bateaux, des canaux. Une odeur de harengs fumés qui vous prend à la gorge; des tonneaux qu'on roule et qui craquent; de solides gars qui les poussent, chaussés de sabots peints en blanc, avec de robustes bas de laine attachés au-dessus du genou, sur la culotte; des figures sévères de *quakers*, lèvres rasées, colliers de barbe fauve, nez pincés; et toujours l'odeur du hareng. De petites maisons basses et closes; de vastes magasins hermétiquement fermés; des loups de mer coiffés du chapeau de toile cirée qui se rabat sur les épaules; une vapeur âcre qui s'échappe des *fumoirs*; de la salaison qu'on jette à pleines mains par dessus bord sur le pavé des quais; des femmes en coiffes blanches, en sabots blancs aussi, la taille grossie de quinze jupons courts superposés, les bras nus et rouges, et des troupes de petits enfants aux cheveux blonds fades avec des épis roux, les regardant faire.

VIDI.

(*A suivre*).

FATALITÉ!!![1]

Dédié au Prince A. de C.

Si j'aime d'une fleur brillante
Le doux éclat, le front mutin,
Si sa beauté m'est consolante,
La fleur se fane un beau matin.

Si j'aime d'un oiseau la grâce,
Le plumage ou les doux concerts,
La froide mort arrive et passe
L'emporte au fond de ses déserts.

Si j'aime d'un ciel sans orage
Le bleu d'azur, au rayon d'or,
Vite! un lourd et sombre nuage
Me le cache et me trouble encor.

Si j'aime quelque créature,
D'un cœur ardent, passionné!..
Elle me trahit et parjure
Méprise le serment donné...

En vain, mon cœur dans cette vie
Cherche du repos, du bonheur!
Et d'une existence ravie...
Il ne voit que plaies et douleurs!..

Comtesse de BAR.
Auteur de
Sous un Bouquet de Fleurs d'oranger.

Mai 1895.

RÉSIGNATION![2]

A Mme la Princesse G. de C.

Quand le soleil t'embrase
De ses rayons ardents,
Où quand un pied t'écrase
Sous ses bonds imprudents,
Murmures-tu fleurette?
J'attends ta diction.
« Non! réponds-tu, pauvrette,
J'ai résignation!.. »

1) Tiré d'un volume: *Au gré du vent!..*, qui paraitra prochainement.

2) Tiré d'un volume: *Au gré du vent!...*, qui paraitra prochainement.

Quand une pierre grise
Que te lance un enfant,
Va t'atteindre et te brise
De son côté qui fend,
Le maudis-tu, fauvette,
Dans sa vile action?
Ta douce voix me jette
« J'ai résignation!.. »

Quand la terre enfièvrée
A dévoré le cours
De ton eau désœuvrée
Qui babille toujours,
Sur les cailloux d'albâtre
Oh! l'indignation
Ruisselet te fait battre?
« Non! j'ai résignation!.. »

Ce mot dans la nature
Se trouve à chaque pas,
Et l'homme seul murmure
Des chagrins d'ici-bas!
S'il veut trouver du calme
Dans toute affliction!
Qu'il choisisse le palme
De résignation!..

Comtesse de Bar.

Mai 1895.

Mars-Fantaisie

Souriante, fiévreuse, encore toute nue,
La terre, dans la soif d'un sein trop généreux,
S'abandonne câline, exigeante, éperdue,
Aux rayons fécondants d'un soleil amoureux.

Des cris, des gambades, des chants,
Des sourires et des caresses!
Dansez, fillettes, jeunes gens,
Semez les fleurs et les promesses,
Voici que s'ouvre le printemps!

Là-bas, près du clocher de l'église gothique,
Des colombes en chœur incessamment tournoient:
Elles vont décrivant un cercle fantastique
De lamelles d'argent qui tremblent et flamboient.

Vite et haut, vite et haut, envole-toi, mon rêve,
Là-bas dans les horizons bleus:
Aux souffles éthérés le voile se soulève
Qui masquait la fête des yeux.

Solennels, lents et lourds, quatre énormes bœufs blancs
Traînent un soc aigu dans un terrain rebelle.
Au timon, le bouvier de ses cris les harcèle...
Terre, happe la sueur à qui fouille tes flancs!

Poème et vertu, toute vie
Germe, puis perce au jour en meurtrissant les chairs.
Sur la croix jusqu'à la folie
Un Homme-Dieu saigna. Suivez-le dans les airs.

Elle passe en courant la jeune fille alerte;
Le vent colle sa robe aux lignes de son corps...
Cheveux bruns dénoués... La gorge, blanche, ouverte...
Provoquants, les deux seins frémissent, déjà forts.

Pourquoi cette flamme au visage,
A la poitrine cet étouffement?
Il se profile au loin le décevant mirage.
La volupté, pauvre âme, elle te ment.
Pourquoi cette flamme au visage?

Dans la molle couchette
De son bras arrondi,
La jeune mère guette
Son enfant endormi.
Et le père orgueilleux fixe la belle femme,
Il aspire à longs traits le charme de ses yeux,
Eau vive de roche où, translumineuse, une âme
Miroite en évoquant l'immaculé des cieux.

Comme l'enfant s'endort
Sur les vagues d'un sein tout palpitant d'amour,
Mon âme, oh! combien langoureuse
Dans l'atmosphère vaporeuse
Sommeille loin du port
En pleines ondes d'harmonie
Que verse à satiété d'un rythme lent et sourd
Un rêve de folie.

Si douce est la caresse de la brise,
Si beau le rêve qui s'idéalise,
Quand elle s'endort,
Que mon âme, trop langoureuse
Dans l'atmosphère vaporeuse,
Souhaite, lasse enfin des ténèbres du jour,
La mort,
Une mort exquise,
Une mort heureuse
Sur les vagues d'un sein tout palpitant d'amour.

H. W.

Tout autour de *"Jérusalem"*

La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.

SCÈNE UNIQUE

ALCESTE, PHILINTE, ORONTE

ORONTE A ALCESTE

Ennemi déclaré de toutes les manières,
Je veux avoir recours à vos grandes lumières,
Et viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un ouvrage édité depuis peu :
C'est celui que Calmann en sa vitrine expose.

ALCESTE

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose,
Veuillez m'en dispenser...

ORONTE

Pourquoi ?

ALCESTE

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte
Si, m'exposant à vous pour vous parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE

Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE

Jérusalem... C'est un officier de marine
Qui pour quelques instants a lâché sa cabine...
Jérusalem... Ce n'est point un livre pompeux,
Mais de petits récits tendres et langoureux.

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

Jérusalem... Et quant au style,
S'il ne vous en paraît assez net et facile,
En disant votre avis vous me contenterez.

ALCESTE

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE

Au reste, vous saurez
Que « l'auteur n'est resté qu'un seul mois à le faire, »

ALCESTE

Voyons, Monsieur. Le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE (1)

Cette nuit, presque la dernière,
— Car demain, n, i, ni, fini, —
Je la passerai toute entière
Assis su ' l'mont Gethsémani.

Il y f'ra frais, sans aucun doute ;
J'y pourrai pincer un' fluxion,
Mais aussi su' l'bord de la route
J'aurai que'qu' « *manifestation.* »

Pas un' manifest' populaire !
Non — un' « *manifestation de Lui* » (1)
Et j'dis alors au janissaire :
« Je crois qu'ça s'ra pour aujourd'hui. »

Il m'répond : « La lune est bien haute. »
J'lui dis : « N'importe. Attends moi là. »
Alors il s'assied à mi-côte
Murmurant : « Bon nègre attendra. »

— « Ne bouge pas ; un'heur' je pense, (2)
Et ça, sous peine de l'enfer !
Moi j'y vais par acquit d'conscience
Avec un cœur de glac' et d' fer. » (3)

— « Si bon maître eût eu de la flanelle
Bon maître aurait eu bien plus chaud.
— Bref, attends jusqu'à c' que j' t'appelle. (4).
En quatre enjambées j' suis là haut. »

. . . . . .
. . . . . .

Eh ! bien, voulez-vous que j' vous dise,
C'est un *endroit quelconq'* (5) v'là tout.
J'ai d' l'*indéfini* (6) que j'méprise,
Et je n'vois personn' jusqu'au bout.

J'attends, mais Anne ma sœur Anne,
Venu d'la grand' « *tribulation* (7) »
Je m'en r'tournerai, Dieu me damne,
Sans avoir d' « *manifestation.* »

Et la *voix brusq' presque mauvaise*, (8)
Je crie au janissaire : « holà !
Allons coucher. » — Et lui bien aise :
« Pourquoi pas commencé par là ? »

PHILINTE

La chûte en est jolie, amoureuse, admirable !

ALCESTE *(à part)*

La peste de ta chute, ô bon lecteur du diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez.

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï récit si bien tourné.

ORONTE A PHILINTE

Ah ! vous flattez l'auteur, et vous croyez peut-être...

PHILINTE

Non, je ne flatte point.

ALCESTE *bas à* PHILINTE

Hé ! Que fais-tu donc, traître ?

ORONTE

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

---

1 Pages 194 et suivantes.

1 Page 194, ligne 22.
2 Page 200, lignes 9, 10, 11.
3 Page 194, ligne 23.
4 Page 200, ligne 11.
5 Page 200, ligne 16.
6 Page 202, ligne 2.
7 Page 202, ligne 8.
8 Page 202, ligne 15.

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte ;
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant récit de sa façon,
Qu'il faut qu'un écrivain ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui poussent à réduire
A nos tailles de nains les tailles des géants,
A creuser le mystère, à sonder les néants,
Et que, par la chaleur d'être plus que sincère,
On peut faire sourire, et sans y penser guère.

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que l'auteur que j'ai lu.....

ALCESTE

Je ne dis pas cela...

ORONTE

Est-ce qu'à ce morceau vous trouvez à redire ?

ALCESTE

Je ne dis pas cela... Mais pour ne point sourire,
Il faudrait — et je dis cela pour notre temps —
Ne pas trop abuser de la candeur des gens.

ORONTE

Est-ce donc mal écrit ?

ALCESTE

Jamais peut-être style
N'a tenu lieu, Monsieur, d'une palette habile :
Couleurs d'arc-en-ciel, tableaux parfaits de tons,
Grande précision de détails ; admettons
Tout cela. Mais enfin « rechercher un miracle »
Ne vous semble-t-il pas une plaisante fable ?
Qu'est-ce que : « là peut-être j'aurai quelque manifestation de Lui ? »
Et que : « J'y vais ce soir avec un cœur de glace et de fer ?
Que : « J'y vais par acquit de conscience ?
Et que : « J'attends je ne sais quoi d'indéfini que je n'espère pas. » — « C'est l'évanouissement des derniers espoirs confus. — C'est le néant des néants. »
Laissez aux vrais croyants immaculé l'espoir
Ou — profane — passez, sans venir là le soir
Chercher je ne sais quoi sous les oliviers sombres.
Oh ! comme vous devez en rire, pauvres ombres !
Commencer par le Christ, finir par l'*interview !*
Après la tragédie un pauvre air de biniou !
N'est-ce point, je le crains, affectation pure,
Et croyez-vous qu'ainsi s'exprime la nature ?
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur.
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'un *Pater* bien naïf que je pourrais vous dire.

ORONTE

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE

Ma foi, mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE *(s'interposant)*

Hé ! messieurs, c'en est trop, laissez cela, de grâce.

ORONTE

Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

Pour copie conforme

VADIUS.

LES GUÉPARDS CHASSEURS

EN FRANCE AU XV^me^ ET AU XVI^me^ SIÈCLE

Figuier, Boitard, Chenu, Brehm, Vogt et tous les autres naturalistes qui de nos jours ont illustré les mammifères et décrit leurs mœurs, nous font savoir que dès la plus haute antiquité les Indiens, les Persans, et les Arabes ont eu des guépards dressés pour la chasse ; mais les mêmes auteurs semblent tout à fait ignorer que cette coutume orientale s'était introduite dans quelques cours d'Europe, à la fin du moyen âge et pendant la Renaissance. Or, il y à une petite lacune historique que je vais essayer de combler, du moins en partie, par la communication de diverses notes que j'ai recueillies à ce sujet.

Tout d'abord rappelons que le guépard, appelé *once* par Buffon, était jadis considéré comme une sorte de léopard ou de panthère ou même comme le produit du croisement de la panthère ou du chien : « *Pardi, ut quidam dicunt, ex pantheris aliquoties et canibus procreantur* », écrivait Albert le Grand.

Ce quadrupède fut d'abord classé par Linné dans le genre *Felis*, mais, eu égard à divers caractères de ses ongles, de ses dents, etc..., on en a fait depuis un genre à part, le *Cynailurus* Wagl. (litt. chien chat), dont l'on distingue deux espèces : l'une asiatique, le C. *jubatus ;* l'autre africaine, le C. *guttatus*. Il est à observer toutefois que cette dernière espèce a été rarement

employée pour la chasse, quoiqu'il soit assez facile de l'apprivoiser.

Relativement à l'introduction du guépard en Europe, la plus ancienne mention que j'aie rencontrée se rapporte à l'année 1413, et se trouve dans la relation d'un voyage en Orient que fit alors Niccolo, marquis d'Este. Ce curieux manuscrit, publié depuis peu, nous apprend entre autres choses que le susdit prince, à son retour de Jérusalem, s'arrêta quelques jours dans l'île de Chypre, et que là, au moment de son départ, on lui fit présent de deux lévriers de Turquie et d'un magnifiqne léopard chasseur qu'il fit courir aussitôt sur des lièvres [1]. Que devint ce premier guépard? eut-il des successeurs immédiats? Je ne saurais le dire, mais l'on peut affirmer que pendant la seconde moitié du XV[e] siècle il y eut toujours un certain nombre de ces animaux à la cour de Ferrare; car dans les précieux livres de comptes de la maison d'Este, qui nous ont été conservés de cette époque, on voit souvent figurer des dépenses occasionnées pour colliers, laisses, achat et entretien de « *leopardi* ». Dans une de ces notes datée de 1469, que M. le comte Gandini de Modène a eu l'obligeance de me signaler, il est question de l'emplette d'une étoffe destinée à doubler ou à couvrir le siège des léopards (*per frodare on vero coprire il sedere de li tapedi da li pardi*) ; c'est-à-dire le tapis sur lequel se plaçait le guépard derrière le chasseur à cheval.

Les relations étendues du commerce de Venise au XV[e] siècle devaient assurément faciliter l'acquisition de ces animaux. D'ailleurs les guépards étaient loin d'être rares alors dans certaines cours d'Orient. Ainsi l'ambassadeur vénitien Josaphat Barbaro, qui avait visité Tauris en 1474, nous apprend en énumérant les richesses de cette ville, que le prince Assambei y avait cent léopards chasseurs (*leompardi da caccia cento*) [1]. Or, vers le même temps la renommée des guépards de Ferrare parvenait à la cour de France, comme on va le voir par deux lettres de Louis XI au duc Hercule 1[er] d'Este, que j'ai pu copier intégralement aux archives de Modène, où elles sont restées inédites jusqu'à ce jour.

La première, expédiée de Thouars et contre-signée « *Le Mareschal* » ne porte point l'année dans laquelle elle fut écrite, mais d'après diverses considérations, il est à supposer qu'elle date de 1476. En voici le texte :

A mon tres cher et tres ame cousin le duc de ferrare.

Mon cousin quant pontbriant vint de deuers vous il me dist que vous aimiez les grans leuriers. Je vous en enuoye vng et vous asseure que si le temps eust este beau, je vous en eusse plus largement enuoye, mes sil est a vostre gre et vous y prenez plaisir mandez le moy et je vous en enuoyeray tant que en vouldrez.

Il ma dit que vous auez des liepars qui prengnent bien des lieures, je vous prj que men enuoiez vng et qu'il soit masle et menuoiey vng de vos gens qui le saiche bien priuer, et si vous auez point de beau chien pour lesperuier, sil vous plaist vous men enuoyerez. Et si vous voullez riens que je puisse, mandez le moy et je le feray. Et adieu mon cousin. Escript a touars le huitiesme jour de décembre.

LOYS.

Quelques mois plus tard, le guépard demandé étant arrivé à bon port, Louis XI s'en montrait enchanté dans une nouvelle missive (contresignée Picot) qu'il adressa au duc pour le remercier. Toutefois il semblerait, d'après les termes de cette seconde lettre, que le roi de France eût auparavant, sinon possédé, du moins déjà vu quelque animal de ce genre :

Mon cousin j'ai receu le lyepart que vous a pleu menuoyer par ce porteur lequel est le plus beau et le meilleur que je veiz jamais dont je vous mercye. Et vous prie sil y a aucune chose de par deca en quoy vous prenez plaisir que

1 « *Ando per far correre lo pardo predetto e quelli levrieri, e trovo piu e piu lepri delle quali ne prese circa otto tra con lo pardo e con li cani.* » Collezione di opere inedite o rare. Vol. 1., p, 141. Torino 1861.

1 Viaggi fatti... in Persia, etc., fol. 48, v°. In Vinegia 1545.

que vous le me feres sauor. Et adieu mon cousin qui vous ait en sa garde. Escript au plessis du parc le XX^e^ dauril.

Loys.

D'après ce qui précède, l'on pourrait croire que les guépards n'étaient alors dressés que pour la chasse des lièvres, mais Jean Caulier, dans une de ses lettres à Marguerite d'Autriche (1 oct. 1510, château d'Amboise) nous apprend que Louis XII s'en servait également pour prendre des chevreuils : « *A l'apres souper, nous alasmes,* dit-il *avecq le Roy chasser au parcq ou il fut tué un sanglier, et prins par ung leopard deux chevreux en nostre présence et tout auprès de nous* [1] ».

A propos de Louis XII nous savons que ce monarque, peu de temps après son avènement au trône, put goûter le plaisir de ces chasses avec tout le luxe qu'elles comportaient en Italie. En effet dans une ancienne chronique ferraraise, citée par L. N. Cittadella [2], il est dit que le Duc Hercule 1^er^ d'Este, se trouvant à Milan en 1499 pour visiter le roi de France, envoya à Ferrare un grand nombre de ses guépards et de ses faucons avec lesquels on organisa plusieurs chasses (mandò a prendere da Ferrara moltidé' suoi leopardi e falconi coi quali si fecero colà varie caccie).

Ce genre de divertissement fut encore en honneur pendant quelque temps, au siècle suivant, d'après le témoignage du célèbre naturaliste suisse Gesner qui écrivait en 1551 : « J'entends dire que quelques rois et certains princes vont à la chasse en portant derrière eux, sur leur cheval, un léopard qu'ils lancent sur le cerf ou sur toute autre bête qui se présente [3]. « D'ailleurs le P. Lafiteau, cité par Buffon [4], nous a donné une autre preuve en rapportant qu'Emmanuel, roi de Portugal, fit don au pape Leon X d'une panthère (lisez *guépard*) dressée pour la chasse.

Toutefois à la Cour de France, vers le milieu du XVI^e^ siècle, la chasse semble s'être réduite à une sorte de représentation assez simple donnée en présence du roi. On peut en juger par la description suivante que je traduis de nouveau de l'ouvrage déjà cité de Gesner :

« J'ai appris d'un témoin oculaire que l'on entretient à la cour du roi de Frauce, deux sortes de léopards assez différents quant à la taille. Les plus grands sont de la grosseur d'un veau, mais plus longs et plus bas ; les autres plus petits, s'approchent de celle d'un chien. De temps en temps l'un des plus petits, devant être offert en spectacle au roi, un gardien ou un chasseur à cheval l'amène enchaîné derrière lui sur un tapis, ou coussin (super stragulo aut pulvino) puis on le lance sur un lièvre lâché devant lui qu'il égorge après l'avoir atteint en quelques bonds. Le chasseur qui doit reprendre le léopard s'avance vers lui et lui offre un morceau de viande, qu'il présente par derrière, entre ses jambes, de peur que ne détournant pas la face, la bête ne l'attaquât. Après l'avoir attaché de nouveau avec la laisse, il le flatte de la main et le ramène vers le cheval. Alors le léopard ressaute sans difficulté sur son siège. »

Dégénérée à ce point, la chasse qui nous occupe tomba bientôt en désuétude dans les cours d'Europe, et cela nous explique comment Charles IX, si passionné cependant pour les plaisirs cynégétiques, ne l'a nullement mentionnée dans sa *Chasse royale*. On a bien fait observer que l'Empereur Léopold 1^er^ au commencement du siècle dernier, avait à sa cour deux guépards dressés pour la chasse, dont le Sultan lui avait fait présent, mais c'est là un fait isolé qui n'a pu remettre l'antique chasse à la mode dans les temps modernes.

JULES CAMUS.

---

1 Voyez lettres du roy Louis XII, t. II p. 43. — Bruxelles 1712.

2 L. N. Cittadella. Notizie relative à Ferrara, p. 17, Ferrare, 1864.

3 Conradi Gesneri Hist. animalium lib. 1 p. 938 Tiguri, 1551.

4 M. de Buffon, Hist. nat. t. IX p. 164. — Paris, 1761.

LE PRINTEMPS

La terre reprend sa parure,
Le buisson déjà reverdit,
Et la vieille, vieille nature,
Cherche en hâte un nouvel habit.

Mimosa, lilas et pervenches
S'ouvrent aux rayons du soleil
Qui viennent à travers les branches
Les dorer d'un éclat vermeil.

Sous la murmurante ramure
Des oiseaux gazouillent entre eux,
Avec un parfum de verdure
Leurs cris s'élèvent dans les cieux.

Le rossignol en sa chanson
Dit à la craintive fauvette
L'histoire de l'ami pinson,
Qui s'est enfui de leur retraite.

De joyeux carillons de cloches
S'égrènent au loin..... Des amants
S'en vont, au hasard, dans les roches,
Echanger lenrs premiers serments.

L'amour, descendant de la nue,
Nous revient avec le printemps;
Il cherche l'enfant ingénue
Qui s'égare à travers les champs.

A sa suite accourt la folie,
La déesse aux bruyants grelots;
Gracieuse, elle nous rallie
Jetant ses appels aux échos,

Nous versant à tous l'Ellébore
L'oubli des maux dans un souris
Et l'ivresse qui rend encore
Nos cœurs passionnés plus épris.

Tandis que cet essaim bourdonne,
La forêt, l'âme tout en feu,
S'éveillant, éclate et bourgeonne :
La sève monte peu à peu.....

J. EDWARDS.

CHEZ ARLEQUIN

Souvenirs d'un voyage à Bergame

Je ne vous ferai pas l'injure un seul instant de supposer que, par ces temps ultra-funambulesques, vous puissiez ignorer, ou même simplement oublier, quelle est la patrie d'Arlequin. Et puis, quel est celui d'entre vous qui n'ait eu la faiblesse d'écrire au mois une page de vers dans le cours de son existence? Eh bien, ce jour-là, c'est fatal, vous avez fait rimer *Bergamasque* avec *masque*. Car c'est si commode ce mot là *Bergamasque !*

Assurément, il ne vous viendra jamais à l'idée de le mettre en premier. Mais voilà ! vous vous serez laissé entraîner par la muse; vous aurez mis *masque*, fin de vers, et puis vous vous serez trouvé joliment embarrassé. C'est alors que *Bergamasque* aura surgi tout-à-coup. — Rime riche s'il en fut, une de ces rimes pour lesquelles le pauvre Banville aurait tout donné, — et vous vous serez tiré d'affaire en mettant au second vers : l'*Arlequin bergamasque.*

N'allez pas me dire après cela que vous ne savez pas où il est né.

Par une belle matinée de l'automne dernier, je roulais donc gaiement vers Bergame à travers les champs de maïs qui s'étendent par là à perte de vue.

Derrière moi, je laissais les plaines immenses de la Lombardie, et quand j'eus traversé l'Adda aux eaux rares et aux îles sablonneuses, je ne pus m'enpêcher d'admirer le déroulement superbe de la chaîne de montagnes que j'avais devant moi. Sur la première marche de cet escalier gigantesque, voici le vieux Bergame dans sa ceinture de murailles noircies par le temps.

Mon ami Arlequin, prévenu la veille par un petit bleu, m'attendait à la gare à l'arrivée du train.

Je descends sur le quai au milieu d'une foule bariolée et bizarre : des Leandres, des Cassandres, Pantalons et Scapins s'entretiennent familièrement avec le chef de gare, vêtu lui-même en Matamore. Arlequin, prestement, écarte tout ce monde de sa batte, et m'indique un petit tramway jaune où je m'assieds à côté d'une adorable Isabelle qui lance de temps à autres de petites pi-

chenettes à sa collerette, histoire de se donner une contenance, tandis qu'un vieux Géronte cacochyme, appuyé sur son bec de canne, achève une quinte de toux un peu plus loin.

Des tramways à Bergame ! dis-je à mon ami Arlequin.

Qui mènent au funiculaire, ajouta-t-il de l'air le plus simple du monde, pendant que le cocher, déguisé en Mascarille, donnait un vigoureux coup de fouet à deux pauvres haridelles dépareillées, échappées sans nul doute des écuries de quelque Harpagon.

— Ah ça ! fis-je à mon aimable cicerone, est-ce que Bergame serait une ville comme une autre ? J'aperçois devant nous deux pavillons d'octroi que n'aurait pas contremandés un ministre de la Restauration, et une grille quelconque qui me fait songer aux anciennes barrières de Paris.

En ce moment le douanier, un ancien Crispin retiré, profitant de cette formalité maudite de la visite, se livrait à des investigations indiscrètes sous la banquette de la pauvre petite Isabelle, qui en devint rouge comme une framboise.

Mascarille poussa ses chevaux et, après avoir laissé sur notre gauche une statue en marbre de Victor-Emmanuel, nous nous enfonçâmes sous une belle allée ombreuse de marronniers.

Rome n'est plus dans Rome, reprit mon compagnon de route, qui connaît ses classiques pour avoir eu jadis son entrée à la Comédie ; ou mieux Bergame n'est plus ici. Un Politeama, un théâtre Rossi ! fit-il dédaigneusement en me montrant sur la droite deux constructions légères. Tout cela, c'est la ville nouvelle, la ville basse ; mais c'est là-haut qu'il faut aller, poursuivit-il fièrement en m'indiquant la ligne des vieux remparts, aujourd'hui tout noyés dans des jardins ; quelque chose comme la terrasse de Saint-Germain, vue du Pecq.

Nous étions arrivés à la gare du funiculaire. Arlequin encore svelte, tendit la main à l'Isabelle, et nous descendîmes tous du tramway, à l'exception du vieux Geronte, que la chaleur du jour avait assoupi dans son coin.

Arlequin n'avait point menti.

Nous prîmes le funiculaire, nous traversâmes les remparts sous un long tunnel, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire nous fûmes en haut.

Arlequin sauta le premier sur la terre ferme. On devinait que là il se sentait chez lui ; puis étendant sa batte à la façon dont les fées se servent de leur baguette : — Changement de décor ! cria-t-il. A présent, voyez et jugez.

* * *

J'étais sur la place Saint-Pancrace, dont l'illustre nom fut porté par tant de vénérables savants aux bonnets plus ou moins pointus. Ah ! il savait bien ce qu'il faisait, le Bergamasque, en me faisant prendre le funiculaire ! Il me jetait, sans crier gare, en plein cœur de sa vieille cité.

Un personnage grave, à lunettes, tout de noir habillé, comme le page de Malborough, s'approcha de nous, et nous fit un salut jusqu'à terre. Je reconnus aussitôt le Docteur, pour l'avoir vu jadis aux Funambules, peu de temps, hélas, avant leur expropriation.

Le Docteur n'avait point vieilli.

— Noble étranger, me dit-il d'une voix de basse, savez-vous qu'à Bergame le langage du Dante n'a jamais été toléré ?

— Je l'ignorais, fis-je en balbutiant et je le regrette, ajoutai-je, ayant déjà beaucoup de peine à me servir de celui-là, à défaut d'autre.

— J'avais prévu le cas, continua-t-il du même ton, et voici de quoi y remédier sans plus tarder.

Puis, soudain, tirant de dessous sa robe de Docteur un volumineux paquet de livres poussiéreux, il me mit le tout dans les

mains, et disparut d'un pas rapide sous une arcade, suivi d'un Diafoirus, qui, lui, heureusement pour moi, ne m'avait pas gratifié de son fardeau.

Je revenais à peine de ma surprise, cependant j'eus la curiosité de jeter un regard sur le dos des volumes, où je lus en grosses lettres d'or ce qui suit :

Tiraboschi. *Vocabulaire des dialectes bergamasques, anciens et modernes. — Appendice au vocabulaire,* par le même.

Zappetini. *Vocabulaire bergamasque italien pour chaque classe de personnes et ce spécialement pour la jeunesse.*

Cette attention délicate du Docteur me flatta dans mon amour-propre, et je continuai.

Zerbini. (Un parent de Zerbinette, probablement.) *Notes historiques sur le dialecte bergamasque.*

C. Rosa. *Dialectes, coutumes et traditions bergamasques.*

Les Métamorphoses d'Ovide traduites en rustique bergamasque, par...

Cette fois, c'en était de trop, et, et...

...jetant le masque

J'envoyai promener le fatras bergamasque !

Allons, bon ! Moi aussi ! Cela devait m'arriver tôt ou tard.

— Au diable les dialectes, m'écriai-je, ne pouvez-vous pas parler comme tout le monde ?

Je m'aperçus alors qu'Arlequin à qui j'adressais cette dernière phrase, avait soudain disparu, comme le Docteur.

— Ma foi, me dis-je en à-parté, cela l'a peut-être fâché de voir la façon dont j'accueillais tout ce grimoire. Mais, pourquoi, diantre ! aussi, remplacer des *z* par des *s* et des *o* par des u ? J'en serai quitte pour me promener tout seul, voilà tout.

Tout en me faisant ces réflexions, je suivais une petite rue tortueuse, grimpante et mal pavée, et j'étais arrivé devant un grand et triste palais du siècle dernier avec balcon de fer en saillie et persiennes d'un rouge brique criard.

— Comme l'on doit s'ennuyer dans cette maison ! pensais-je.

Puis mes regards se portèrent sur une plaque de marbre blanc où je pus lire écrit en lettres d'or :

GAETANO DONIZETTI
MORIVA IN QUESTA CASA
L'otto aprile 1848

J'étais devant le Palais Baroli Scotti, où s'éteignit le chantre de *Lucie.*

— Ah ! Ah ! je vous y prends, considérant... A cette voix nasillarde, à ce mot de *considérant,* je reconnus tout de suite le notaire que j'avais assisté jadis, en qualité de témoin, dans quelques contrats.

— Considérant une de nos reliques nationales, poursuivit-il ; mais nous avons bien d'autres choses ici et vous n'avez encore rien vu.

— Ah ? Ah ? fis-je en manière d'interrogation.

— *Item* continua-t-il, comme s'il lisait un inventaire, Santa Maria Maggiore avec ses fresques de Cavagna et d'Ercole Procaccini, *Le passage de la mer Rouge* de Giordano, et le *Déluge* de Liberi ; *Item,* les tapisseries, les bronzes Venitiens, les monuments de Donizetti et de son maître Simond Mayr ; *Item* l'incomparable mausolée de Bartolomeo Colleoni, le célèbre Condottiere, qui, suivant la chronique, employa le premier l'artillerie de campagne et inventa l'affut des canons ; *Item...*

J'arrêtai le notaire en si beau chemin ; nous étions arrivés devant deux lions de marbre rose, dont la fonction est de soutenir sur leur dos depuis plus de cinq cents ans, les énormes colonnes du portique.

— Vous m'excuserez, me dit vivement le notaire ; je m'en vais aux Archives, un préciput à consulter...

— Consultez votre préciput, cher notaire.

Et je restai en admirateur devant la cha-

pelle de marbre rose, blanc et noir, qui abrite le mausolée des Colleoni, et d'où surgissent de toutes parts les bustes des empereurs romains en marbre blanc.

* * *

J'étais plongé dans cette contemplation, lorsque je crus être victime de quelque hallucination ; les losanges bigarrés de cette façade me représentaient exactement les pièces rouges, jaunes, noires de l'habit de mon ami Arlequin ; même disposition diagonale, même entrecroisement ; un habit de marbre, voilà tout.

Je m'en allai tout songeur sur la place ; le pavage est en briques, mais ces briques sont séparées entre elles par des dalles en forme de losanges. Des enfants faisaient voler un cerf-volant, ce cerf-volant avait la forme d'un losange, et, au lieu de se composer d'une ou de deux couleurs, comme d'ordinaire, était fait de petits morceaux de papiers rouges, verts, blancs, juxtaposés.

Je n'étais donc point le jouet d'une illusion ; l'habit de mon ami bergamasque n'était pas une fantaisie ; il est aux couleurs de la ville ; et la forme du losange est une forme affectionnée dans le pays. Une fois imbu de cette idée, vous ne sauriez faire un seul pas dans Bergame sans y faire une découverte amusante : Regardez ce tonneau d'arrosage, il porte un écusson peint en deux couleurs, rouge et jaune.

Voyez ces façades de maisons bariolées ; ici, l'hésitation n'est pas permise un seul instant, c'est la reproduction même de l'habit d'Arlequin. Voyez enfin ce marchand ambulant de rubans qui passe : ses rubans sont rouges, jaunes, verts, noirs. Vous n'en trouverez pas d'autres couleurs.

Les recherches auxquelles je me suis livré concernant les noms actuels des habitants m'ont donné moins de résultats. A part Zerbini, déjà nommé, parent de Zerbinette, je ne vois guère à citer que Colombi, l'oncle de Colombine, et Pasquinelli, un cousin de Pasquin ; quant au type populaire, en dépit des années il n'a pas changé.

La pantomime actuelle française nous a un peu défiguré le premier Arlequin. Au lieu du Bergamasque lourdaud et rustre, qui fait la bête, sans l'être, et qui est bien au fond le plus rusé fourbe que l'on connaisse, on a voulu nous donner un Arlequin svelte et clownesque, sautant par les fenêtres et faisant des cabrioles au besoin. C'est admis, je le sais, mais c'est une profonde erreur au point de vue de la tradition. On a pris dans la Comédie Italienne le type du Bergamasque pour en faire l'Arlequin parce que ce type était celui d'un balourd d'aspect vulgaire, trapu, l'air un peu gauche ; il fallait attendre la fin de la pièce pour savoir que sous cette enveloppe grossière s'était caché le plus fin matois.

Eh bien, ce type populaire, je le retrouve à Bergame dans ces gros paysans rougeauds, aux épaules carrées, moustachus, à l'œil fin ; je le retrouve dans le marchand ambulant, vendeur de melons, qui pour attirer les acheteurs, crie d'une voix comique sept ou huit fois de suite : « Mellone ! Mel lone ! Cocomero ! Cocomero ! » Je le retrouve dans le bouquiniste à qui je marchande un volume sous la grande allée des marronniers...

— Et vous le retrouvez en moi ! s'écria mon ami Arlequin, qui, je m'en doute un peu, n'avait pris ces transformations diverses que pour mieux piquer ma curiosité.

— Trève de plaisanteries, ajouta-t-il presque aussitôt. Mòssieu Cassandre, dont je suis l'intendant, vous attend à dîner, et l'on dit que Pierrot, un cuisinier d'origine française, qui le sert depuis peu, a voulu, dans cette occasion, se surpasser.

Mòssieu Cassandre, comme l'appelait Arlequin, demeure dans une petite maison discrète dont le jardin en terrasse, donne sur les remparts. C'est un séjour plein d'ombre et de fraîcheur. Un laurier-rose

gigantesque recouvre les murs de la maisonnette, tandis que des vases de fleurs, artistement échelonnés sur le rebord de la terrasse, embaument l'air de leurs parfums.

Partout on reconnaît la main de Colombine ; mais ce sont ces mêmes vases, au dire des méchantes langues, que Pierrot laisse tomber, comme par mégarde, sur la tête des soupirants incompris de sa jeune maîtresse, lesquels viennent roucouler la nuit sous les maronniers.

Ce ne sont donc partout que résédas, héliotrophes, œillets, clématites, muguets, lis, roses, giroflées, églantines, et jonquilles.

Le couvert était dressé sous le figuier.

Le bonhomme Cassandre, encore très vert, me fit asseoir à sa droite, en face de Colombine, plus jolie et plus fraîche que jamais. Arlequin, lui, se tint debout derrière son maître, un énorme chasse-mouches en papier à la main, car il faut bien le dire les mouches sont la plaie de Bergame et de tout le pays bergamasque.

Le dîner, quoique frugal, fut charmant. Après les *spaghetti* de rigueur saupoudrés de *parmiggiano*, et une abondante timbale de riz tout doré au safran, nous nous replongeâmes dans la cuisine française, grâce à Pierrot, qui connaît le faible de son maître pour la fricassée... de poulet.

Nous causâmes un peu de tout, des beaux jours de la foire Saint-Laurent, des tréteaux du boulevard du Temple, des représentations à la Cour, et nous terminâmes le repas par un délicieux *gorgonzola* arrosé d'un petit vin de Brianza qui mousse et pétille comme si l'on y avait mis de l'eau de seltz. Colombine nous offrit une corbeille de fruits de son jardin, et Arlequin servit le café sur la terrasse, au milieu des fleurs, tandis que Cassandre me demandait en humant une prise de tabac :

— Et va-t-on toujours chez Procope ?

La nuit était venue peu à peu. C'était l'heure mystérieuse où les Isabelles et les Colombines vont se promener sous les grandes allées qui entourent la vieille ville comme d'une autre muraille de feuillage, alors que les Léandres et les Valères font un peu plus loin les cent pas dans l'espoir de voir passer leurs « idoles ».

Je n'eus garde de contrarier des habitudes séculaires à Bergame, et j'allai faire moi-même un tour sur les remparts. Eh bien, sur cette promenade circulaire, j'ai assisté sans le vouloir à un spectacle unique en son genre, et qui est bien un des plus curieux que j'aie vus.

Cassandre ayant sans y prendre garde, marché sur le pied d'Arlequin, celui-ci dans un mouvement de colère, coupable assurément, mais excusable, envoya aussitôt un formidable coup de pied dans... les basques de son patron.

Or c'est ici qu'il faut admirer la disposition de cette promenade qui se prête si bien aux coutumes funambulesques : à peine a-t-il reçu le coup de pied d'Arlequin, que, prompt comme l'éclair, en dépit de son âge, il le repasse à son voisin, qui se trouve être le Seigneur Pantalon. Et alors avec une rapidité dont le téléphone, dont la communication est si longue a obtenir ne saurait donner une idée, le coup de pied va, court, voltige, de Pantalon à Scapin, de Scapin à Truffaldin, de Truffaldin à Léandre, de Léandre à Crispin, de Crispin à Zerbinette, de Zerbinette au Docteur ; bref le coup de pied, à peine donné, a déjà fait le tour de la ville, et moi, dernier de cette chaîne, je le reçois presque en même temps, avec les intérêts composés, autant que j'ai pu m'en apercevoir.

O Bergame !

Allez donc vous étonner, avec des habitudes pareilles, si le carnaval de Venise est éternel dans ces parages !

H. LYONNET.

La Revue Littéraire Indépendante se réservant le droit de paraître aussi souvent qu'il lui plaira, afin de ne pas faire faire indéfiniment antichambre aux manuscrits qui lui sont confiés, accepte les abonnements, non par échéances, mais par nombre de numéros.

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement, revêtu de la signature de l'administrateur.*

..... le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement revêtu de la signature de l'administrateur.*

..... le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

Juin 1895

LE NUMERO : 60 CENTIMES

634

LA REVUE LITTÉRAIRE INDÉPENDANTE

GENÈVE, PARIS, BRUXELLES, FLORENCE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage,
Etudes, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

SOMMAIRE

1.	Avis à nos lecteurs	LA RÉDACTION.
2.	Correspondance de Belgique	**Sand, Wiener.**
3.	Les amours d'un papillon	**Floriental.**
4.	La Grande Armée	**Aimé Ruffier.**
5.	Sous les Oliviers	**O. Justice.**
6.	L'Espagne inconnue	**H. Lyonnet.**
7.	Judas de Kériot	**F. Soler.**
8.	Journal inédit d'un officier italien au service de la France pendant la campagne de Russie (1812)	...
9.	A l'Exposition d'horticulture	**O. Justice.**
10.	Comédiens étrangers, Ernesto Rossi	**Pégomas.**
11.	Je Sais	**Aimé Ruffier.**
12.	Bibliographie	**Vadius.**
13.	Questions et réponses	

GENÈVE

IMPRIMERIE F. TAPONNIER

19, Rue de Carouge, 19

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

A NOS LECTEURS

La Revue Littéraire Indépendante *ayant été créée dans le but de publier les œuvres inédites des auteurs connus et non connus, nous prions instamment ceux-ci de bien vouloir se mettre en relations directes avec nous :*

A Genève : ***Direction et Administration,*** *19, route de Carouge.*

A Paris : ***M. Georges Estienne,*** *correspondant général.*
Dépôt pour la vente :
Librairie Sevin, *8, boulevard des Italiens.*

A Bruxelles : ***MM. Franz Wiener*** *et* ***Robert Sand,*** *correspondants généraux, 50, rue Juste-Lipse.*

Florence : ***M. Masini Otello,*** *correspondant général, 19, via Ponte all' asse.*

On ne répond pas des manuscrits envoyés

Sommaire des précédents numéros :

1.	Notre But	LA RÉDACTION.
2.	En Catalogne : Une visite à M. l'abbé Jacinto Verdaguer	**H. Lyonnet.**
3.	Le Petit Roi	**Jacinto Verdaguer.**
4.	Les Prisonniers	**Jacinto Verdaguer.**
5.	Les Séminaires dans les Universités	**Robert Sand. E.-Franz Wiener.**
6.	A mon ami et au poète E.-Franz Wiener : Mors Mentis..	**Edmond Julien.**
7.	Alfred de Musset	**C. Villote.**
8.	Victor Hugo	**C. Villote.**
9.	Le Cerisier fleuri	**Iwan Gilkin.**
10.	Un coup d'aile dans le mystère	**Ferdinand de Fenis.**
11.	Simple causerie	**Georges Estienne.**

1.	Chroniqne parisienne : Amis lecteurs	**Georges Estienne.**
2.	L'enseignement des mathématiques	**Carl Duvivier.**
3.	Faïences de Delft (Croquis hollandais)	**Vidi.**
4.	Fatalité	**Comtesse de Bar.**
5.	Résignation	**Comtesse de Bar.**
6.	Mars-Fantaisie	**H. W.**
7.	Tout autour de Jérusalem	**Vadius.**
8.	Les Guépards chasseurs en France au XV^e^ et au XVI^e^ siècle	**Jules Camus.**
9.	Le Printemps	**J. Edwards.**
10.	Chez Arlequin (Souvenirs d'un voyage à Bergame)	**H. Lyonnet.**

1re ANNÉE — 60 centimes le numéro — 1er JUIN 1895 — No 3

LA REVUE LITTÉRAIRE

INDÉPENDANTE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage, Études, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

GENÈVE — PARIS — BRUXELLES — FLORENCE

Rédaction et Administration : 19, Route de Carouge, 19, à Genève

On ne répond pas des manuscrits envoyés

Prix de l'abonnement de 52 numéros : France, Suisse, Belgique, **Fr. 24.** — Union postale, **Fr. 28.** — Etats-Unis de l'Amérique du Nord. **Fr. 30.** — Amérique centrale et méridionale, Indes orientales, Japon et colonies anglaises, **Fr. 36.** — Abonnements d'essai (Union postale) : 12 numéros, **Fr. 6,50.**

AVIS A NOS LECTEURS

Ne pouvant matériellement pas répondre aux lettres que l'on nous adresse de tous côtés pour nous demander des renseignements sur le but et le fonctionnement de notre revue si favorablement accueillie dès sa naissance, nous prenons le parti de résumer en quelques lignes la généralité des réponses que nous pourrions faire.

Les auteurs inédits, jeunes ou vieux, ont l'habitude de se plaindre de ne pas trouver de débouchés pour la production de leurs ouvrages.

Eh ! bien, nous l'avons dit déjà, et nous ne cesserons de le répéter, notre revue a été créée principalement pour faciliter aux talents nouveaux la publication de leurs œuvres en leur évitant les découragements d'une longue attente. Ce n'est un secret pour personne que l'obstruction volontaire des éditeurs, bureaux de rédaction, etc., esclaves de noms connus, réduit d'avance à néant toute espérance pour les jeunes maîtres.

Voilà pour les écrivains, conteurs, poètes, historiens, philosophes, explorateurs, etc. Quant au public, soyez sûrs qu'il y trouvera largement son compte, car il est inévitable que dans le nombre de manuscrits reçus — reçus après examen préalable bien entendu — il se trouvera quelque chose à glaner d'intéressant. Avec nous, on sera toujours sûr de sortir des sentiers battus.

Enfin beaucoup d'autres personnes nous écrivent pour nous féliciter de l'initiative prise, et nous demandent de quelle façon elles peuvent nous être utiles. A tous ces amis inconnus, et que nous remercions bien vivement, notre réponse sera celle-ci : vous nous serez utiles en nous faisant connaître le plus possible, auprès des amateurs de bonne et saine littérature, en faisant savoir quel est notre but, et en nous faisant parvenir des manuscrits dignes d'être insérés, contes, poésies, études littéraires, philosophiques, historiques, voyages, impressions, etc., etc.

Nous approuver, c'est bien, nous seconder c'est mieux. Et c'est pourquoi nous comptons sur l'appui, quel qu'il soit, de tous ceux qui ont bien voulu nous écrire afin de nous témoigner leur approbation.

LA RÉDACTION.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Il y a très peu de gens intelligents, et encore moins de gens d'esprit, et encore beaucoup moins de gens ayant du tact; quant au génie, nous n'en parlons même pas.

Si un homme écrit quelque chose qui est bien, que cet homme ait des opinions nettes, fières, originales, et qu'il les exprime dans un style qui ne manque pas ni de charme ni

d'élégance, il surgit immédiatement deux catégories de personnes : les admirateurs et les détracteurs. Mais si ce même homme qui a écrit des choses ayant de la valeur, grisé par les louanges du public auquel il se complait à s'adresser, exagère ses procédés, pousse à l'extravagance ce qu'il avait d'originalité ; si d'écrivain délicat, il devient un écrivain malade ; si le charme vague qu'il y avait dans ses œuvres devient de l'incohérence ou de l'obscurité, sa vigueur de la lourdeur et du mauvais goût, une partie de ses admirateurs se sentent pris d'enthousiasme, tant qu'il est vrai que ce que l'on aime à retrouver dans un livre, c'est soi-même.

M. Emile Verhaeren avait autrefois écrit de très bonnes choses, sa phrase était sonore, hardie, bien campée, robuste, originale. Ses idées — il en avait à cette époque — nous étaient accessibles, à nous, pauvres hères, qui trouvons que le meilleur intermédiaire, entre gens qui veulent se comprendre, est encore le langage, parlé ou écrit.

Mais aujourd'hui tout cela a bien changé. Pourquoi cette incohérence voulue ? Pourquoi ce besoin impérieux de retourner les périodes d'une façon baroque, d'outrer la valeur des mots, de faire de notre langue si éminemment latine, une langue germanique, d'allonger indéfiniment les phrases, d'inventer, sans soucis d'étymologie possible, des mots inutiles ? Quel besoin enfin, lorsqu'on a été un beau poète, de devenir un homme ridicule ?

Oui ridicule ; ridicule incontestablement, pour tous ceux qui ont un peu de sens littéraire ; pour tous ceux qui ont lu et compris — ce qui ne fait pas un — les œuvres des écrivains français. Si encore M. Verhaeren rendait une impression, si, pareil à Mallarmé et à Verlaine, il nous donnait une sensation quelconque, si, à la lecture de ses vers, quelque chose bruissait en nous, quelque chose de vague, qui est, semble-t-il, l'idéal de cette poèsie brumeuse d'aujourd'hui ; quelque chose qui sortirait de la musique même du vers, et qui ne serait pas une pensée, et qui ne serait même pas une rêverie, mais qui serait comme la caresse de la musique ; poésie faite pour être lue à mi-voix, ni dans le bas, ni dans le haut, presque les yeux fermés.

Mais il n'en est rien. Les vers de M. Verhaeren nous donnaient cette impression, mais ne nous la donnent plus ; non seulement ils n'ont plus de sens, mais ils n'ont même plus de son ; non seulement ils ne font plus penser, mais ils ne font même pas rêver : ils n'évoquent plus rien.

Après tout, c'est peut-être pour cela qu'ils ont tant d'admirateurs.

Mon Dieu ! nous ne voulons pas dire ici que le mouvement anarcho-littéraire soit mauvais ; nous ne voulons pas dire que M. Toisoul n'aura pas de talent, que M. Vande Putte, ne sera pas un jour un écrivain convenable, que M. Ruyters ne sortira pas un jour des langes où il se débat. Loin de nous aussi, l'idée de laisser soupçonner que l'*Art jeune* est une mauvaise revue, ou de faire entendre qu'elle n'a point d'utilité, ne fût-ce que celle de mieux faire appréciér la *Jeune Belgique*.

Car enfin, que veulent tous ces braillards ? Quel est leur but ? Quels sont leurs projets ? Nous ne pouvons cependant croire qu'ils soient satisfaits d'eux-mêmes ; ce serait par trop invraisemblable.

Alors, dans ces conditions, pourquoi ces injures, de très mauvais goût d'ailleurs, à des gens intelligents qui ne les eussent pas remués sans tout leur vacarme ? — Mon Dieu ! nous le savons bien, ce qu'on dira de nous ; on accusera M. Gilkin de nous avoir inspiré ce peu d'estime pour nos *jeunes poètes* ; mais ce ne sera là qu'un cri de plus dans le concert ; et d'ailleurs cela n'a pas d'importance.

Mais ouvrons par exemple *l'Art jeune* du 15 mai, page 108. Cela s'appelle *les Douces* (volume en préparation peut-être comme les *Sourires* de M. Toisoul) , deux petites pièces de vers de M. Charles-Louis Philippe (où se trouve le trait d'union ?) : *Elise* et *Alice*. Chose extraordinaire dans *l'Art jeune*,

ces vers riment ; on peut même dire que la rime est très riche : Noirs — danse — danse — noirs — rêveur — pâle — opale — rêveurs — Attente — posés — rosées — attente.

Voilà pour *Elise* ; voici pour *Alice* : Roses — larmes — larmes — rose — Azur — nous — genoux — azur — Clos — ombre — ombre — mi-clos.

Maintenant, voulez-vous connaître les vers? Voici les deux premiers strophes *d'Elise* :

Votre rire, penché parmi vos cheveux noirs,
Vos mains tièdes dormant en mes mains, — et la danse!
O brune en lilas rose, — et le doux de la danse!
Votre main en ma main parmi vos cheveux noirs !...

C'était un rire en moi par le piano rêveur ;
Le tremblis de vos yeux avait des chansons pâles ;
Et j'allais à plaisir, en le lui des opales
De votre voix, rêveuse en le piano rêveur.

Nous avons lu avec la plus grande attention ce petit poème ; nous pouvons même affirmer l'avoir relu plusieurs fois ; mais nous avouons ne pas l'avoir compris. Mon ami Sand et moi avons été très perplexes ; Sand prétendait qu'Elise était un piano ; et ce raisonnement n'était pas dénué de logique ; en effet la seconde strophe porte à le croire. C'était un rire en moi par le piano rêveur... « de votre rire en moi par le piano rêveur. » Moi, j'étais persuadé qu'il s'agissait d'une tête quelconque et de quatre mains étrangères ; mon raisonnement avait aussi quelque fondement, car la première strophe paraît autoriser cetie hypothèse : « Votre « rire penché parmi vos cheveux noirs, vos « mains tièdes dormant en mes mains..... « votre main en ma main, parmi vos cheveux « noirs. » — Que choisir?

Nous ne parlerons pas d'*Alice* aujourd'hui, car M. Toisoul à son tour, le rédacteur retraité de *Stella*, cette étoile filante, a attiré notre attention. Ses vers sont excessivement curieux, neufs surtout comme idées, et élégants, un peu comme cette phrase de Blanche Rousseau (*Art jeune*, p.88) qui termine ainsi la nouvelle intitulée le *Conte* : « Son petit cœur de cire, le soleil l'a fondu. »

La poésie s'appelle : *L'Approche du Désir*. M. Toisoul nous transporte dans une chambrette où *le soir saigne sa tombée*, là-bas, un orgue de Barbarie *prend son essor* ; M. Toisoul contemple de beaux cheveux épars sur des épaules, et s'extasie devant la *bleue Tendresse qui se berce en de profonds yeux bleus*. La personne en bleu est très amoureuse, car :

« ... tu m'aimes
Au moins autant que je t'aime. »

Mais la nuit est venue qui :

« ... dévore
Jusqu'aux lueurs des ors, »

la nuit :

« ... où l'on s'étreint
Si bien
D'amour et de bonheur. »

M. Toisoul est heureux, sa beauté est à lui :

« ... ainsi la neige légère
Est à l'hiver. (1) »

M. Toisoul nous pardonnera-t-il de lui donner le bien humble conseil d'aller consulter un oculiste. Nous avons remarqué avec peine, qu'il souffrait des yeux, et que, probablement, il devait être daltoniste ; car nous ne pouvons nous expliquer autrement ce bleu envahissant toutes les productions du poète, au point de lui faire confondre le blond avec le bleu dans sa très pittoresque expression, *blond azur*.

Tout le numéro de *l'Art jeune* est ainsi conçu. Il est étrange que tous ces messieurs si obscurs dans leurs vers, soient parfois si clairs dans leur prose, et notamment dans les injures qu'ils adressent à la *Jeune Belgique*, à *Pages d'art et de science*, à *M. Mirbeau*, en un mot à tous ceux qui ne partagent pas leur manière de voir en ce qui leur sert de littérature.

Triste est leur programme : idées vieilles, clichés banals. On les dirait tous trop hâtés, trop nerveux, trop inquiets, poussés vers le besoin d'écrire ; pauvres cervaux que des lectures trop fortes ou des désirs trop élevés ont fait éclater ; esprits mal équilibrés, trop précoces, bourgeois se torturant l'intelligence pour être originaux, êtres maladifs hantés de cauchemars, et qui se sont mis en tête *d'être quelqu'un*.

(1) M. Toisoul n'est-il pas jaloux? nous sommes au printemps il a neigé à Libramont ces jours derniers!

Car ce n'est que l'ambition qui les tenaille, qui les excite, qui les fouaille, les force à se mettre à leur table et à écrire ; point il n'est là de véritable inspiration.

Ils sont précoces, envieux, bavards et impuissants. Et c'est cette littérature-là, littérature estropiée, cahotée, rocailleuse, barbare et puérile, qu'ils veulent mettre à la place de la glorieuse littérature française ? et c'est par ces fumisteries nuageuses, par ces jacasseries, par ces niaiseries, qu'ils veulent régénérer l'art ?

C'est une plaisanterie qui vous mettrait en colère si elle ne vous faisait rire. Ils ne méritent pas d'être pris au sérieux et d'être « critiqués » ; ils méritent tout au plus d'être blagués. Et lorsqu'on les voit s'atteler à de grands hommes tels que Flaubert, de Villiers, Verlaine, et d'autres ; lorsqu'on les voit se comparer à eux en les invoquant et en les citant ; lorsqu'on les voit bafouer dans le passé tout ce qui est noble et glorieux, et entrer dans l'avenir avec leur imbécile confiance de jeunes suffisants, on ne peut s'empêcher de hausser les épaules et de les prendre en pitié, sinon en mépris, ces éternels faiseurs de grands mots, poètes à jamais fumistes,... fumistes !

SAND, WIENER.

Les amours d'un papillon.

C'était un beau papillon fraîchement éclos. Il brillait au soleil comme une étincelle et sur ses ailes d'or et d'azur se découpaient des taches d'un feu sombre.

On le voyait se poser par instants sur la tige des fleurs, ouvrir et refermer ses ailes chatoyantes puis repartir rapide comme une flèche de diamant.

Il était si beau que tous ses frères le voyaient avec envie et que toutes les fleurs le regardaient avec admiration.

Il folâtrait dans le jardin allant du muguet à la rose, rayonnant de bonheur et de joie.

Mais il a vu un petit myosotis qui se cachait modestement au bord du ruisseau et dont la corolle d'azur lui souriait doucement.

Il part aussitôt vers la charmante fleur, se pose sur elle, et la caressant de ses fines ailes d'or et de soie il dit :

« Petit myosotis, veux-tu m'aimer ? »

— Oui, gentil papillon, répondit la fleur, mais toi m'aimeras-tu véritablement ?

— Oh oui ! petite fleur je te le jure, je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais que toi !

Le papillon embrassa longuement la fleur, puis ivre d'amour et de caresses, il s'endormit dans le sein du myosotis.

Un enfant qui s'ébattait dans le pré fleuri le réveilla brusquement.

— « Adieu charmant myosotis ! dit le papillon, je me sauve, car ce méchant gamin me tuerait sans pitié.

— « Ne m'oubliez pas ! » répondit la tendre fleur.

Mais le papillon était déjà loin. Ses ailes qui présentaient tous les reflets de l'arc-en-ciel, miroitèrent un instant au soleil ; et bientôt il disparut aux regards de la fleur.

Il alla se poser presque aussitôt sur un narcisse au parfum suave. De sa langue déliée il en suça quelques gouttes de nectar, puis par un mot aimable, il s'excuse de le quitter aussitôt et s'envole.

Il rencontre une pivoine qui rougit de plaisir de le voir s'approcher d'elle et la saluer.

« Bonjour beau papillon ! » lui dit-elle.

— Bonjour ma belle répondit-il, ton accueil est si engageant que j'ose te demander de t'embrasser.

Elle ne répondit pas et lui tendit sa joue pourpre.

Le papillon l'effleura rapidement et disparut.

Il trouve non loin une marguerite.

« O reine des prés ! dit-il en faisant une belle révérence, permets-moi de me reposer sur ton cœur. »

La fleur inclina modestement sa tête,

Le papillon s'y posa un instant et après quelques mots d'amour il s'envole de nouveau chercher une nouvelle conquête.

Il aperçut une églantine.

« Oh ! oh ! ma reine, dit-il que tu es belle ce matin ! » Il s'approcha de la fleur et échangea avec elle quelques baisers, mais il fut bientôt las de ce nouvel amour.

Je suis le roi du jour, se disait-il à lui-même, je conquiers tous les cœurs sans résistance, je suis rassasié de joie et d'amour, et cependant je ne suis pas heureux !

Mais un souvenir, un remords lui traversa l'esprit :

« Et mon petit myosotis ! je l'oubliais. Ah ! la pauvre fleur, elle doit bien souffrir. »

Il fut près de la fleur en deux coups d'aile.

Sitôt qu'elle l'aperçut elle lui dit en son langage muet :

« Ah bel ami ! je suis heureuse de te revoir avant de mourir. Je croyais que tu m'avais abandonnée.

— Ah ! j'ai mérité tes reproches, chère fleur, et je n'étais pas digne de ton amour, cœur d'or ! mais au moins si tu m'aimes pardonne-moi, et pour me le prouver ne meurs pas ! je te jure que jamais plus je ne te quitterai. »

Le myosotis sourit de son doux œil bleu d'un sourire céleste et lui dit :

« Je te pardonne ô bel ami, mais je ne puis pas vivre, ton fatal amour m'a tué ! » Et penchant sa tête blonde il demeura inanimé.

Le papillon fou de douleur d'avoir causé la mort de sa charmante amie chercha à se briser les ailes, mais il ne parvint qu'à se casser une antenne et il s'évanouit lui-même croyant aussi être mort.

Mais le lendemain ils se réveillèrent tous deux à l'aurore, étonnés de vivre et de se retrouver ensemble, et dans un énivrant baiser ils consacrèrent leur union qui ne fut plus jamais rompue.

FLORIENTAL.

LA GRANDE ARMÉE

A Henri Malot.

EPISODE

La neige devant soi à l'infini, la neige à droite, à gauche, partout, et derrière le râle des mourants abandonnés, le râle de ceux qui se couchaient pour la dernière fois, cadavres bientôt recouverts par la neige qui tombait sans cesse, mêlant le ciel et l'horizon de la terre en un même brouillard, en une même chose indéfiniment blanche.

Les éclaireurs marchaient toujours, toujours de l'avant, et parfois se retournant, ils lançaient cette phrase aux groupes échelonnés qui les reliaient à l'armée : « Rien de nouveau ; la neige, la neige encore, » et mornes, continuaient le chemin désert de la Russie où tant de braves laissaient leurs corps.

Le soir venu, on s'arrêta. Les toiles furent dépliées, les tentes se dressèrent et les feux s'allumèrent de place en place ; on brûlait tout ce que l'on trouvait ; quand le bois fit défaut, on défonça les tambours pour en brûler les coffres ; on brûla les vêtements de ceux tombés en arrière, et lorsque le feu s'éteignait, les vieux grognards sortaient de leur sac ou de leurs poches les lettres conservées pieusement comme une relique, lettres des épouses, des vieux parents, lettres des frères et sœurs, parfois même de celles qui attendaient toujours des fiancées ; et ceux qui avaient eu le temps d'apprendre à lire les relisaient une dernière fois ; les autres les regardaient encore avec des yeux étranges, et déposant un baiser sur la signature comme pour prendre l'âme qui existait en elle, tous, les sergents et les grognards, les jetaient dans le foyer dont la flamme se ranimait un instant.

Le lendemain, pendant que les clairons sonnaient le réveil, plus d'un secouant son camarade ne le réveilla pas. Alors, dans cette armée qui cependant en avait vu de rudes, un souffle de découragement passa. Ils aimaient mieux mourir que d'aller plus avant ; mourir pour mourir, ils en avaient assez.

Lorsque Napoléon fut mis au courant de ce qui se passait, il ordonna à la musique de jouer comme pour une revue, et s'élançant à cheval vers le front des troupes, il s'écria : « Soldats, mes amis, vous les premiers hommes du monde, pourquoi vous décourager ? Vous, les vainqueurs de Jemmapes, d'Arcole,

de Rivoli, d'Eylau, de Friedland et de Wagram, pourquoi désespérer ? La fortune qui nous a souri ne quittera pas l'aigle de nos drapeaux. Marchons en avant, marchons, je ne vous abandonnerai pas. Vous qui m'avez suivi partout, me suivrez-vous encore ? »

Et de toutes les poitrines une même voix sortit comme venant du sein de la terre, les mourants se soulevèrent une dernière fois les bras tendus vers leur Dieu, et ce cri retentit dans l'immensité blanche : « Vive l'Empereur ! »

AIMÉ RUFFIER.

SOUS LES OLIVIERS

La terre dort inerte. Au loin le ciel flamboie.
Dans l'impassible azur la gloire de l'été
De ses embrasements emplit l'immensité.
Sous la lourde chaleur, ivre, le monde ploie.

Parmi les rocs brûlés où croît le romarin,
Sur la haute colline où nul sentier ne mène
Seul je suis allé, loin de toute trace humaine,
Au hâle du soleil et du souffle marin.

Patriarches pensifs debout devant l'espace,
Dans l'immobilité farouche du repos,
Tandis qu'à l'horizon, pareils à des troupeaux
Les nuages s'en vont avec le vent qui passe,

Du rut de l'Infini partageant la torpeur
Sommeillent vaguement les oliviers sauvages ;
Un arome alangui flotte dans leurs feuillages ;
Ils portent du Néant la divine stupeur.

En un bourdonnement confus la voix des choses
Arrive, des cités comme un écho lointain,
Dans le calme où vibrant en les senteurs du thym
Courent des lueurs d'or parmi les frissons roses.

L'œil perdu vers le large horizon qui bleuit.
Echancrure d'azur, à travers la feuillée,
En l'extase où s'endort la terre ensoleillée
Et le silence exquis de l'être recueilli,

Couché sous l'ombre tiède et grêle qui m'effleure,
Parmi les brins cendrés d'herbe au parfum amer,
Au rythme monotone et berceur de la mer,
Longuement, oublieux des hommes et des choses,

Tandis que du soleil décline le flambeau,
Jusqu'au soir je poursuis en sa mélancolie
Le songe inachevé dont l'image pâlie
Prolonge sa chimère au-delà du tombeau !

O. JUSTICE.

L'ESPAGNE INCONNUE

AU PAYS DES BOUCHONS

Le Bas-Ampurdan. — Gérone. — Aspect de la ville. — San Vicente Ferrer. — Souvenirs du siège. — Augereau. — La diligence de San Felin de Guixols. — Les forêts de chênes-lièges. — Le pays des bouchons. — San Felice. — La lecture de Cervantès. — La pêche à l'*encensa*. — La tartane de Palamos. — Les routes d'Espagne. — Le pont de Palamos. — Palafrugell. — Le tramway de Flassa. — Les îles Mèdes.

Il y a pour l'étranger deux Espagne bien différentes.

C'est d'abord l'Espagne classique, connue, décrite, parcourue en tous sens, l'Espagne des billets circulaires et des guides ; l'Espagne que l'on visite en trente ou soixante jours, avec arrêts et admirations de commande à Burgos, à Tolède, à Séville, à Grenade.

De celle-là, à quoi bon parler ?

Prenez de bonnes photographies, à présent répandues partout, appuyez-les de quelques lectures savamment choisïes, et vous aurez le spectacle de cette Espagne, à la façon de celui que vous offre Musset, dans un fauteuil.

Mais il y a aussi l'Espagne inconnue, l'Espagne sans chemins de fer, l'Espagne primitive et sauvage. Jetez les yeux sur une carte, et vous verrez que celle-là occupe cependant la plus grande place.

Avez-vous traversé les *sierras* à dos de mulets ? Vous êtes-vous fait briser les côtes en tartane ? Avez-vous souffert de la faim dans les diligences, ou avalé, en une heure, plus de poussière, sur les chemins blanchis, que n'en feront jamais tous les escadrons réunis manœuvrant dans le Champ-de-Mars ? Voilà des distractions, pour ne citer que celles-là, qui ne figurent assurément pas dans les *Baedecker*. Pourtant, que de choses entrevues ! Mais voilà ! Les trains, déjà rares en pleine Espagne classique, ne vous mèneront pas de sitôt où je veux vous conduire. Les buffets n'abondent pas en ces parages, les *posadas* y sont problématiques, voire même imaginaires. Au point de vue du confort en route, je serai le premier à

vous déconseiller le voyage ; mais je m'offre à vous en épargner la fatigue en vous racontant les miennes. Car, il faut bien le dire, cette Espagne-là est une Espagne que vous n'avez nulle chance de visiter jamais, — à moins que vous n'y soyiez forcés.

Chargé, il y a quelques mois, d'une mission géographico-industrielle, j'entrepris, dans un coin de l'Espagne inconnue, une de ces excursions pittoresques auxquelles il faut le hasard et la nécessité pour excuse. On ne se décide pas facilement du jour au lendemain à traverser l'Espagne de part en part, à la façon de l'Afrique centrale.

Je l'ai fait ; je ne le regretterai pas si le lecteur retrouve dans mes notes un peu de la saveur que j'en garde en mon souvenir.

Le but de ma première visite à l'Espagne inconnue, c'était le *pays des bouchons*, c'est-à-dire le Bas-Ampurdan. Je descendis du train qui vient de France à Gérone, par une assez froide matinée de l'hiver dernier.

Gérone ! A la vue de ses enceintes, de ses tours battues en brèche, de ses forts à moitié démantelés, tels que les ont pu voir nos grands-pères de 1809, le refrain des assiégés me chanta de suite dans la mémoire :

Digasme tù, Girona ?
Si te n'arrendiras !
Lirom, lireta,
Com vols que m'rendesca,
Si Espana non vol pas ?
Lirom fa là garideta
Lirom fa lireta là !

« Dis-moi, Gérone, si tu te rendras ? lirom, lireta. — Comment veux-tu que je me rende, si l'Espagne ne le veut pas ? lirom fa la garideta, lirom fa lireta la. »

Nous franchissons les fossés qui se comblent, nous passons sous une voûte qui nous fait penser aux poternes des vieilles cités flamandes, et nous suivons une rue assez large qui s'ouvre droit devant nous, conduisant à un pont de pierre. Jusqu'ici, la ville ressemble à n'importe quelle ville française ; vue du pont, l'aspect va changer.

Ce pont de pierre, vrai centre de la ville, est jeté sur la rivière Oña. Quand nous disons rivière..... il ne faut pas oublier que nous sommes en Espagne. Sur un lit desséché, assez large, quelques fils d'eau courent. Au milieu de ce lit, battoirs en mains, une armée de blanchisseuses sont agenouillées, en ligne. Sur le sable du fleuve à sec, le linge flotte au soleil, accroché par des ficelles. De quais, point, mais de hautes murailles en bordure de la rivière, et, sur ces murailles, de vieilles maisons dont toutes les fenêtres sont soigneusement grillées. Il est clair que, le lit de la rivière étant presque toujours à sec, il fallait que la ville fût fortifiée aussi bien au dedans qu'au dehors.

De cet endroit du pont, nous pouvons jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la ville. Devant nous est une colline escarpée, et, posé sur sa crête, un vaste triangle fortifié dont on peut dire, par à peu près, que le sommet est marqué par la cathédrale et la base par la rivière. Derrière cette colline, la crête s'évase en croissant. Sur la cime à gauche, le vieux fort de Monjuich, presque à ras de terre ; à droite, un autre fort.

Le pont franchi, nous voici dans un dédale de rues tortueuses, étroites, pavées de galets pointus. De grands portiques en arcades, comme à La Rochelle ; fenêtres grillées partout. L'on grimpe, l'on grimpe toujours ; des voûtes, des marches et toujours des galets. Nous arrivons ainsi presque au sommet de la cité, où se trouvent d'énormes bâtiments, jadis couvents, aujourd'hui casernes; une petite place avec une inscription rappelant qu'en ce lieu prêchait San Vicente Ferrer ; un parvis jonché de pierres tombales juxtaposées. Enfin, devant nous, une masse de pierre colossale ; c'est la cathédrale de Gérone.

Sautons à pieds joints par-dessus la description de ce bel édifice gothique, d'une seule nef, et assez clair — chose rare dans un édifice espagnol. — La description, vous la trouverez partout. Arrêtons-nous seulement un instant sur la vaste plateforme qui précède la cathédrale et d'où l'on domine

toute la ville, presque toute la province. A droite, nous avons les hautes cimes des Pyrénées, couvertes de neige, avec des reflets nacrés, roses et blancs. Immédiatement au-dessous de nous, quatre-vingt-cinq marches monumentales, avec perrons et balustrades. Tout à côté, la belle flèche en pierre de l'église San Felice, dont l'extrémité supérieure a été brisée par la foudre.

J'ignore combien Gérone a bien pu avoir d'enceintes, mais ce ne sont, à chaque pas, que maisons enclavées dans des restes de vieilles tours, que remparts noircis dans lesquels on a percé des fenêtres, que poternes bouchées. Des groupes d'hommes en robes de prêtres encombrent les rues, causent à voix basse près d'une vieille église tout enfumée du XIV[e] siècle, tandis que, par une fenêtre entr'ouverte, s'échappent les accords modernes d'un piano, très étonné sans doute de se trouver dans un pareil milieu.

Rentré à l'hôtel, je relis, le soir, dans B. Perez Galdos, l'Erkmann-Chatrian de l'Espagne, je relis les détails vraiment effrayants du siège de Gérone : 5000 désespérés, mal armés, affamés, arrêtant pendant huit mois les armées de Napoléon ; Alvarez, tenace jusqu'à la cruauté. Je retrouve les rues, les places, les coins de remparts que j'avais parcourus dans la journée ; les quatre-vingt-cinq marches de la cathédrale encombrées de blessés auxquels on ne peut plus donner seulement du secours ; les 1000 hommes-squelettes, seuls survivants de cette lutte héroïque, défilant devant l'armée d'Augereau, dont l'effectif de 40,000 hommes avait été réduit de moitié. Et je m'endors dans un grand lit où l'on pourrait tenir six à l'aise, sous un plafond haut de huit mètres, ne rêvant que bastions, remparts, assauts, cadavres jonchant les rues, combats de géants.....

Mais le rêve ne fut pas de longue durée. Réveillé en sursaut, je ne me rendormis guère, grâce aux carillons des églises, aux grelots des mules que l'on attèle, aux miaulements des chats dans les gouttières, enfin aux appels des voyageurs dans les couloirs. A 5 heures du matin, la diligence devait me prendre pour me conduire au *pays des bouchons*. Me prendre ? A l'hôtel, assurément ; je l'avais ainsi compris dans ma naïveté. Mais maintenant autre chanson : on m'explique qu'il me faut aller chercher moi-même la voiture.

— A deux pas, tout près, à côté du pont !

Me voici dans la rue, à 4 heures et demie du matin, au mois de décembre, dans une ville presque inconnue.

— Une diligence, pensais-je, cela doit se voir de loin.

J'arrive au pont. En fait de diligence, je trouve un paysan, le visage enfoui derrière son *tapa-boca* [1].

— La diligence de San Feliu de Guixols ?

— Je la cherche !

Et nous descendons vers une petite rue noire où tout dort. Tout au bout, enfin, nous rencontrons un *sereno* avec sa lanterne et sa pique. Du manche de sa pique, il frappe violemment aux portes et devantures des boutiques pour s'assurer qu'elles sont bien fermées. Cela doit être gai pour les voisins endormis !

Devant une boutique, notre homme heurte encore plus fort au volet. Il s'agit de réveiller le conducteur de la diligence. Cette boutique est le bureau de la voiture de San Felice. Allons, tant mieux ! L'homme vient ouvrir, à moitié éveillé, allume une lampe fumeuse, et nous fait pénétrer dans un bureau sommaire où des paquets s'entassent dans tous les coins. Nous y sommes bientôt rejoints par trois autres voyageurs qui ont dîné hier à l'hôtel.

L'un est un Italien qui va visiter des scieries ; les deux autres, un ingénieur et un piqueur qui vont étudier la construction d'un tramway. Et le malheureux conducteur, qui sera ruiné par cette concurrence, se dispose, sans le savoir, à réchauffer ces deux serpents dans sa propre patache.

H. LYONNET.

(A suivre.)

1 Mot à mot : *ferme-bouche.* C'est une espèce de cache-nez.

JUDAS DE KÉRIOT

DRAME *(fragments)*

Distribution

Marie Magdeleine, courtisane.
Claudia Procula, femme du consul.
Lara, femme adultère.
Ader (travesti) fils de Jéhu, aveugle.
Judas, disciple de Jésus.
Ponce Pilate, consul romain.
Caïfas.
Annas.
Jonathas, fils de Caïfas.
Jéhu, cordier.
Le Centurion, officier romain.
Abdaro.
Benjamin.
Lévi, jeune viveur.
Thamar, id.
1er Charpentier.
2me Charpentier.

Jeunes viveurs, soldats romains, licteurs, bourreaux, hommes et femmes du peuple, esclaves, soldats du Temple.

Lieu de l'action : Jérusalem et ses environs.
Epoque : l'an 33 de notre ère.

PREMIÈRE JOURNÉE

La vallée du Cédron. Effet de soleil couchant. Sur la droite, Jéhu, le cordier, tresse une corde de chanvre. Ader, enfant aveugle, tourne la roue.

SCÈNE PREMIÈRE

JÉHU, ADER *(tournant la roue)*, puis CLAUDIA et le CENTURION.

JÉHU, *tout en tressant sa corde, chante sur un mode plaintif :*

Jérusalem, ô ma patrie,
Laisse-moi pleurer ton malheur !
L'étranger t'a prise et meurtrie,
Sion est l'esclave flétrie
D'un empereur !

LE CENTURION *à la femme de Pilate*

L'homme qui chante là devant vous, ô maîtresse,
Pourra vous renseigner, je crois.

CLAUDIA

Celui qui tresse
Cette corde de chanvre ?

LE CENTURION

Oui, c'est le vieux Jéhu.
Il connaît Magdeleine, et c'est d'elle qu'il eût
La permission de s'installer sous ses roches.
Le palais est tout près. Sachant emplir ses poches
D'ailleurs, tout aussi bien des billets des galants
Que de la belle ; il rend service à tous venants.

CLAUDIA

Parlez lui donc.

LE CENTURION

Jéhu !

JÉHU *feignant de les apercevoir*

Qui m'appelle ?

LE CENTURION

Madame
A deux mots à vous dire.

JÉHU

A moi ?

CLAUDIA *avec hauteur*

Je suis la femme
De Pilate. A présent me reconnaissez-vous ?

JÉHU

La femme du consul ! — Je baise vos genoux.

CLAUDIA

C'est bien vous, n'est-ce pas, que partout on appelle
Le vieux cordier ?

JÉHU *à l'enfant*

Arrête un peu la manivelle.
(à Claudia)
Vous l'avez dit, cordier, et bien d'autres métiers.
Le jour, je vais cueillir l'herbe dans les sentiers,
Je m'y connais un peu — pour guérir les malades ;
J'ai des secrets à moi ; je fais quelques pommades.
Je soigne les maux d'yeux, les fractures des os ;
J'aide à porter les morts au champ du grand repos ;
Je sais toucher le luth, je porte les messages.
Enfin, lorsque le peuple a quelques avis sages
A demander, il vient parfois me consulter.
Avis, hélas ! qu'il doit ne jamais écouter !

CLAUDIA

Il suffit. — Quelquefois à l'heure où dans la plaine
Tout s'assombrit, se dirigeant chez Magdeleine
Dont le palais du vice est au-dessus de vous,
Avez-vous vu passer Pilate, mon époux ?

JÉHU

Le Consul ! juste ciel ! Jamais. Bien plus, je pense,
Qu'oser le soupçonner c'est lui porter offense.

ADER *à part*

Comme le père ment !

CLAUDIA *montrant de l'argent*

Réfléchissez. Je veux
Payer comme il convient de semblables aveux.
Le consul est venu ? Dites.

JÉHU

Mais de ma vie
Je ne l'ai vu passer, madame.

CLAUDIA *respirant*

Ah !

LE CENTURION, *à part*

Je l'envie,
Il ment bien !

CLAUDIA *lui donnant l'argent*

Prends alors !

JÉHU *regardant l'argent, à part*

Le double! Le bonheur
Se paie un peu plus cher toujours que le malheur.

CLAUDIA *se retirant à part*

Oh! quel soulagement!

JÉHU *vivement*

Un mot pourtant, madame.
En échange de l'or reçu, je vous réclame
L'honneur pour moi sans prix de pouvoir m'acquitter.
(mouvement de Claudia)
Oui; quelques bons conseils avant de vous quitter.

CLAUDIA, *hautaine*

Et quels sont ces conseils?

JÉHU

Oh! vous pourrez les suivre
Ou les laisser. Je les ai lus dans quelque livre.
Vous aimez votre époux? Eh! bien, sans nul détour
Oubliez; laissez là tous ces tourments d'amour.
Ne rabaissez jamais l'honneur de la matrone
Placé si haut. Quant au Consul, qu'il ne soupçonne
Jamais que son épouse a pu dans un moment
Jalouser qui? La fange; et le croire l'amant
D'une prostituée infâme! Ah! bouche close!
L'affreux chardon n'est point jalousé par la rose.

CLAUDIA

Tu parles bien.

LE CENTURION

Il sait beaucoup.

JÉHU

Que votre orgueil
Serve à vous préserver au moins de cet écueil!

CLAUDIA

Oh! comme tu dis vrai; je sens que tes paroles
S'infiltrent dans mon cœur comme des paraboles,
En le calmant. Je crois, Jéhu que tu sais voir
Dans l'avenir.

LE CENTURION

Des Grecs il a tout le savoir.

JÉHU

Il se peut. Et pourtant, vous le voyez, matrone,
(Montrant Ader)
L'enfant tourne toujours la roue, et je lui donne
Le chanvre que je vais tresser de cette main,
Misérable métier qui me fournit le pain.

CLAUDIA, *s'en allant*

Merci pour tes conseils. Adieu.

LE CENTURION *lui donnant de l'argent*

Tiens prends encore,
Pour t'apprendre à parler ainsi, sans métaphore.
(Il sort avec Claudia)

SCÈNE II

JÉHU, ADER

JÉHU *(à son fils)*

Merci. Tourne la roue. En croirai-je mes sens?

ADER

Père, fais-moi toucher de l'or!

JÉHU *le faisant toucher à son fils aveugle*

Tiens!

ADER

Je le sens.
Ah! que de joie à la maison!

JÉHU

Et pour ta mère,
Mon fils!

ADER

Fais-moi toucher encor!
(Réfléchissant)
Mais, dis-moi, père,
Pourquoi donc mentais-tu tout à l'heure?

JÉHU

Moi? Mais...

ADER

Pourquoi répondais-tu: je ne l'ai vu jamais.
Tu sais bien que souvent il va chez Magdeleine,
Le consul.

JÉHU

Ah! tais-toi.

ADER

Je te fais de la peine?

JÉHU

Non, mon fils. Mais, vois-tu, si jamais le moyen
S'offre à toi de pouvoir ainsi faire le bien
Sans qu'il en coûte rien à personne...

ADER

Et par ruse?

JÉHU

Par ruse aussi, fais-le. Le crime qui s'amuse
A chercher, combiner des ressorts tout puissants,
Méconnaîtra toujours ces secrets innocents.
Mais le soleil déjà redescend dans la plaine;
Partons; je sais là-bas, tout près de la fontaine
Dont l'eau jaillit si belle et si fraîche, un dattier.

ADER

Nous y passerons, père?

JÉHU

Oui, prenons le sentier.
(Ader s'appuie sur Jéhu. Ils s'éloignent.)

F. SOLER.

(Adapté du catalan)

(A suivre.)

JOURNAL INÉDIT

D'UN OFFICIER ITALIEN AU SERVICE DE LA FRANCE

PENDANT LA CAMPAGNE DE RUSSIE

(1812)

Au Lecteur

Je ne suis pas un lettré; je suis un soldat qui aime sa patrie, et qui, n'écoutant que la voix de son patriotisme, prend la plume pour raconter les actions de ses compagnons d'armes.

Ne vous attendez donc pas à trouver ici un style brillant, une langue épurée, des beautés de phraséologie ; j'écris en soldat. La vérité, l'impartialité, la franchise, sont les seules qualités qui doivent plaider en ma faveur.

En ma qualité de témoin oculaire et historique, par suite de l'emploi que j'occupais dans mon régiment [1], j'ai eu l'occasion de noter les évènements jour par jour, et je pense pouvoir joindre mon *journal* aux relations déjà faites. Tout ce que j'ai dit pourra sembler un peu désordonné, mais ne sera pas, je l'espère, indifférent pour le lecteur.

Je veux donc respecter les uniques souvenirs que je conserve de cette époque, souvenirs tracés souvent avec un charbon sur le lieu même de l'évènement, à la lueur d'un village ou d'une maison en flammes, et quelquefois avec vingt-huit degrés de froid.

Depuis la descente de Bonaparte en Italie, c'est-à-dire depuis 1796, les peuples de la Péninsule, soit les uns, soit les autres, ne cessèrent de combattre dans les rangs des armées françaises, en Italie, en Allemagne, en Prusse, en Dalmatie. Finalement, de 1808 à 1814, 200,000 Italiens partagèrent en commun avec ces armées tous les périls et les fatigues sur les champs de bataille. Dans les milices françaises même, on trouvera bien souvent, et en grand nombre, des Piémontais, des Gênois, des Parmesans, des Romains, des Toscans, des habitants de l'île d'Elbe, etc. C'est pourquoi, en racontant tout ce qui tourne à la gloire de la France, Italien, je tâcherai toujours de proclamer ce qui tourne à la gloire de l'Italie.

Chapitre premier

Départ de Milan. — Séjour en Silésie. — Goldberg. — Etat d'esprit de l'armée. — Les vétérans. — La route de Pologne. — Accueil des habitants. — Glogau. — Le passage de la Vistule. — La revue du Prince Eugène à Plock. — Discours du Vice-Roi. — Violences par suite du manque de fourrages. — Réclamations des habitants. — Réquisitions. — Abus à la suite de l'armée.

1 L'auteur servait en qualité d'adjudant-major.

Milan, 18 février 1812.

Le Général Pino, premier capitaine de la Garde royale italienne, a reçu l'ordre du Maréchal Berthier, major général, de se tenir prêt à entrer en campagne avec une division d'environ 15,000 hommes, deux régiments de chasseurs à cheval, la division de la Garde augmentée du Régiment des Dragons de la Reine, plus les troupes de l'artillerie, du génie et des équipages.

Nous quittons aujourd'hui Milan pour une direction inconnue.

Goldberg
(Silésie prussienne) 17 avril.

Nous avons traversé le Tyrol, la Bavière et la Saxe, en ne nous arrêtant que dans les lieux de séjour ordinaires, et une semaine à Augusta.

Nous sommes à Goldberg, dans la Silésie prussienne. Supposez un faubourg, 800 maisons, 3 églises, un hôpital, une école, et 5,300 habitants. Voilà Goldberg, sur le ruisseau de la Katzbach ; les environs sont délicieux. C'est ici que la Garde royale italienne doit être rejointe dans quelques jours par la division Pino, tout entière composée d'Italiens, puis par les divisions Broussiers et Delsons, qui se sont alimentées, durant leur long séjour en Italie, de l'arrivée de tous les conscrits des départements italiens réunis à la France, et finalement par les colonels Narboni et Marranesi, et par la brigade de cavalerie légère sous les ordres du général Villata.

Toutes ces troupes, y compris les canoniers, les ingénieurs, les services réunis, etc., formeront le contingent italien qui ne fera qu'un corps sous les ordres du Duc d'Abrantès.

Notre voyage nous a fait l'effet d'une brillante et agréable promenade militaire. Des peuples bons, patients, flegmatiques, civilisés, toujours soumis au gouvernement militaire, nous ont accueillis partout humainement, et bien que fatigués des visites non interrompues de l'armée française depuis si longtemps, n'ont pas su cependant s'écarter

de leurs habitudes hospitalières et de leur bonté naturelle.

Les subordonnés secondent efficacement leurs supérieurs, tout en sachant que ceux-ci se montrent inflexibles. C'est ainsi que se maintient l'équilibre entre entre les grades supérieurs et inférieurs de notre armée. Heureuses conséquences tout à l'honneur de la nation à laquelle appartient une telle armée. L'admirable et noble discipline conservée par nos troupes augmente le respect, l'attention et l'admiration des peuples chez qui nous nous arrêtons.

La joie et la bonne humeur président à ces marches ; l'amour propre qui est le stimulant de l'honneur, de l'émulation et du courage, existe au suprême degré chez les troupes italiennes. Les occasions fréquentes de pratiquer ces sentiments les rendent stables, habituels.

Ignorants de leur destinée, les soldats portent avec eux la conviction de la justice de leur propre cause. Et par suite de ces bonnes institutions, ils ne cherchent jamais à savoir quelle est la contrée où on les envoie.

Nous avons bien, comme toutes les armées, quelques individus qui, dépourvus de raison et d'instruction, regardent tout avec un œil de scepticisme ignorant, divisant le monde en deux seules parts ; celle, heureuse, où croît la vigne, et l'autre, abominable zône, où il n'y a point de vin. En s'entendant dire, au début de chaque guerre, qu'ils sont destinés à porter le dernier coup à la puissance vacillante des Anglais, ils en arrivent à confondre toutes les puissances existantes avec l'Angleterre. Ils jugent de la distance qui les en sépare par le nombre des marches que depuis plusieurs années ils font d'un bout de l'Europe à l'autre, sans avoir jamais pu parvenir à cette espèce de pays imaginaire et lointain, qui disparaît toujours au devant d'eux.

Les uns, avec leurs discours ingénus et brusques, leur air philosophique et martial, habituent les autres au stoïcisme, au mépris des souffrances, des fatigues, des privations et de la mort, ne connaissant pas d'autre divinité que leur roi, aucune autre raison que la force, aucune autre passion que la gloire militaire.

Les autres, et ceux-là sont le plus grand nombre, sans avoir cette brusqnerie qui ne convient pas à l'agriculteur devenu soldat, également bons, mais plus intelligents, agissent totalement par amour patriotique, par soif de renommée et de gloire. Tout cela s'égalise par la discipline et par l'obéissance passive, première vertu du soldat.

Les conscrits, eux, se dégourdissent dans les lieux de séjour, et avec les marches non interrompues acquièrent le brio, l'ensemble, la désinvolture militaire.

Les vétérans, avec leurs histoires, augmentent la cupidité de gloire chez les nouveaux, et, en exagérant bien souvent leurs actions, se mettent en mesure de justifier à l'occasion par le fait ce qu'ils ont voulu faire croire. Un sentiment pareil excite encore notre émulation lorsque nous apprenons les belles et héroïques entreprises de nos compagnons d'armes en Espagne, et chacun de nous attend anxieusement le moment de les imiter ou de les surpasser encore, si possible. Et la vue des régiments que nous rencontrons en route ne nous électrise pas moins, alors que ceux-ci nous racontent quelque fait héroïque de la dernière guerre.

(A suivre).

A L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

Le charme du poème et la splendeur des proses,
La grâce des esprits en l'éclat du Réel,
Telles, sous les baisers vermeils de l'aube écloses,
Elles mêlent en des exquisités de miel,

Orchidée idéale et triomphe des roses,
Renoncule au cœur d'or, lys sacré de l'autel,
Une senteur d'amour au sourire des choses,
Et des suavités subtiles de pastel.

De toute ma ferveur d'artiste et de poète,
Fleurs, je vous aime et trouve, arome épanoui,
En vos féminités qui nous troublent la tête,

Sous les séductions du regard ébloui,
La douceur du parfum, l'ivresse de la fête.
Et l'émoi fugitif du rêve évanoui.

O. JUSTICE.

COMÉDIENS ÉTRANGERS

ERNESTO ROSSI

Au moment même où j'arrivais à Gênes, les affiches annonçaient les dernières représentations du « Commandeur Ernesto Rossi. » Ce nom me fit de suite penser à une foule de choses : d'abord aux affiches avec le portrait de Rossi dont on couvrit les murs de Paris il y a vingt ans — je n'ose dire plus. Je le vois encore, sur ces affiches, en redingote noire, col rabattu, moustache, front haut, cheveux rejetés en arrière. Il jouait alors à la Salle Ventadour, et il affectionnait le répertoire de Shakespeare.

Puis je pensais encore à ces échos venus d'outre-mer, à ces triomphes invraisemblables remportés dans l'Amérique du Sud. Enfin je me rappelai tout récemment le Rossi candidat à la députation et, — battu à plates coutures — ainsi que Mascagni, du reste.

L'affiche de Gênes portait en grandes lettres ce soir là : *Kean*, ou *Désordre ou Génie*. Je connaissais la pièce de Dumas père pour l'avoir lue, mais je ne l'avais jamais vu représenter. Je ne voulus manquer une semblable occasion.

Le théâtre Apollo est un peu loin. Il est situé dans un quartier populaire et populeux, quelque chose comme Belleville. Il faut traverser, pour s'y rendre, des rues et des carrefours invraisemblables. L'entrée même du théâtre n'a aucune grandeur. Extérieurement, cela sent le bouis-bouis. Nous sommes plus près des Gobelins que de la Porte St-Martin. A l'intérieur, la salle affecte une forme ovoïdale, comme la plupart des théâtres en Italie ; cinq étages, mais aucun ornement. La scène, assez étroite, est très haute.

Et cependant le public, en dépit des apparences de la porte, est un public plutôt bourgeois. Il y a même quelques toilettes dans les loges du premier étage.

J'étais venu de bonne heure, n'ayant point de fauteuil retenu et voulant être bien placé. En même temps que moi, arrivait précisément en landau découvert un gros monsieur sur le retour, coiffé d'un énorme chapeau gris haute forme, et accompagné d'une jeune femme fort jolie et fort blonde. La dame était une actrice à n'en point douter. Mais le monsieur ? celui-ci ayant une altercation avec son cocher — qui, en bon cocher gênois, voulait escamoter le tarif à son profit — j'eus tout le temps de le considérer à mon aise. Non, à coup sûr, ce n'était pas là mon Rossi des affiches d'il y a vingt ans. Je me figurais en outre un Rossi brun ; celui-ci est blond roux. De plus, un ventre et des allures à la Timothée Trimm. Ce grand chapeau gris, cette canne ; plus de doute, c'est l'impressario.

Les artistes entrant par la salle, c'est-à-dire n'ayant point d'entrée particulière, je le vois encore passant sous les yeux curieux du public, le gros monsieur marchant devant, la dame suivant en élève respectueuse.

Eh ! bien, cet homme, c'était Rossi. Je le sus une demi-heure plus tard. Mais quel Rossi transfiguré !

L'allure massive que je constatais tout à l'heure a tout à coup disparu pour faire place à une démarche légère ; il n'y a pas jusqu'à l'abdomen, qui, je ne sais par quel phénomène inexplicable, ne se dissimulait, lui aussi. Voici Rossi tout d'abord en habit noir, de distinction irréprochable, avec un jeu à la Laferrière. Et avant d'aller plus loin, empressons-nous de le déclarer tout de suite : nous ne connaissons guère d'artiste aussi complet, aussi varié, qui puisse actuellement être comparé au « Commandeur » Ernesto Rossi. Je m'attendais à des cris, à de la déclamation italienne, à des gestes. Il n'y a pas d'acteur plus sobre, obtenant de plus grands effets par des moyens moins compliqués.

Cette pièce de *Kean* me permettait précisément de l'apprécier le même soir sous des aspects tous différents. Vous rappelez-vous au second acte cette scène charmante où une grande dame anglaise se présente à lui en se donnant pour une jeune miss qui veut aborder le théâtre ? Avec quel art infini et quelle bonhomie il lui persuade dans des termes honnêtes, de renoncer à une profession si risquée. Rossi est inimitable dans cette scène, qui produit peu d'effet sur le

gros public; je n'ai guère connu qu'Adolphe Dupuis possédant une finesse semblable sous autant de bonhomie apparente.

Je l'attendais encore à l'acte de la taverne, et là je redoutais les cris. Il n'en fut rien. Quand, habillé en matelot, il commence ses sarcasmes contre ce Lord qui a voulu le faire tomber dans un piège, qui n'a pas craint de contrefaire son écriture pour lui donner un rendez-vous, et qui refuse enfin de se battre avec un baladin, un saltimbanque et un histrion, Rossi n'est ni vulgaire, ni emporté. Il est ce qu'il doit être: un railleur de bon ton. Et pourtant il lui serait bien facile de produire un gros effet sur la foule — la scène est toute à lui, — mais de quelle façon il se met à cheval sur cette chaise, de quelle façon il se dandine, de quelle façon il s'assied sur cette table de taverne et répète les mots de saltimbanque et d'histrion!

Le rôle est long et accablant. Après la scène de la loge, on commence à sentir un peu la fatigue. C'est la seule raison, je crois, pour laquelle j'ai pu moins bien apprécier ce grand artiste dans le passage d'*Hamlet*, qu'il récite sur le théâtre au moment où il devient fou.

Mais encore une fois, je cherche à quel acteur français Ernesto Rossi peut être comparé. Ceux qui peuvent se souvenir de Berton père se feront une idée de la tournure en scène de Rossi. Et cependant Berton père avait une chaleur parfois outrée que Rossi n'a pas.

Dumaine était bien plus ampoulé et mélodramatique; Mounet-Sully est bien plus fougueux et en dehors; les uns pontifient, les autres déclament. Rossi parle comme tout le monde, et dit ses rôles avec une grande allure et une distinction qui ne l'abandonnent jamais. Je l'ai peut-être vu un peu tard. Mais bast! Ces petites qualités-là font passer sur bien d'autres choses, et il serait à souhaiter qu'en France nous ayons seulement un Rossi.

PÉGOMAS.

JE SAIS

A Mlle Charlotte Michel.

Je sais qu'il est des fleurs
Qui grisent mieux que des caresses,
Puisqu'on en garde les senteurs
Après l'abandon des maîtresses.

Je sais qu'il est des yeux
Qui font souffrir toute la vie,
De la souffrance qu'on envie
Dans les rêves délicieux.

Je sais que les cheveux
Gardés au fond du reliquaire,
Font au moment de la prière
Errer des souvenirs heureux.

Je sais que les baisers,
Qui jadis calmèrent les fièvres
De nos désirs inapaisés,
Reviennent toujours sur les lèvres.

Aimé RUFFIER.

BIBLIOGRAPHIE

L'Iris exaspéré, poésies par Adrien Mithouard, à Paris, chez Alphonse Lemerre, 1895.

M. Adrien Mithouard est un poète dans toute l'acception du mot, et nous nous en apercevons dès les premières lignes. S'il parle des gueux à qui la belle étoile sert d'hôtellerie, et qui vont s'agenouiller le soir devant l'hôtel:

Ils suspendent chacun leur âme au fil d'un cierge.

Et lorsque cette vierge qu'ils invoquent accourt à leurs prières

Sa traîne laisse un peu d'azur à leur visage.

Voici le ton. C'est assez dire qu'il est le plus poétique et le meilleur. Mon Dieu! Nous n'admirerons pas tout aveuglément dans ce joli volume de cent pages. Il y a, par exemple, toute une série de vers de quatorze pieds — mode que M. Mithouard

semble affectionner — et qui ne plaît pas à tout le monde. Il me semble entendre d'ici le poète me crier déjà que ce sont ceux auxquels il tient le plus ! Nous ne le chicanerons pas pour celà ; affaire de goût. Mais, à côté de cela, il y a là des choses très originales, très personnelles.

Bienheureuses les pierres, les pierres le long
Des arbres et du ciel et des routes de plomb,
Les pierres sur le corps desquelles l'eau tournoie,
Les silex au regard glauque, où du soir se noie,
Les pierres du matin sur qui saignent les pas:
Bienheureuses ! Leur chair à vif ne frémit pas.
Et sous l'écrasement du cuir neuf des sandales,
Aux porches de silence et de glace, les dalles.....
. . . . . .
. . . . . .
Bienheureuses, je dis, les pierres en tous lieux,
Les recéleuses d'or, de jaspe et d'étincelles,
Celles sur qui s'endort la mer profonde, et celles
Qui gardent la mémoire et les secrets des morts,
Et pour ne savoir pas l'amour, ni les remords,
Ni l'horreur de tarder à clore ses paupières,
A tous les horizons, bienheureuses les pierres !

L'*Avril voulu*, les *Litanies d'une passante*, la *Lune aveugle*, les *Glaives de cire*, le *Dit des oiseaux*, sont autant de morceaux charmants. A présent que M. Adrien Mithouard a donné la mesure de ce qu'il peut faire, nous attendons avec confiance ce qu'il fera.

* * *

Oripeaux (101me mille, mesure anglaise), fantaisies et hallucinations, sans nom d'auteur, Liège, H. Vaillant-Carmanne.

L'auteur de *Oripeaux* a recherché l'étrange, cela est certain ; l'a-t-il atteint, ou l'a-t-il dépassé ? *That is the question*, comme aurait dit M. Shakespeare. Qu'on en juge par le début :

PRÉFACE

Ou mieux : Etat d'âme, c'est la mode.

« Je suis double. On m'avait dit jadis :

« Il y a un singulier mélange, en vous, mon garçon. » Je ne sais quelle étrange manie me pousse à déflorer mes illusions, comme un enfant qui casse ses jouets pour voir ce qu'il y a dedans. J'ai la rage d'effeuiller les marguerites jusqu'à ce qu'il n'en reste que d'informes débris. »

Et partant de ce principe, l'auteur se moque de tout et de lui-même, nous affirmant de l'air le plus sérieux du monde que « le suprême de l'art est d'en arriver à prendre ses propres blagues au sérieux ».

Quelques pensées prises au hasard :

« On peut s'exhalter à froid, intérieurement. Pour en arriver là, il faut accumuler une force de vingt chevaux-vapeur psychologiques ».

« Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, le paradis, par contre, doit l'être de bien mauvaises ».

« On peut être un imbécile, sans être un sot, un sot sans être un imbécile, mais aussi un imbécile de l'espèce des sots : c'est la pire de toutes, parce qu'elle renferme les imbéciles à prétention ».

« Ne mettez jamais vos pantoufles que le soir, pour vous reposer les pieds. Le matin, chaussez vos bottines le plus tôt possible ; autrement, vous vous mettez difficilement au travail, pour ne pas dire que vous ne vous y mettez pas du tout.

La pantoufle énerve.

Bigre ! C'est presque du Montaigne ! »

On voit par là le décousu voulu de l'ouvrage, dont certains passages nous rappellent un journal fantaisiste créé jadis par Le Guillois, et aujourd'hui éteint, croyons-nous : « le Hanneton ».

Evidemment, pour parler le style de l'auteur, un « hanneton » a dû lui rendre visite de temps à autre. Et cependant, sous ce blagueur à froid, ne nous y trompons pas, il y a un mélancolique qui, comme le Figaro de Beaumarchais, se hâte de rire de tout, de peur d'avoir à en pleurer.

Il y a de tout, dans ce volume, du sérieux, du triste, de la blague, de l'insensé. Oui, de l'insensé, et c'est ce qui en rend la lecture suivie presque impossible. Il faut s'y reprendre à plusieurs fois. Mais il y a aussi des choses excellentes, profondément philosophiques, et celles-là font pardonner tout le reste.

« Ce sont les petits riens de la vie qui nous la rendent supportable ».

« La profondeur est en raison directe du creux ; de là vient que beaucoup de pensées ont l'air de vouloir dire quelque chose ».

Nous laisserons à nos lecteurs le soin d'apprécier *Blagorama Scia*, *Je m'explique*, *Révélations*, *Pensées à la diable*, *Pralines psychologiques*, *fondants hypnotiques*, *idées saugrenues*, *excentricités*, *illuminations*, *incohérences*, etc. Les uns riront de bon cœur, les autres jetteront le livre au feu ; ceux-ci le reliront, ceux-là demanderont qu'on enferme l'auteur à Charenton. Question de tempérament. Mais l'auteur n'a-t-il pas tout prévu, comme il le déclare lui-même ? Et si celui-là (non, décidément c'est pas un notaire — comme il le dit) s'étonne encore de quelque chose, nous irons le dire à Rome, pour son plus grand ébahissement.

VADIUS.

N.-B. — Il est rendu compte de tout ouvrage dont il parvient un exemplaire à la *Revue*.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Réponses

1° (No 1, page 16). *La couleur des cheveux de Marie Stuart.*

Brantôme nous paraît avoir merveilleusement résumé la question ; ils étaient « *blond cendré* », nous dit-il. Or, n'est-ce pas là concilier tout à la fois l'assertion de Mignet qui les fait blonds, celle de Michelet, qui les fait roux, celle de M. Dargand, qui les compare à un rayon de soleil. Walter Scott, qui nous les dépeint *noirs*, devra donc rester seul de son opinion.

2° (N° 1, page 16). *Tuer le mandarin.*

Voici le passage de Balzac :

« As-tu lu Rousseau ? — Oui. — Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir en *tuant* par sa seule volonté un vieux *mandarin* de la Chine sans bouger de Paris ? — Oui. — ...S'il t'était prouvé que la chose est possible et qu'il te suffit d'un signe de tête, le ferais-tu ? Est-il bien vieux, le mandarin ? — Mais bah ! jeune ou vieux, paralytique ou bien portant, ma foi... Diantre ! Eh ! bien, non. »

BALZAC.

— On a écrit sous ce titre : « As-tu tué le mandarin ? » un vaudeville en un acte qui fut représenté au Palais Royal le 20 novembre 1855. Les auteurs étaient Albert Monnier et Edouard Martin.

5° (n° 1, page 16). Ce tableau est la *mal'aria* de M. Hébert et se trouve au musée du Luxembourg, à Paris.

Questions nouvelles

No 6. — Peut-on me donner la devise ?
de Diane de Poitiers,
de Marie Touchet,
de Mme de Sévigné,
de Mme Tallien.

N° 7. — De qui est la berceuse : « Dors mon enfant » ?

Avis

Nous prions instamment nos collaborateurs de n'écrire que sur un côté du papier, c'est-à-dire sur le *recto*, en laissant le *verso* en blanc, l'impression des manuscrits écrits sur les deux côtés du même feuillet devant subir forcément des retards à l'imprimerie.

A paraître dans nos plus prochains numéros :

Judas de Kériot, drame *(suite)*	*F. Soler.*
Souvenirs poétiques	*C. Fredricx.*
Le théâtre gai	*Le Souffleur.*
La Parisienne, nouvelle	*W. Delmas.*
Poésies	*J. Edwards.*
Faïences de Delft *(suite)*	*Vidi.*
Journal inédit d'un officier pendant la campagne de Russie (1812) *(suite)*.	
Impressions nantaises	*G. Estienne.*
Etc., etc.	

La Revue Littéraire Indépendante *se réservant le droit de paraître aussi souvent qu'il lui plaira, afin de ne pas faire faire indéfiniment antichambre aux manuscrits qui lui sont confiés, accepte les abonnements, non par échéances, mais par nombre de numéros.*

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement, revêtu de la signature de l'administrateur.*

..... le 189

SIGNATURE

Nom.....

Adresse.....

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement revêtu de la signature de l'administrateur.*

..... le 189

SIGNATURE

Nom.....

Adresse.....

LA JEUNE BELGIQUE

BRUXELLES

M. Iwan GILKIN, directeur, 110, rue de la Limite

REVUE DU MONDE LATIN

PARIS - 15, Rue des Apennins - PARIS

LES LITTÉRATURES

Considérées au point de vue historique et critique

Bulletin du séminaire d'histoire des littératures de l'université libre

BRUXELLES — Alfred CASTAIGNE, éditeur, 28, Rue Berlaimont

L'Avenir Artistique

Revue mensuelle de littérature de théâtre et d'art

PARIS - 12, Avenue Rapp

L'IRIS EXASPÉRÉ

Poésies par M. Adrien MITHOUARD

PARIS — Alphonse LEMERRE, 21-23, Passage Choiseul

TOURING-CLUB DE FRANCE

(Alliance des Touristes-Cyclistes)

Fondé le 26 janvier 1890, pour favoriser le développement du tourisme et plus spécialement le tourisme vélocipédique.

Siège social :

PARIS — 5, Rue Coq-Héron

Revue Universelle Internationale Illustrée

PUBLICATION INDUSTRIELLE, COMMERCIALE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE, SCIENTIFIQUE, etc.

4me année

Genève — Paris — Bruxelles — Rotterdam — Munich — Florence

Siège : 19, Route de Carouge, GENÈVE

UNION VÉLOCIPÉDIQUE DE FRANCE

PARIS — 40, Rue Saint-Ferdinand

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

PARIS — 104, Rue d'Assas

ORIPEAUX

FANTAISIES ET HALLUCINATIONS

LIÈGE — H. VAILLANT-CARMANNE, imprimeur

REVUE HISPANIQUE

PARIS - 7, Rue Léon Cogniet - PARIS

1er JUILLET 1895 — N° 4

LE NUMERO : 60 CENTIMES

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE 634

LA REVUE LITTÉRAIRE INDÉPENDANTE

GENÈVE, PARIS, BRUXELLES, FLORENCE

« ...Nul n'est forcé d'écrire ; celui qui librement saisit l'outil sacré peut être abusé par les suggestions de son erreur, mais du moins il obéit à ce qu'il prend pour une vocation ; il fait ce qu'il aime à faire, et sous ce rapport du moins il est heureux. »

MAXIME DU CAMP.

SOMMAIRE

1. La Belgique artistique : Une visite aux ateliers des sculpteurs brugeois, Henri Pickery et M. Gustave Pickery fils — **H. Léon.**
2. Une visite à Marengo — **H. Lyonnet.**
3. Les Korrigans — **Miss E. Ehrtone.**
4. Notre Chanson — **Aimé Ruffier.**
5. Œil pour œil, dent pour dent ! — **J. Edwards.**
6. Souvenirs poétiques : Aux lecteurs — **C. Fredrick.**
7. Le Passé — **C. Fredrick.**
8. La Parisienne — **William Delmas.**
9. Mensonges (Sonnet) — **Maurice Crochard.**
10. Judas de Kériot — **F. Soler.**
11. Le Théâtre gai — **Le Souffleur.**
12. Alléluia ! — **Vadius.**
13. Bibliographie

GENÈVE

IMPRIMERIE F. TAPONNIER

19, Rue de Carouge, 19

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

A NOS LECTEURS

La Revue Littéraire Indépendante ayant été créée dans le but de publier les œuvres inédites des auteurs connus et non connus, nous prions instamment ceux-ci de bien vouloir se mettre en relations directes avec nous :

A Genève : **Direction et Administration,** *19, route de Carouge.*

A Paris : **M. Georges Estienne,** *correspondant général.*
Dépôt pour la vente :
Librairie Sevin, *8, boulevard des Italiens.*

A Bruxelles : **MM. Franz Wiener** *et* **Robert Sand,** *correspondants généraux, 50, rue Juste-Lipse.*

Florence : **M. Masini Otello,** *correspondant général, 19, via Ponte all' asse.*

On ne répond pas des manuscrits envoyés

LISTE DE NOS COLLABORATEURS

dont les articles ont été publiés dans nos quatre premiers numéros

BAR (Comtesse de) — CAMUS — CROCHARD — DELMAS, W. — DUVIVIER, Carl — EDWARDS, J. — Miss E. EHRTONE — ESTIENNE, G. — FÉNIS (Ferd. de) — FLORIENTAL — JULIEN, Edm. — JUSTICE, O. — GILKIN, Iwan — LÉON, H. — LYONNET, H. — PÉGOMAS — RUFFIER, A. — SAND, Robert — LE SOUFFLEUR. SOLER, F. — VADIUS — VERDAGUER — VIDI — VILLOTE, C. — H. W. — WIENER, Franz.

Notre prochain numéro paraîtra le 15 Juillet 1895

1re ANNÉE — 60 centimes le numéro — 1er JUILLET 1895 — No 4

LA
REVUE LITTÉRAIRE
INDÉPENDANTE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage, Études, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

GENÈVE — PARIS — BRUXELLES — FLORENCE

Rédaction et Administration : 19, Route de Carouge, 19, à Genève

On ne répond pas des manuscrits envoyés

Prix de l'abonnement de 52 numéros : France, Suisse, Belgique, **Fr. 24.** — Union postale, **Fr. 28.** — Etats-Unis de l'Amérique du Nord. **Fr. 30.** — Amérique centrale et méridionale, Indes orientales, Japon et colonies anglaises, **Fr. 36.** — Abonnements d'essai (Union postale) : 12 numéros, **Fr. 6,50.**

LA BELGIQUE ARTISTIQUE

Une visite aux ateliers des scutpteurs brugeois, Henri Pickery et M. Gustave Pickery fils

Au mois de juillet prochain, la ville de Bruges aura à se rappeler pour la première fois l'anniversaire de la mort d'un de ses plus glorieux enfants, le statuaire regretté qui s'appelait Henri Pickery, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, chevalier de l'Ordre de Léopold, qui fit sa réputation par son seul travail, à ses propres dépens, sans l'intervention de l'Etat ni de sa ville natale pour laquelle il a consacré ses œuvres et sa vie.

C'était donc un devoir pour nous, puisque nous avions la bonne fortune de passer quelques jours dans la bonne ville flamande, d'aller rendre visite à l'atelier de l'artiste qui n'est plus, et dont les œuvres sont si pieusement conservées par sa digne veuve et par son fils. Mais pour qu'une telle visite soit complète, ne fallait-il pas l'accompagner de quelques notes biographiques afin de mieux fixer le souvenir, et de faire mieux comprendre ainsi au lecteur ce qui va suivre.

HENRI PICKERY, Statuaire
Bruges septembre 1827. † Bruges juillet 1894.

Né à Bruges le 7 septembre 1827, Henri Pickery travailla jusqu'à l'âge de 19 ans dans la boulangerie que dirigeait son père. C'est alors qu'il exprima le désir de se consa-

crer à la carrière artistique. Son inclinaison première semblait le porter à la peinture, mais, sur les conseils de son père, il s'appliqua à la sculpture. Nous savons tous le renom qu'il sut y acquérir.

Qui ne connaît *Faune et Enfant*, en marbre, que l'on admire au musée de Bruxelles, et qui, en 1867, valut à son auteur la seule médaille que l'on donna à la sculpture belge à l'Exposition universelle de Paris ? Et à Bruges, nous est-il donc possible de faire un pas sans rencontrer sur les places publiques les statues colossales dues au ciseau d'Henri Pickery : ici, la belle statue de Jean Van Eyck, plus loin celle de Hans Memling. Tant il est vrai que cet artiste flamand n'avait pas de plus cher désir que de glorifier ceux de ses grands compatriotes qui se sont immortalisés dans le domaine du grand art ! Dans le parc de Laeken, c'est encore la statue représentant la Flandre occidentale au monument grandiose élevé à Léopold Ier ; à Damme, c'est la statue de Van Maerlandt. Enfin ce sont les statues et les bas reliefs ornant la façade de l'ancien greffe à Bruges, et parmi ses dernières productions le buste de De Bériot à l'Académie royale de Belgique, et le groupe le *Naufrage* exécuté pour l'Exposition de Bruxelles en 1880, et tant d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer.

Pendant trente-quatre années Henri Pickery professa à l'Académie de Bruges, ayant eu la suprême joie de laisser parmi ses élèves principaux M. Jules Anthone, prix de Rome pour la sculpture en 1885, et son propre fils M. Gustave Pickery, dont nous parlerons tout à l'heure.

Enfin, quelques mois même avant sa mort, alors qu'il s'agissait de la nomination de trois membres pour le jury du concours de Rome, on demanda de désigner les trois artistes belges s'étant le plus signalés par leur mérite depuis 1830 : le statuaire Henri Pickery fut nommé.

Ceci posé, pénétrons à présent dans le sanctuaire artistique de la rue des Bouchers, à Bruges, nous voulons dire dans les ateliers de MM. Pickery père et fils, où nous eûmes l'honneur d'être reçus par la veuve de l'artiste, et par son fils.

Après avoir franchi une grille, nous gravissons quelques degrés qui semblent donner accès à un temple antique. Devant nous s'ouvre le vestibule orné de bustes et de la jolie statue assise dans une posture rêveuse, et connue sous le nom de la *Première idée*.

Deux énormes cariatides gardent la porte des ateliers. Or, disons de suite que ces ateliers se divisent en trois parties bien distinctes : première salle, exposition des œuvres d'Henri Pickery père ; deuxième salle, exposition des œuvres de Gustave Pickery fils ; troisième partie, les ateliers d'exécution et de modelage.

La première œuvre colossale qui frappe notre regard en entrant dans cette première pièce, est la statue de Van Eyck, haute de 3 mètres 70. C'est la même statue que l'on admire en bronze, à Bruges, sur la place de l'Académie. Voici toutes les œuvres citées plus haut : le buste de Van Maerlandt, le *Naufrage*, d'une conception colossale, la statue de la Flandre occidentale faite pour le monument de Léopold Ier, à Laeken, et bien au centre l'*Esclave empoisonné* qui nous fait souvenir, par ses formes classiques, du *Gladiateur mourant* du musée du Capitole à Rome. C'est tout aussi beau que l'antique.

En passant dans la seconde pièce d'exposition, nous entrons chez M. Gustave Pickery fils, professeur de sculpture à l'Académie de Bruges, et l'un des meilleurs élèves de son père. Nous dirions même son continuateur, si nous ne craignions, au début de sa carrière, d'écraser un talent qui se lève sous le poids d'une semblable comparaison.

Voici d'abord un superbe buste récemment achevé, celui de M. le général Montignie, offert en bronze par les officiers du 3me lanciers à leur général. L'allure est crâne, la figure martiale, le regard bien franc. Puis, une des premières œuvres de M. Gustave Pickery, *la Chanteuse* qui figura au Salon des Champs Elysées à Paris — l'*Hiver*, une femme flamande, une Brugeoise bien emmitouflée dans sa mante, et soufflant sur sa chaufferette pour se réchauffer — la statue de Palfyn, l'inventeur du forceps, né à Courtrai, œuvre sobre, bien conçue, à laquelle le Salon de Paris accorda une *mention honorable* en 1888 ; un fort beau buste de la baronne Liedts, donatrice du musée de dentelles de Bruges, et exécuté pour figurer au musée — des statues religieuses telles que Saint-Joseph, l'Ange gardien (1 m. 70), la Sainte Vierge, Saint-Antoine, exécutées pour l'église Notre-Dame à Bruges, quatre œuvres où tout en gardant fidèlement la tradition religieuse, on sent que l'artiste s'est affranchi de la routine pour donner de la vie et du naturel à ses sujets ; Saint-Antoine n'est plus devant nos yeux un saint de pierre : c'est un vrai moine en chair et en os, dont les plis de

Mais nous avons gardé pour la fin les deux œuvres capitales de cet atelier, à savoir, le buste d'Henri Pickery exécuté par son fils Gustave Pickery, et la figure allégorique de cinq mètres dont on a déjà tant parlé : le *Réveil de Bruges*.

« Ce buste, nous dit M. Gustave Pickery, en parlant du buste de son père, a été ma première œuvre. C'est une tradition dans la famille. »

Et en disant cela, l'artiste nous conduit devant le buste de son grand père, que M. Henri Pickery, son père, exécuta aussi, comme première œuvre, en l'année 1849.

Laissons à présent la parole à un de nos confrères de la presse belge, le *Journal de*

Bruges du 13 avril 1894, et voyons ce qu'il dit au sujet du *Réveil de Bruges*. Parlant nous-même, on pourrait nous accuser d'*emballement,* pour nous servir d'un terme d'atelier, et en vertu du proverbe : « Nul n'est prophète dans son pays » on ne soupçonnera pas de trop d'indulgence notre confrère. Voici donc comment il s'exprime :

« La conception est géniale, l'exécution merveilleuse. Une femme — Bruges — belle comme les anciens seuls savaient en créer, debout, sur un pont, s'éveille. Elle sort d'un beau rêve ; son réveil n'est pas fâcheux, ses ivresses n'étaient pas trompeuses ; car Mercure lui offre une couronne, tandis qu'à ses pieds se dessine la proue d'un navire chargé d'une opulente cargaison.

« L'expression de la physionomie de Bruges est sublime, son geste est heureux on ne peut plus, ses formes sont essentiellement flamandes ! Les lignes du groupe sont grandes, hardies, admirables... »

Le *Réveil de Bruges,* conçu d'un seul jet, a été enlevé avec une fièvre âpre par son auteur. Malheureusement ce groupe est arrivé trop tard pour figurer à la récente Exposition d'Anvers, où il aurait fait évidemment sensation. En attendant, il classe M. Gustave Pickery parmi les maîtres, en même temps qu'il nous fait comprendre que l'heure est venue pour Bruges de renaître, et de nous apparaître aussi florissante qu'au temps passé.

Nous quittons M. Gustave Pickery au moment où il vient de recevoir une commande de six statues pour la restauration de l'hôtel de ville de Damme : ces statues sont celles de Philippe d'Alsace, Jeanne de Constantinople, Marguerite de Constantinople, Philippe de Thiette, Charles le Téméraire et Marguerite d'York, ces deux derniers mariés à Damme.

M. Gustave Pickery, né à Bruges le 9 août 1862 n'a pas encore par conséquent trente-trois ans. Il a pour lui tout l'avenir qui s'ouvre brillant, malgré un nom lourd à porter... Mais cet avenir ne nous inquiète guère. Seulement qu'il nous soit permis de poser une question relativement aux œuvres du grand artiste qui fut son père.

Pourquoi la ville de Bruges, si soucieuse de son passé, de sa gloire, de ses monuments, de ses enfants illustres, ne se rendrait-elle pas acquéreur des œuvres d'Henri Pickery si pieusement conservées par sa famille, pour les mettre dans une salle spéciale, dans un musée de la ville, et en faire ainsi profiter tous les amateurs des choses de l'art ? La célébrité de l'artiste brugeois n'y ferait qu'y gagner encore, tout en illustrant sa vie natale, et cette attention délicate ne ferait que rehausser l'éclat de cette ville de Bruges, si riche en souvenirs de toute espèce.

H. Léon.

UNE VISITE A MARENGO

L'inauguration du monument consacré à la mémoire du maréchal de Mac-Mahon à Magenta, ces jours derniers, ayant rappelé l'attention du public sur les champs de bataille d'Italie, nous avons demandé à notre collaborateur H. Lyonnet de bien vouloir interrompre ses études sur l'*Espagne inconnue* pour nous parler de l'un de ces champs de bataille qu'il a presque tous parcourus. Voici le très intéressant article qu'il nous envoie sur l'un des moins décrits : *Marengo.*

L'on éprouve tant de déconvenues en voyage, lorsqu'on s'avise de vouloir contrôler les faits historiques ou les traditions acceptées, qu'il faut s'empresser de le proclamer bien haut lorsque la réalité a répondu par hasard à votre attente.

Je viens de passer une après-midi délicieuse à Marengo.

Oh ! il y a bien longtemps que je me promettais d'y aller, à Marengo, depuis le jour où, presque enfant encore, j'avais reçu une pièce d'or avec une belle tête de femme casquée, et ces mots gravés en exergue : « L'Italie délivrée à Marengo. » Enfin, j'étais en Italie !

A deux reprises différentes déjà, j'étais passé près de ces champs fameux où l'Italie « fut délivrée », comme disait ma pièce d'or, mais vainement j'écarquillais les yeux à la portière de mon wagon, je n'arrivais jamais à voir que des champs.

Cette fois, résolument, je descends à Alexandrie. La journée est admirable, ni trop chaude, ni trop froide. Le sort en est jeté ; plus heureux que le vieux de Nadaud, qui n'avait pas vu Carcassonne, je ne mourrai pas sans aller à Marengo.

On me dit qu'un tramway à vapeur, partant d'Alexandrie, vous y conduit en vingt minutes, mais les heures de départ ne concordant pas avec les quelques instants que j'ai à dépenser, je prends le parti de faire la route à pied ; cette façon de voyager est du reste la meilleure quand on veut bien voir un pays.

Le *guide* — le diable soit des *guides* qui ne disent jamais ce qu'il faut quand il le faut ! — indique sept kilomètres. Or, ayant parcouru la distance qui sépare Alexandrie

de Marengo en une heure, à pied, en me promenant, je prétends qu'il y a beaucoup moins ; mais passons.

La ville d'Alexandrie est quelconque. C'est un grand quadrilatère fortifié tout rempli de casernes. A chaque pas, des uniformes. Une grande place au centre, avec une belle statue du ministre Rattazzi. Je longe de vastes promenades plantées de platanes, je traverse une esplanade où l'on joue aux boules, ce grand divertissement de l'Italie, et je sors de la ville par une porte fortifiée, gardée par quelques soldats d'infanterie. Un ruisseau murmure doucement dans les fossés, et la ville avec ses maisons basses, en briques, disparaît bientôt derrière un épais rideau de feuillage.

La route est longue et poussiéreuse ; une plaine sans fin se déroule devant vous, mais une plaine coupée d'arbres, de buissons, de vergers, une plaine où l'on ne peut rien découvrir au loin, comme toutes ces plaines du nord de l'Italie. Tout en suivant cette route, l'unique qui mène à Marengo, je songe au général Mélas, rentrant bride abattue à Alexandrie pour annoncer à l'Europe sa victoire, à l'heure même où Kellermann, reprenant l'offensive, coupait en deux et bouleversait ses colonnes, et où de Zach, son chef d'état-major, à qui il avait remis le commandement, tombait lui-même entre nos mains.

On ne rencontre guère d'habitations sur cette route. A peine ai-je entrevu, sur ma gauche, une ferme où les gens étaient occupés à trier du maïs, principale production de la contrée. Je croise un chariot traîné par deux bœufs. Au loin, deux platanes gigantesques placés de chaque côté de la route, au-dessus de laquelle ils forment une voûte de feuillage, attirent le regard. Ces arbres marquent l'entrée du pont de bois jeté sur la Bormida. Là, je trouve une maisonnette de cantonnier et un homme assis, tenant à la main une trompette et un petit drapeau pour le service du tramway.

— Est-ce encore bien loin, Marengo ?

— Vingt minutes de marche, à peine.

— Merci.

Je franchis la Bormida, en ce moment presque à sec, et du lit de laquelle on extrait le sable à pleins tombereaux.

Les rives de tous ces affluents du Pô ont un faux air des bords de la Marne, moins l'eau. Mais ne vous y fiez pas, car ces rivières, à une certaine époque de l'année, ont des crues terribles.

Ce pont sur la Bormida, celui-là même où s'encombrait la cavalerie autrichienne en déroute le soir de la bataille est, je l'ai dit, un pont de bois. Je m'arrête à le considérer, car sa construction — un tablier jeté sur des chevalets — me rappelle les légendaires ponts de Lodi et d'Arcole d'il y a cent ans.

De l'autre côté de la rivière, deux autres platanes gigantesques. Encore une cabane, dans laquelle un homme joue de l'accordéon, puis plus rien. La route droite, sans ombre, poussiéreuse.

Après un bon quart d'heure de marche, j'aperçois enfin, sur la gauche, comme un petit donjon crénelé, moyen âge, placé là comme un point d'exclamation. Puis, à mesure que je m'approche, je constate que ce donjon n'est qu'un faux donjon, peint extérieurement à la façon des décors de théâtre, quelque chose comme une de ces reproductions de la Bastille ou de la Tour de Nesle qu'on a coutume de nous montrer au moment des Expositions. Il n'y a plus de doute, c'est une forteresse peinte, adossée à un château peint. Dans la cour du château, une belle statue en marbre blanc de Bonaparte. La cour du château est fermée par une grille monumentale dont les barreaux simulent des lances, et les piliers des faisceaux de licteurs. Tout cela est assez étrange.

Cette sorte de construction s'élève à la jonction de deux routes, dont celle de gauche va à Sale, et celle de droite à Spinetta.

Je reviens sur mes pas. Je lis sur un poteau : « Stazione Marengo. » Ceci est pour l'arrêt du tramway. Je suis donc bien à Marengo, qui n'est ni une ville, ni un vil-

lage, ni un hameau, mais un château peint !

Au-dessus de ma tête, se balance une enseigne, mais elle est tellement effacée par la rouille que l'on n'y distingue plus rien. Cette enseigne annonce une auberge. Entrons donc dans la salle basse gothique, en passant par la poterne. Je me crois revenu au temps de Buridan !

Comme il arrive toujours dans un cabaret de campagne, il n'y a personne dans cette salle. Je fais du bruit, j'appelle : une femme sort de je ne sais où. Je demande un rafraîchissement. Cependant, comme j'ai hâte d'avoir quelques éclaircissements :

— Est-ce loin d'ici, Marengo ? fais-je en interrogeant mon hôtesse.

— Mais vous y êtes, Monsieur.

— Alors ce village que l'on aperçoit là-bas, plus loin ?

— C'est Spinetta.

— Et l'église de Marengo ?

— Il n'y en a pas, Monsieur ; on va à la messe à Spinetta. Nous n'avons qu'une chapelle, mais si petite qu'il n'y pourrait pas tenir deux personnes à la fois. Et puis elle est toujours fermée.

La bonne femme n'était pas bavarde ; il fallait à tout moment reprendre la conversation qui tombait.

— Et cette statue que j'ai vue là ?

— C'est celle de Napoléon, à cause de la bataille.

— Allons donc ! me dis-je en moi-même. Et de cette bataille, que reste-t-il ?

La femme parut abasourdie d'une telle demande.

— Mais rien.

— Rien ? Alors pas de tombes, pas de monument.....

— Ah ! nous avons bien le buste du général.

— Où çà ?

— Dans le jardin.

— Parfait ! Et puis ?

— Et puis... la salle d'armes.

— A merveille. Peut-on voir tout cela ?

— Certainement.

La femme passa dans une cour de ferme où je la suivis, car si le château est peint côté route, il est en briques, côté jardin. Dans cette cour, deux femmes étaient assises et causaient. Un petit garçon de dix à douze ans jouait avec les poules blanches.

— Voilà un monsieur, dit la femme à ses compagnes, qui vient pour la bataille.

— Ce que c'est ! s'écria une des femmes en levant le nez de dessus son ouvrage. Une bataille ! qu'il y a si longtemps de ça ! Et il y a du monde qui y pense encore !

Je suivis le petit garçon qui avait quitté ses poules pour aller chercher un trousseau de clés.

Mon jeune guide me conduisit d'abord vers une remise dont il ouvrit la porte. J'entrai et je trouvai là-dedans une vieille voiture de gala toute dédorée.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demandai-je.

— « La carrozza di Napoleone », me répondit-il.

J'aime à croire, en tous cas, que ce n'est pas celle qu'il avait à Marengo. Les couronnes impériales eussent été un peu prématurées.

Nous passâmes dans un jardin bien sablé.

— Où sommes-nous ici ? dans une propriété particulière ?

— Oui, monsieur.

— Comment s'appelle le maître de la maison ?

— Le baron Cattaldi, de Gênes.

Tout était hermétiquement clos.

Le petit garçon prit une clé, ouvrit une porte, et je pénétrai dans le vestibule. Puis franchissant une autre porte, je me trouvai dans une salle bizarre, affectant la forme intérieure d'une tente de campagne, et badigeonnée en trois couleurs : bleu, blanc, rouge. Au mur, un portrait de Napoléon, puis une autre gravure : « La villa Marengo », Turin 1851, dans laquelle l'artiste, prenant sans doute ses désirs pour des réalités, ou les peintures murales extérieures pour des séries de portiques de marbre, a reproduit tout uniformément.

Cette pièce n'est que le prologue du musée. Ici, le mot musée n'est pas de trop. Mais mon guide, se laissant tomber sur un escabeau, de l'air fatigué des gens qui voient toujours la même chose, me murmura : « La salle d'armes », puis demeura plongé dans une espèce d'engourdissement.

Il faut rendre justice à la bonne volonté de celui qui a rassemblé ces collections : tout ce qui peut avoir de près ou de loin un rapport quelconque avec la bataille y a été pieusement rassemblé : fusils, sabres, casques rouillés, crevés, défoncés, boulets, balles, équipements de toutes sortes ramassés dans les champs voisins, kolbachs fantastiques, plaques de shakos, baudriers blancs. Il y a là jusqu'à un tambour. Puis, sous une vitrine, une chaise à l'étoffe usée, qui passe pour avoir été celle de Napoléon. Un dessin représentant un projet d'une pyramide à élever au général Desaix. Cette pyramide fut-elle jamais construite ? j'ai lu quelque part que les Autrichiens, en passant par Marengo, en 1815, avaient brisé un monument. Naturellement, le garçonnet ne peut rien me dire.

Ce petit musée, fort instructif, m'a mis en goût d'en savoir plus long. Je prends la détermination de pousser à fond mon jeune compagnon.

— Et le général Desaix ? Peux-tu me dire où il a été enterré ?

— Celui qui a été tué dans la bataille.

— C'est cela même.

Je vis de suite, à l'air entendu du jeune homme, que je ne devais pas avoir été le premier à poser cette question, car il me répondit sans hésiter :

— Son buste est dans le jardin, mais son « corps humain » a été transporté au Mont-Saint-Bernard.

Cette fois j'étais tombé sur un érudit !

En effet, j'aperçus, presque au même moment, une photographie avec cette légende : « Bas-relief du tombeau du général Desaix dans la basilique du Saint-Bernard [1]. »

1 Ce tombeau du Mont-Saint-Bernard a été exécuté par Moitte, le sculpteur qui avait fait partie, en 1796, des commissaires envoyés en Italie par le Directoire, sur la demande de Bonaparte, pour faire un choix parmi les œuvres d'art.

— Si vous voulez à présent voir le buste, continua-t-il, il faut demander à la jardinière. C'est elle que cela regarde.

Je me dirigeai aussitôt vers la jardinière, qui, en me voyant, avait déjà quitté une serre splendide toute remplie d'orchidées, près de laquelle jouait une troupe de petits enfants.

— Monsieur est Français, sans doute ?

— Vous l'avez deviné.

— Mais monsieur, à ce que je vois, nous comprend. Ah ! voilà le malheur, il en vient bien quelquefois des Français, ici, mais ils ne savent pas parler, et moi je ne puis pas comprendre au juste ce qu'ils me disent.

— Qu'est-ce que vous allez me montrer ?

— D'abord l'ossuaire. C'est là que l'on a mis et que l'on met encore tous les ossements que l'on trouve dans les champs.

Et, tandis que nous cheminions sous les arbres du parc, splendides :

— Ah ça ! fis-je, vous allez peut-être me dire quelque chose, vous ! Marengo ce n'est donc pas même un village ?

— Vous le voyez : deux ou trois petites fermes juxtaposées. Ici même, où l'on a construit ce château, bien longtemps après la bataille, il n'y avait qu'une chaumière. Nous dépendons de Spinetta.

— Et la bataille eut lieu ?

— Un peu partout. Cependant, l'endroit où nous sommes était le centre de l'action. Je vais vous montrer le fossé de Fontanone, qui sert de clôture au parc, et qui fut pris, perdu et repris je ne sais combien de fois dans la journée.

Nous étions arrivés au bord d'un ravin, profond de six à huit mètres pour le moins, au fond duquel court un filet d'eau vive. Je ne sais si, comme me l'assura la jardinière gardienne de la tradition, ce fossé fut à ce point rempli par les cadavres des hommes et des chevaux, que les pièces d'artillerie le franchissaient comme sur un pont ; mais l'obstacle est terrible, imprévu. Un avant-goût du fossé de Waterloo.

Tout à côté du funèbre ravin est l'ossuaire. C'est une sorte de chapelle funéraire, fermée par une grille. Au centre du

petit monument, un trou béant. Et, sur le treillage qui le recouvre, quelques têtes de morts, quelques tibias d'une blancheur éclatante.

— Les derniers trouvés, me dit la jardinière. On les apporte tous là. Aux murs de l'ossuaire, quelques couronnes, dont l'une à nos trois couleurs nationales. A quelques pas de là, sous les grands arbres et devant les pelouses, sur un socle massif de granit, le buste en marbre de Desaix.

— C'est ici-même qu'il tomba, me dit la femme.

Vous pensez bien que je n'ai pas envie de contrôler cette assertion.

Le buste est un peu massif, mais fort ressemblant. J'avais vu quelques jours auparavant le portrait de Desaix par Appiani, au musée Bréra, à Milan. L'expression est absolument la même. Il est à regretter seulement que l'extrémité du nez soit brisée, et qu'une foule de visiteurs se soient crus obligés d'inscrire leurs noms au crayon sur le buste. Il serait si facile d'enlever tout ce barbouillage ridicule !

Je revins une seconde fois dans la cour d'honneur pour examiner de plus près cette statue de Bonaparte qui m'avait semblé fort belle. La statue est en marbre blanc. Bonaparte est debout, tête nue ; c'est bien le Bonaparte de Marengo. La main droite est passée dans l'habit de général, boutonné. La main gauche repose sur la garde de l'épée ; autour de la taille et par dessus l'habit, une écharpe. Aux pieds un canon. Une cravate bien montante est enroulée autour du cou. L'expression est énergique, un peu rêveuse. Les pieds sont chaussés de bottes à revers [1].

Des bornes, reliées entre elles par des chaînes, entourent le monument. Tout autour de la cour, peintes à fresques, dans des niches, les statues de Berthier, de Bessières, de Kellermann et de Murat.

1 La statue, due au ciseau de Cacciatori, a été inaugurée en juin 1847 et reproduite par la gravure.

Il faut savoir gré aux propriétaires passés et actuels de ce château d'avoir tout rassemblé pour célébrer dignement la mémoire des événements dont ce lieu a été le théâtre. L'ossuaire, le musée d'armes, sont des choses intéressantes à voir. La statue de Bonaparte, le buste de Desaix, sont des œuvres artistiques incontestables. Et nous ne devons pas oublier que ces hommages ont été rendus, sur la terre italienne, à des Français par des Italiens.

Il me restait encore quelques instants à dépenser avant le passage du tramway qui devait me reconduire à Alexandrie. J'allai me promener dans les champs, jadis témoins de tant d'héroïsme ; le seul bruit des ruisseaux qui les sillonnent remplace aujourd'hui celui du canon, de la mitraille et du cliquetis des épées, et je laissai enfin reposer les grands morts sous les beaux arbres du parc, au milieu des fleurs, heureux sans doute à cette heure dans cette tranquillité douce, troublée seulement de temps à autre par le gazouillement des oiseaux et le babil gracieux des petits enfants qui jouent dans le sable, sous l'œil vigilant de leur mère, la jardinière de Marengo.

H. LYONNET.

LES KORRIGANS

Aux soirs d'étés, à l'heure où le soleil s'endort,
Parmi l'eau bleue, on voit la lande solitaire
S'emplir d'ombres..... bientôt des sons pleins de mystère
Entourent les menhirs constellés de fleurs d'or.

Le voyageur errant croit deviner l'essor
Des Korrigans légers, s'élevant de la terre,
Follement entraînés vers le granit austère,
Sur les ajoncs brûlants d'où ce vague bruit sort.

Leur forme aérienne, auprès du flot qui gronde,
Conduit jusqu'à la nuit l'interminable ronde,
En parsemant l'éther de frêles visions;

Puis tout s'évanouit dans la plaine ravie.....
Tel nous voyons, autour du rocher de la vie,
Tourbillonner l'essaim de nos illusions.

Miss E. EHRTONE.

NOTRE CHANSON

A M. F. de la Tombelle.

Chère, va-t'en, tout est fini,
Notre chanson s'est arrêtée
Dans un coin bleu de l'infini,
Notre chanson s'est attristée,
Croyant que nous avions fini.

Pâle au travers de l'horizon,
Avec des soupirs et des plaintes,
J'ai vu s'en aller la chanson
Rejoindre le pays des saintes,
Pâle au travers de l'horizon.

Chère, va-t'en par les grands bois
Chercher aux corolles des roses,
Si notre chanson quelquefois,
N'est pas, montant aux cieux moroses,
Tombée en les roses des bois !

Aimé RUFFIER.

Œil pour œil, dent pour dent !

Oui, je crois fermement à la faiblesse humaine,
Je crois à la torture, aux douleurs, à la haine!
Je crois que tout au monde est né, naît pour souffrir,
Je crois qu'il faut qu'on pleure avant que de mourir !
Je crois que le brin d'herbe, et la fleur et la plante
Que notre pied écrase ont leur cri d'épouvante ;
Que l'oiseau qui s'enfuit sous le plomb du chasseur
Se sent glacé d'effroi, qu'il tremble, qu'il a peur ;
Qu'au son lointain du cor, le cerf saisi d'alarmes,
Pressent déjà sa mort, verse déjà des larmes !
Je crois que l'homme enfin, saisi du doute affreux,
N'osant plus regarder dans l'infini des cieux
Craignant, même du jour, l'éclatante lumière
N'a lui, qu'un seul désir, s'abîmer dans la terre.
Je crois que son esprit, sans cesse torturé,
D'un éternel repos voudrait être assuré.
Je crois que le bonheur ici-bas n'est qu'un mythe
Que notre âme recherche en vain et sollicite.
Je crois qu'il n'est ici de précepte évident
Que la loi de Moïse : Œil pour œil, dent pour dent !

J. EDWARDS.

SOUVENIRS POÉTIQUES

AUX LECTEURS

En écrivant ces doux mensonges,
Je me disais : « Un jour
« L'oubli viendra voiler mes songes
« Et mes rêves d'amour. »

Mais, relisant ces rêveries
De mes jeunes printemps,
Je me souviens, ombres chéries,
Qu'alors j'avais vingt ans.

Printemps, jeunesse, amour, tout passe
Sous le pont des adieux ;
Mais l'amitié que rien ne lasse
Sourit au jeune, au vieux.

C. FREDRICX.

LE PASSÉ

J'ai voilé d'un drap noir le passé de ma vie !
Des douleurs, des regrets mon âme est assouvie ;
L'espérance et l'amour pourront seuls revenir
Du pays de l'oubli d'où me vient ce soupir.

Quand je soulève un coin de ce drap mortuaire
Sous lequel mon passé, comme dans un suaire,
Se trouve enseveli,
Il en sort un présent si consolant pour moi
Que je bénis les pleurs, que je bénis la foi
Qui me l'ont embelli.

Que de fois succombant à la douleur amère,
Me mettant à genoux et songeant à ma mère,
Morte depuis quinze ans,
Ai-je trouvé l'oubli d'une triste pensée,
D'un regard malveillant, d'une larme insensée,
De l'orgueil des méchants.

Passé ! tu seras donc toujours la rude école
Où s'instruit le présent, jeunesse ingrate et folle
Du monde étiolé !
Où les cœurs amoureux, tourmentés par le doute,
Traîneront lentement, sur la pénible route,
L'amour inconsolé.

J'ai voilé d'un drap noir le passé de ma vie,
Des douleurs, des regrets mon âme est assouvie,
L'espérance et l'amour pourront seuls revenir
Du chemin de l'oubli d'ou me vient ce soupir.

C. FREDRICX

La Parisienne

A Belgodère.

Elle le tuera !

Elle le tuera ! Monsieur, vous dis-je.

— Qui, elle ?

— La Parisienne.

— Qui, lui ?

— Mon mari.

Cette brusque entrée en matière, en façon de hors-d'œuvre, devant un déjeuner qui réclamait impérieusement une attaque de fourchettes, décontenança légèrement le touriste que son caprice avait attiré dans ces parages de la Balagne.

Celle qui s'exprimait d'un ton si calme était une Corse, des environs d'Omessa, de cette région fantasque où, dans le fond du ravin, du même humus, sous le même rocher, vous voyez sortir, à la fois, comme deux jumeaux, deux chênes noueux et trapus, forcés à ramper par le vent, les rafales, ou le bloc qui les écrase et poussant leurs troncs et leurs feuilles, l'un à droite, l'autre à gauche, comme les jambes d'un bancal.

La brave femme avait poussé comme les chênes, en deux tronçons : violente à jeun, radoucie au dessert.

Mais, un peu nerveuse, à l'aurore. Un matin, que soufflait le sirocco, ne s'était-elle pas avisée, pour rappeler son fils au respect, de décrocher le revolver, au-dessus de la cheminée ? Elle avait fait feu, sans hésitation. Coup de colère. La balle était allée se perdre au plafond, et, dix minutes après, comme une enfant sa poupée, la mère embrassait, en le cajolant, son grand poupon de vingt ans.

Lui, le mari de la douce créature, vieux loup de mer, petit, sec, le nez crochu, rouge et reluisant, comme passé au vernis, toutes les apparences de la santé, de la ténacité, prenait ses invalides au pays, après trente ans de cabotage sur les ondes de la Méditerranée.

Etrange : cet homme des flots qui, pendant trente ans, leur avait donné sa jeunesse, son âme, ce marsouin endurci, reniait maintenant ses amours ; l'homme des mers aimait la pierre et le rocher; il en aurait mangé, de sa bouche immense ; et, pieuse tradition d'insulaire, au point culminant de son jardin, sous forme de tombe, de mausolée colossal que, de loin, on eût volontiers pris pour une citadelle, il en avait mis, d'avance, quelques-unes en réserve.

Tant de pierres, si peu de cendres ?

Au surplus, bon comme châtaignes en décembre.

— Bigre ! fit le touriste, qui depuis un mois prenait des croquis, comme un vieux savant, sans avoir croqué la moindre jambe, et que la petite algarade de la Corse chatouillait encore agréablement aux oreilles, Bigre ! une Parisienne ici ? Mes lunettes ne m'ont pas servi à grand'chose.

O hasard, fortune inespérée, voilà bien de vos traits !

Et, entre mille suppositions charmantes, son esprit de trotter, comme dans un champ de fleurs :

Le vieux loup de mer l'avait bien cachée, sa blanche brebis, sa cavale chérie. Ces diables de marins vous ont des surprises ! Celui-là aussi bat le retour de ses soixante ans ; avant le désarmement final il veut encore tenter un dernier galop d'essai. Bonne chance, mais gare la chute.

Et son imagination de trotter, de plus belle.

Pendant ce temps, la Corse, revenue de son affolement, s'était calmée. Vive comme pistolet, mais souple comme chatte, elle était maintenant d'humeur à rire et achevait de se briser les nerfs, en rangeant bruyamment les assiettes, sur la table, autour du stockfish bouillant.

Le touriste n'attendait que cette accalmie :

— Alors, Madame, vous avez une Parisienne, ici, en Balagne ?

Sans doute quelque malade, quelque anémique de l'asphalte. Je le crains, murmura-t-il, à voix basse, et comme pour lui-même, — malade à laquelle le médecin aura conseillé un changement d'air ?

— Mais non, Monsieur, je vous assure qu'elle n'est guère malade, mais bien gente, bien dodue, et se porte à ravir.

— Est-elle jeune ?

— Vraie fleur de jeunesse.

Ici, la colère la reprit. Depuis vingt-cinq ans qu'elle était mariée au capitaine Mattei, elle n'avait rien à se reprocher, que trois enfants, — une peccadille, — qu'elle lui avait donnés, ou plutôt qu'il s'était offerts.

— Si ce n'est pas une honte, Monsieur?

« Mattei, je ne t'ai jamais rien fait de semblable. Entends-moi bien : je suis bonne comme du pain; je sens, qu'à mon tour, je ferai un coup de tête. »

Elle avait cinquante ans.

— « Figurez-vous, Monsieur, qu'il n'y a pas un bon morceau sur la table, carottes nouvelles ou salade frisée, dont le bonhomme ne s'empare pour le porter à Mademoiselle. Des pommes d'amour aux châtaignes, tout y passe. Il en rêve la nuit. »

Dernier galop d'essai, songeait mélancoliquement le touriste. Le plus dangereux.

Diantre ! quel satané plaisir peut bien éprouver une Parisienne à frotter son blanc museau contre la peau huileuse de ce marsouin !

— Mais enfin, Madame, si j'osais vous en prier, je serais extrêmement charmé d'être présenté à cette intéressante et jeune personne.

Depuis un mois que je suis dans ces montagnes, j'ai tout parcouru, tout visité; chaque jour, continua l'impressionniste, insensiblement attendri, j'interroge les fleurs, et, comme une graine de flosculeuse, je froisse délicatement mon cœur aux aspérités du paysage; il ne me reste plus la moindre pierre à questionner, le plus petit meuble gènois ou pisan à ouvrir, la moindre arme mauresque à faire parler; les Sarrasins m'ont avoué leurs ruines. Les ravins m'ont dit leurs mystères, et de Belgodère à Omessa, la Corse n'a plus de secrets pour moi.

Je croyais tout connaître et je vois que...

Durant ce colloque, le stockfish avait subi l'assaut, le vin doux du pays avait rendu la souplesse et l'humeur aux époux. Les braves gens, maintenant, ne demandaient plus qu'à rire et boire, peut-être bien les deux à la fois. Tout le monde était au calme.

— La présenteras-tu au moins à Monsieur, ta demoiselle, vieux céladon, dit la Corse à son mari.

— Allons ! Monsieur l'amateur, ne pleurez plus ; demain, puisque ma femme le veut, dit le petit sec tout souriant, nous vous en ferons faire « la » connaissance.

Chacun offre ce qu'il peut, et, à Belgodère, le boucher ne passe pas tous les jours. Le lendemain, la morue avait, sur la table, succédé au stockfish de la veille, les figues aux châtaignes.

— Elle va venir prendre le dessert avec nous, fit Mattei radieux.

Alléché, subitement caressé d'un rappel de coquetterie, l'impressionniste qui déjà rêvait son roman, porta la main à sa cravate ; affermit le pli de son faux col ; jeta un rapide coup d'œil à sa toilette.

— Alors, dit-il, vous croyez que...

Il n'acheva pas.

A l'instant, comme pour donner passage à un ouragan, la porte s'ouvrit avec fracas. Au bruit des plats cassés, de la danse des assiettes, — tout de fleurs parée, de rubans, de verdure ponponnée, blanche comme lait, reluisante et grasse à crever sous ses chairs, des clameurs d'enfants, au galop, une belle « *cochonne* » de six mois fit irruption sous la table.

Et vingt voix de crier :

La Parisienne ! Monsieur, la voilà.

La Parisienne !

Nous demandons humblement pardon de cette épithète saugrenue, infligée par une matrone corse aux gentilles Parisiennes.

William Delmas.

MENSONGES

SONNET

Tout est menteur en toi, surtout, surtout ta bouche
Qui semble uniquement faite pour le baiser
Et qui parfois pourtant pour me le refuser
Repousse avec dédain ma lèvre qui la touche.

Tout est menteur en toi, surtout, surtout tes yeux,
Si cruels certains jours et d'autres si candides,
Que l'on croit voir briller dans leurs lueurs humides
L'éclat éblouissant des étoiles des cieux.

Tes grands serments d'amour sont aussi des mensonges.
Pour moi, pauvre amoureux, ce sont de trop beaux songes,
Qu'il me faut oublier sans y ajouter foi,

Puisque tes doux baisers, tes brûlantes caresses,
Ce que tu peux donner de plaisirs et d'ivresses,
Tout est menteur en toi !

Maurice CROCHARD.

JUDAS DE KÉRIOT [1]

PREMIÈRE JOURNÉE

(Suite)

SCÈNE III

MARIE-MAGDELEINE, *triste et préoccupée.* JONATHAS, LÉVI, THAMAR, *jeunes viveurs, entrent en tenant une conversation animée.*

LÉVI

Ma foi, vive Epicure! et sa docte sagesse!

THAMAR

Quoi ? Moi, j'irais pleurer ? Je change de maîtresse,
Et voilà.

LÉVI

Pourquoi pas ?

THAMAR

Ce que l'on dit de nous,
Je m'en moque !

LÉVI

Et moi donc !

THAMAR

Le bonheur, voyez-vous,
Est de faire ici-bas ce qu'on veut. Que les dames
— Vertueuses, s'entend — restent les bonnes âmes,
Dans leur honneur, comme on vit dans une prison,
S'enfermant nuit et jour au fond de leur maison,
C'est leur affaire ! A nous, amis, la coupe pleine
De voluptés !

JONATHAS

Thamar ! Vois donc la Magdeleine
Elle est triste, abattue, et médite à l'écart.

THAMAR

C'est ma foi vrai. Marie !

JONATHAS

Appelle ! Elle n'a part
A rien.

THAMAR

C'est singulier.

LÉVI

Nous l'appelons, Marie.

MARIE-MAGDELEINE, *comme sortant d'un rêve*

Que me demandez-vous, amis ?

THAMAR

Rien. Je parie
Seulement qu'un sujet — sujet fort peu joyeux —
Est venu tout à coup attrister tes beaux yeux.

JONATHAS

Réveille-toi, Marie ! Et qu'est-il en ce monde
Qui puisse ainsi ternir ton éclat ? à la ronde
Que peux-tu désirer ? Ne sommes-nous pas là ?
Demande, et nous dirons aussitôt : nous voilà
Tous prêts à te servir. Parle.

MARIE-MAGDELEINE

Je vais te dire...
Un désir... c'est cela... mais vous allez sourire.
N'importe. J'avais vu sur le bord du torrent,
Plus bas, un beau lys blanc, grand, mais voyez-vous,
[grand]
Comme cela. C'est de ce lys dont j'ai l'envie.

JONATHAS

Que ne le disais-tu plus tôt, ma chère vie ?
Ce beau lys, tu l'auras bientôt, je te promets ;
Je cours, et je reviens !

(Il sort en courant)

THAMAR

Ah ! qui pourra jamais
Dire comment est fait un caprice de femme ?

LÉVI

Thamar ! Ne nous fais point ici d'épithalame.
Partons !

MARIE-MAGDELEINE

Marchez devant ; bientôt je vous suivrai.
Pour avoir mon beau lys, seule ici j'attendrai.

THAMAR

Oui, marchons ! A bientôt, reine de poésie.

LÉVI

Tu nous diras le goût qu'avait cette ambroisie.

(Les jeunes gens sortent en riant.)

SCÈNE IV

MARIE-MAGDELEINE

Enfin ils sont partis ! Qu'est-ce que je ressens ?
Et quel trouble inconnu s'empare de mes sens ?
Le jour est beau pourtant, et la nuit m'environne.
Le passé, le présent, tout cela tourbillonne
Dans mon cerveau confus. Tout ce que j'appelais
Mes trésors précieux, joyaux, bijoux, palais,
Tout cela n'est plus rien pour moi ; dans ma démence
Tout disparaît, oui tout... sauf un amour immense,
Un amour idéal qui remplit tout mon cœur,
Amour unique, amour profond, amour vainqueur.
— C'était, je m'en souviens, dans un pauvre village,
Ici tout près : la foule allait sur son passage,
Les enfants accouraient, le peuple se pressait,

1 Voir notre numéro 3, du 1er juin 1895.

Et je voulus savoir qui l'on applaudissait.
« C'est Jésus » me dit-on. O vision très pure,
Charme ineffable, exquis ! Son auguste figure
Se fixe désormais dans mon cœur, dans mes yeux ;
Près de moi, je ne vois ni le peuple joyeux,
Ni mes amis, ni rien ; à peine si je pense...
Je ne puis résister à cette force immense.
A cet aimant, à cet homme qui se dit Dieu...
Et l'est-il ? Je ne sais. Il en tient pour moi lieu.
Et qui, si ce n'est Dieu, tend une main amie
Pour arracher la femme ainsi de l'infamie ?
Pour métamorphoser des filles comme moi ?
Pour pardonner...

SCÈNE V

MARIE-MAGDELEINE, LARA

LARA

Marie !

MARIE-MAGDELEINE

Ah ! Lara, c'est bien toi
N'est-ce pas ?

LARA

Oui, Lara, ton ancienne rivale
Et l'épouse adultère ; aujourd'hui ton égale
Pour le bien.

MARIE-MAGDELEINE

Pour le bien ?

LARA

Et qui vient te trouver
Par ordre de Jésus.

MARIE-MAGDELEINE, *vivement*

Il vient de te sauver ?

LARA

Ecoute : j'étais condamnée
Par les rabbins ; j'étais menée
Au supplice le plus affreux,
Et tous hurlaient, les malheureux,
Montrant les poings avec colère :
« Mort ! Mort ! à la femme adultère ! »
C'était une bande de loups,
Et les mains s'armaient de cailloux,
Et déjà je baissais la tête ;
Au sacrifice j'étais prête.
Le plus féroce s'avançait
Pour me frapper ; il brandissait
Son bras, quand... d'abord une trêve,
Un silence — et puis comme en rêve,
Une vision. Oh ! je crois
Que quand paraît le Roi des rois
Au ciel, sur la voûte étoilée,
Il a cette démarche ailée.
Le peuple demeure interdit,
Et lui, doucement, il leur dit :
« Quoi ? La mort pour la pécheresse,
« Et cette mort aussi traîtresse ?
« Quelle mort faut-il donc choisir
« Si chaque pécheur doit mourir ? »
La foule détourne la tête,
Déconcertée, elle s'arrête :
Mais lui poursuivant : « Que celui
« De vous qui n'a pas péché, lui
« Jette ici la première pierre ! »
Chacun fait un pas en arrière,
Et descend au fond de son cœur...
Jésus était resté vainqueur.
Et quand je demandais au Maître
Le seul moyen de reconnaître,
D'acquitter autant de bienfaits :
« Il faut faire comme je fais,
« Me dit-il, racheter l'outrage,
« Pardonner au monde sa rage,
« Sécher les pleurs des malheureux,
« Faire autour de soi des heureux. »
Il dit, et soudain il s'envole
Sur cette divine parole,
Disparaît, éclatant, vermeil,
Me laissant un peu de soleil
Au fond de mon âme brisée,
Désormais métamorphosée !

MARIE-MAGDELEINE

Bien ! Et pourquoi viens-tu ?

LARA

Pour avoir ton pardon.
J'obéis à Jésus. S'il m'a donné le don
D'oublier tout le mal, je veux que l'on oublie
Celui que j'ai pu faire, et mon serment me lie.
J'ai juré, Maria.

MARIE-MAGDELEINE, *l'embrassant*

Le bien seul te répond.

LARA

Oh ! de Jésus, mon maître, enseignement fécond !
Le vice, jusqu'alors, avait fait notre haine,
La vertu nous unit. Au revoir, Magdeleine !

(Elle sort.)

SCÈNE VI

MARIE-MAGDELEINE, JÉHU

MARIE-MAGDELEINE, *la regardant s'en aller*

Adieu, Lara ! Tu pars avec l'amour du bien !
Puissé-je n'avoir pas d'autre amour que le tien.

JÉHU, *entrant et à part*

Quoi ! Magdeleine ici ?

MARIE-MAGDELEINE *avec joie*

Jéhu !

JÉHU

Sur cette route
Je ne supposais pas vous rencontrer.

MARIE-MAGDELEINE

Ecoute,
C'est le ciel qui te met ce soir sur mon chemin,
Et tu peux me servir.

JÉHU

Quand, madame, demain ?

MARIE-MAGDELEINE

Sur le champ. Aurais-tu parfois sur ton passage
Rencontré, discourant soit dans quelque village,

Soit aux bords du Jourdain, ou bien dans la forêt,
L'homme appelé partout Jésus de Nazareth ?

JÉHU

Jamais. Mais l'on m'a dit qu'à sa docte parole
Tout se transforme, et que tout ce qu'il dit console.

MARIE-MAGDELEINE

On t'a dit vrai, Jéhu.

JÉHU

Vous l'avez vu ?

MARIE-MAGDELEINE

Mon cœur
N'a pas su résister à son attrait vainqueur.
Oui, j'ai senti trois fois qu'il m'allait jusqu'à l'âme,
J'ai subi par trois fois les rayons de sa flamme.
Pour moi, dès ce moment, un nouveau jour a lui ;
J'ai rougi, j'ai pleuré ; Jéhu ! je suis à lui.

JÉHU

Et comment s'y prit-il pour faire un tel prodige ?

MARIE-MAGDELEINE

Je l'écoutai parler, et c'est assez, te dis-je.
Ah ! Si tu connaissais comme moi les discours
Qu'il prononce à travers la ville et les faubourgs,
Tu renierais, Jéhu, jusques à ta foi juive.

JÉHU

Qui sait ? Mais avant tout, avant que je le suive,
Il faudrait y trouver des intérêts bien grands.
Son chemin, quel est-il ? S'il est bon, je le prends.

MARIE-MAGDELEINE

Jésus, sache-le bien, a tous les avantages
A t'offrir ; ses discours qu'applaudissent les sages
Te rendront bon, Jéhu.

JÉHU

Je ne suis point méchant.

MARIE-MAGDELEINE

Tu serviras ton Dieu...

JÉHU

Je prie en me couchant.

MARIE-MAGDELEINE

Pour l'honneur de ton père et celui de ta mère
Tu donneras ton sang.

JÉHU

J'y suis prêt.

MARIE-MAGDELEINE

Sur ton frère
Tu ne lèveras point la main ni le couteau.

JÉHU

Je n'ai jamais pu voir égorger un agneau.

MARIE-MAGDELEINE

Tu te préserveras du vice qui nous ronge.

JÉHU

La luxure ? Et qui dit, Madame, que j'y songe ?

MARIE-MAGDELEINE

Tu ne voleras pas ton prochain.

JÉHU

Aujourd'hui,
Pas plus qu'hier, je ne voulus le bien d'autrui.

MARIE-MAGDELEINE

Tu ne témoigneras pas faussement ; la haine,
Le mensonge et la médisance si malsaine,
Sortiront de ton cœur.

JÉHU

Oui, certes, j'ai menti,
Mais pour le bien, et ne m'en suis pas repenti.
Donc, voilà ses leçons ? Ecoute moi bien, juive,
Cette doctrine que tu voudrais que je suive,
Je la connais déjà : le chef de notre foi,
Moïse, l'inscrivit sur les tables de loi

MARIE-MAGDELEINE

Mais crois-tu donc, Jéhu, que les Juifs l'aient com-
[prise ?]
Or Jésus nous l'explique et nous la divinise.
Sa voix nous vient au cœur comme un rayon de
[miel ;]
Il fait naître la foi, nous enseigne le ciel !

JÉHU

Je l'admets. Mais pour moi ces leçons sont stériles ;
Les tables de la loi, pour le sage inutiles,
Ne m'ont jamais servi pour me conduire au bien ;
Je fais ce que je dois, et le reste n'est rien.

MARIE-MAGDELEINE

Je ne te comprends plus, Jéhu.

JÉHU

J'aime mon père.
Et je possède encore ma bonne vieille mère ;
Tous les deux de Moïse en pratiquant la loi
Observent sa doctrine et conservent leur foi.
Eh ! bien, si je venais leur déclarer en face
Que je suis renégat au seul Dieu de ma race,
Ou que je foule aux pieds la loi de mes aïeux,
Ils mourraient de douleur, hélas ! les pauvres vieux.
Déshonneur ici-bas ! Voilà ta loi nouvelle !

MARIE-MAGDELEINE

Mais dans le ciel aussi, c'est la gloire éternelle !

JÉHU

Celui qui sent le bien et le fait en tout lieu
A droit à cette gloire, et sait servir son Dieu.

MARIE MAGDELEINE

Pourquoi donc à sa voix le désir de le suivre
S'empare-t-il de moi ? Sans lui je ne puis vivre.

JÉHU

C'est naturel. Partout tu vois l'obscurité.
Tu cherches un falot pour avoir la clarté.

MARIE-MAGDELEINE

Ah ! si tu connaissais Jésus !

JÉHU

En quoi ton âme
A-t-elle donc changé, Marie ? En quoi la femme
A-t-elle dépouillé son passé ? Non, crois moi,
Tous les cultes humains n'ont qu'une seule loi :
Faire le bien, et fuir le mal : pour tout le reste,
Mensonge et fiction ! Je suis Juif, et je reste
Juif ! Du Nazaréen tu cours baiser les pas.
Fais-le donc si tu veux ; je ne te suivrai pas.

(Il sort)

SCÈNE VII

MARIE-MAGDELEINE

Lutte de mon esprit! Non, Jéhu déraisonne,
Tout ce qu'il dit est faux. Et cependant personne
N'a son bon sens... La foi pure de tout soupçon
S'infiltre dans mon cœur, captive ma raison.
Il ne la sent pas, lui, n'ayant pas vu le Maître...
(Regardant au dehors)
On vient de ce côté. C'est Jonathas peut-être...
Non, Caïfas! Quelqu'un accompagne ses pas.
Judas de Kériot! — Pour qu'ils ne me voient pas,
— Car Judas m'importune avec son faux visage, —
J'attendrai Jonathas sous le bois. C'est plus sage.
(Elle sort)

(A suivre.)

Adaptation française

F. SOLER.

LE THÉATRE GAI

Ah ! c'était le bon temps, comme disait madame Grégoire. C'était le temps des belles insouciances, des rires sonores, des escapades joyeuses. C'était à la fin du second Empire, si j'ai bonne mémoire, alors que l'horrible tuerie de 1870 n'était pas encore venu mettre un crêpe aux grelots. Peu importait alors le lendemain.

Ils étaient partis toute une bande, sous la direction du père Floricourt, (de la Comédie française, s'il vous plaît,) pour donner une représentation du *Louis XI* de Casimir Delavigne à Compiègne. Drôle de type tout de même que ce père Floricourt. Ancien acteur de l'Odéon, acteur de la Comédie française, passionné pour son art, Floricourt tenait l'emploi des financiers : Orgon, Harpagon, Chrysale, tel avait été toujours son apanage, et le fait est qu'avec son ventre bedonnant, sa taille ramassée, ses deux gros yeux en boules de loto, il avait bien le physique de l'emploi. Mais quel est donc l'artiste, au théâtre, qui se contente de ce qu'il peut faire? Or Floricourt avait une ambition : celle de jouer le tragique (comme Molière !) et c'est pour cela sans doute que Floricourt emmenait tous ses élèves à Compiègne où il allait enfin paraître devant les populations ahuries, sous le pourpoint de laine du seigneur de Plessis-les-Tours.

J'ai dit que Floricourt emmenait ses *élèves*, et j'y reviens. Floricourt était professeur. Méprisant profondément l'enseignement du Conservatoire, Floricourt avait imaginé une façon particulière de respirer, qui convertissait bientôt le néophyte en un soufflet de forge perfectionné. Rien d'étonnant, par exemple, que de trouver chez lui Floricourt étendu tout de son long sur un tapis avec une table de nuit sur la poitrine.

— Eh ! que faites-vous donc là, cher maître ?

— Ne bougez pas. Je travaille ma respiration.

J'ignore si, ce jour là, toute la bande de Compiègne avait travaillé la respiration au point de transformer la salle en un immense ventilateur, mais je sais qu'il y avait là une bande de gaillards décidés à s'amuser ferme, même aux dépens du bon père Floricourt, s'il le fallait.

* * *

L'usage dans les villes de province étant de faire figurer les soldats de la garnison, on avait amené au théâtre un piquet de troupiers destinés à se revêtir qui, en hommes d'armes, qui, en nobles seigneurs de la Cour.

Ces travestissements, où les pauvres bleus ne comprennent rien, sont toujours un sujet de conversation bien amusant dans les casernes :

— Tu es allé au théâtre hier soir ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'on vous a fait faire ?

— Ah ! mon vieux, on nous a habillés tous en *Romains*.

Car du moment que le troupier quitte sa capote et son pantalon rouge, on doit l'habiller fatalement en *Romain*, l'action se passât-elle sous Charles IX.

Ils étaient donc tous là, en Romains, c'est-à-dire en courtisans, princes et ducs, et le vieux Loiseau parcourait fiévreusement les couloirs du théâtre en s'écriant d'une voix cassée par le répertoire : « En scène pour le dernier, en scène. » Car le père Floricourt avait déjà déployé son talent de tra-

gique pendant les quatre premiers actes, devant une salle pleine jusqu'aux bords, sous les malédictions d'une galerie en délire qui ne parlait rien moins que d'assommer Olivier le Daim à la sortie.

Puis, se ravisant tout-à-coup, posant là sa sonnette, le fidèle Loiseau avec un geste à la Frédérick Lemaître s'écria : « Au foyer des artistes, tous les seigneurs du dernier acte ! Au foyer ! » Et l'on entendit un bruit de godillots dans les couloirs, car il est bon de vous dire qu'à défaut de chaussures moyen âge, on avait dit aux lascars de conserver leurs godillots.

Après avoir fait faire le cercle aux seigneurs, et fermé les portes du foyer, le vieux régisseur s'appuyant sur son bâton, ainsi que Voltaire sur sa canne, s'exprima à peu près comme il suit :

— J'ai une recommandation à vous faire pour la fin de cet acte, mais ceci est de la plus haute importance. Le roi Louis XI...

— Oui, oui, le petit gros, entendit-on de toutes parts.

— Silence ! Ecoutez !

— Le roi Louis XI va mourir.

Un cri s'échappa de toutes les poitrines, comme s'il se fût agi d'une mort véritable.

— Eh ! bien, quand vous le verrez mourir, vous, les seigneurs de sa cour, alors faites bien attention...

— A quoi ?

— Celui-là — poursuivit le régisseur en désignant un artiste de la troupe — ce grand-là s'écriera : « Messieurs, le roi est mort ! Vive le roi ! » Vous comprenez bien ? Alors, alors seulement, vous direz tous ensemble : « Vive le roi ! » Tous ensemble, c'est compris ?

— Oui. — Non.

Et le brave Loiseau, pour plus de sûreté, leur fit encore faire une petite répétition :

— « Le roi est mort ! Vive le roi ! »

— Vive le roi ! clamèrent-ils en chœur.

C'était parfait. Le régisseur fendit le cercle, son bâton à la main, et frappa les trois coups pour le dernier.

* * *

Les seigneurs en question, ne devant entrer en scène que vers la fin de l'acte, se promenaient mélancoliquement au foyer en songeant au rôle qu'ils allaient remplir, et se regardaient avec complaisance dans les glaces, lorsque Dorival, un élève du Conservatoire qui depuis fit son chemin au théâtre Michel de St-Pétersbourg, s'approcha des groupes en sondeur.

Puis, après un instant de silence :

— Vous savez, leur dit-il, ce qu'il faut faire à la fin de l'acte ?

— Oui, oui, répondirent-ils tous en chœur. Quand le gros se meurt, nous devons crier : « Vive le Roi ! »

— Ah ! ah ? continua Dorival de plus en plus songeur.

On vous a dit de crier « Vive le Roi ? »

Cette perplexité, peinte d'une façon si évidente sur le visage décomposé de Dorival, trouva de suite un écho dans le cœur de ces braves seigneurs.

— Est-ce que ça n'est pas ça ? hasarda un loustic.

— Mon Dieu ! ça vous regarde, mâchonna Dorival entre ses dents avec des réticences. Si on vous l'a dit, faites-le. Mais moi je ne me mêle de rien.

Et il poussa un soupir à fendre le cœur de Tristan l'Hermite.

Le doute qui avait déjà pris ses racines dans l'âme naïve de ces rustiques, y poussa à la façon d'un chêne vigoureux.

— On ne doit pas crier « Vive le Roi » ? demanda nardiment un Breton trapu et rougeaud.

Dorival haussa les épaules, pirouetta sur ses talons, fit une fausse sortie, puis revint leur dire d'un air de mystère après s'être assuré que personne ne pouvait les écouter.

— Je ne veux me mêler de rien, je vous le répète, et encore moins de politique. Mais enfin, que diable ! chacun sait ce qu'il a à faire. Comment ! Vous, des soldats de l'Empereur, dans une ville où il y a un palais impérial, vous allez crier « Vive le Roi » ! Faites ce que vous voudrez. Ça vous regarde. Seulement, un conseil d'ami : Le commis-

saire est dans l'avant-scène, et a eu tout le temps l'œil sur vous. Et puis, je ne suis pas le régisseur, moi. Chacun doit connaître son devoir. Et maintenant, Messieurs, bien le bonsoir.

Les pauvres *Romains* se regardèrent d'un air complètement ahuri.

En ce moment le vieux Loiseau entra comme une trombe, ses rares cheveux en coup de vent :

— Eh ! bien, fichtre ! Vous dormez ! En scène, tous les seigneurs, en scène !

Et il les poussa violemment, à grand renfort de coups de poing dans le dos.

Le père Floricourt-Louis XI était mourant.

Les seigneurs que cette scène navrante auraient dû émouvoir, semblaient penser à tout autre chose. D'un commun instinct, et sans se prévenir, ils jetaient des regards à la dérobée sur l'avant-scène de gauche, où brillaient avec une fixité singulière, les deux petits yeux du commissaire.

L'instant est poignant, solennel.

Transpirant, soufflant, écumant, le roi s'est écroulé enfin dans son fauteuil.

— Le roi est mort, Messieurs, vive le Roi !

Alors tous, sans hésiter, d'une voix de stentor, et avec un air de satisfaction manifeste, répondent comme un seul homme : « Vive l'Empereur ! »

On affirme que, depuis ce jour-là, Floricourt n'a plus jamais osé remettre les pieds à Compiègne.

LE SOUFFLEUR.

ALLELUIA !

Les sanctuaires où l'on entend « de la margarine de sons « rances qu'y barattent les chantres ».
En route, par Huysmans.

Dans les cathédrales gothiques
Un beau jour Huysmans s'en alla,
Alleluia !
Et dans le chant des saints cantiques,
Ecoutez bien ce qu'il trouva :
Alleluia !

D'abord, un goût de « margarine » ;
De vieux sons sentant le rata,
Alleluia !
L'odeur âcre d'une cuisine
Où roussit la chipolata,
Alleluia !

Des relents fades de vaisselle
Que dans un coin l'on oublia,
Alleluia !
Comme un soupçon d'eau de javelle,
Puis un goût d'ail que l'on pila,
Alleluia !

Le lutrin empestait le rance,
Le bedeau sentait..... mais basta !
Alleluia !
L'orgue..... c'était une souffrance !
Le suisse..... ah ! tenons-nous en là !
Alleluia !

Et pendant ce temps les gros chantres
Semblaient battre le beurre en la,
Alleluia !
En tambourinant sur leurs ventres,
Sol, la, si, do, do, si, do, fa,
Alleluia !

Dans les cathédrales gothiques
Un beau jour Huysmans s'en alla,
Alleluia !
Et dans le chant des saints cantiques,
Voilà tout ce qu'il rencontra.
Alleluia !

VADIUS.

BIBLIOGRAPHIE

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse ? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER de la PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. Gallois, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER de la PRESSE lit 6000 journaux par jour.**

La Revue Littéraire Indépendante se réservant le droit de paraître aussi souvent qu'il lui plaira, afin de ne pas faire faire indéfiniment antichambre aux manuscrits qui lui sont confiés, accepte les abonnements, non par échéances, mais par nombre de numéros.

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement, revêtu de la signature de l'administrateur.*

le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement revêtu de la signature de l'administrateur.*

le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

LA JEUNE BELGIQUE

BRUXELLES

M. Iwan GILKIN, directeur, 110, rue de la Limite

REVUE DU MONDE LATIN

PARIS - 15, Rue des Apennins - PARIS

LES LITTÉRATURES

Considérées au point de vue historique et critique

Bulletin du séminaire d'histoire des littératures de l'université libre

BRUXELLES — Alfred CASTAIGNE, éditeur, 28, Rue Berlaimont

L'Avenir Artistique

Revue mensuelle de littérature de théâtre et d'art

PARIS - 12, Avenue Rapp

L'IRIS EXASPÉRÉ

Poésies par M. Adrien MITHOUARD

PARIS — Alphonse LEMERRE, 21-23, Passage Choiseul

TOURING-CLUB DE FRANCE

(Alliance des Touristes-Cyclistes)

Fondé le 26 janvier 1890, pour favoriser le développement du tourisme et plus spécialement le tourisme vélocipédique.

Siège social :

PARIS — 5, Rue Coq-Héron

Revue Universelle Internationale Illustrée

PUBLICATION INDUSTRIELLE, COMMERCIALE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE, SCIENTIFIQUE, etc.

4me année

Genève — Paris — Bruxelles — Rotterdam — Munich — Florence

Siège : 19, Route de Carouge, GENÈVE

UNION VÉLOCIPÉDIQUE DE FRANCE

PARIS — 40, Rue Saint-Ferdinand

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

PARIS — 104, Rue d'Assas

ORIPEAUX

FANTAISIES ET HALLUCINATIONS

LIÈGE — H. VAILLANT-CARMANNE, imprimeur

REVUE HISPANIQUE

PARIS - 7, Rue Léon Cognet - PARIS

15 JUILLET 1895 — N° 5

LE NUMERO : 60 CENTIMES

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE 634

LA REVUE LITTÉRAIRE INDÉPENDANTE

GENÈVE, PARIS, BRUXELLES, FLORENCE

« ...Nul n'est forcé d'écrire ; celui qui librement saisit l'outil sacré peut être abusé par les suggestions de son erreur, mais du moins il obéit à ce qu'il prend pour une vocation ; il fait ce qu'il aime à faire, et sous ce rapport du moins il est heureux. »

MAXIME DU CAMP.

SOMMAIRE

1. Chronique d'été ..... **Lancelot.**
2. Judas de Kériot ..... **F. Soler.**
3. L'Espagne inconnue. Au pays des bouchons (suite et fin) **H. Lyonnet.**
4. Eté ..... **Miss E. Ehrtone.**
5. Fétichisme ..... **Marc Dupuy.**
6. Timidité ..... **J. Fangazio.**
7. Sonnet ..... **Jacques Régnier.**
8. Memoria ..... **C. Frédricx.**
9. Le Cerveau de Bismarck ..... **Vadius.**
10. Hallucination (conte allégorique) ..... **J. Edwards.**
11. Propos fantaisistes ..... L'auteur des **Oripeaux**
12. Bibliographie .....

GENÈVE

IMPRIMERIE F. TAPONNIER

19, Rue de Carouge, 19

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

A NOS LECTEURS

La Revue Littéraire Indépendante ayant été créée dans le but de publier les œuvres inédites des auteurs connus et non connus, nous prions instamment ceux-ci de bien vouloir se mettre en relations directes avec nous :

A Genève : **Direction et Administration,** *19, route de Carouge.*

A Paris : **M. Georges Estienne,** *correspondant général.*
Dépôt pour la vente :
Librairie Sevin, *8, boulevard des Italiens.*

A Bruxelles : **MM. Franz Wiener** *et* **Robert Sand,** *correspondants généraux, 50, rue Juste-Lipse.*

Florence : **M. Masini Otello,** *correspondant général, 19, via Ponte all' asse.*

On ne répond pas des manuscrits envoyés

LISTE DE NOS COLLABORATEURS

dont les articles ont été publiés dans nos cinq premiers numéros

BAR (Comtesse de) — CAMUS — CROCHARD — DELMAS, W. — DUPUY, Marc — DUVIVIER, Carl — EDWARDS, J. — Miss E. EHRTONE — ESTIENNE, G. — FANGAZIO, J. — FÉNIS (Ferd. de) — FLORIENTAL — JULIEN, Edm. — JUSTICE, O. — GILKIN, Iwan — LANCELOT — LÉON, H. — LYONNET, H. — PÉGOMAS — REGNIER, Jacques — RUFFIER, A. — SAND, Robert — LE SOUFFLEUR. — SOLER, F. — VADIUS — VERDAGUER — VIDI — VILLOTE, C. — H. W. — WIENER, Franz.

1re ANNÉE — 60 centimes le numéro — 15 JUILLET 1895 — No 5

LA

REVUE LITTÉRAIRE

INDÉPENDANTE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage, Études, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

GENÈVE — PARIS — BRUXELLES — FLORENCE

Rédaction et Administration : 19, Route de Carouge, 19, à Genève

On ne répond pas des manuscrits envoyés

Prix de l'abonnement de 52 numéros : France, Suisse, Belgique, **Fr. 24.** — Union postale, **Fr. 28.** — Etats-Unis de l'Amérique du Nord. **Fr. 30.** — Amérique centrale et méridionale, Indes orientales, Japon et colonies anglaises, **Fr. 36.** — Abonnements d'essai (Union postale) : 12 numéros, **Fr. 6,50.**

CHRONIQUE D'ÉTÉ

— Ne pensez-vous pas qu'ils commencent à nous raser ?

— Dites plutôt qu'ils achèvent.

— Et de qui parlez-vous ? s'écria un troisième interlocuteur survenant.

— Des vélocipédards ! parbleu ! s'écrièrent en chœur les jeunes hommes assis sur la plage, et comme un fanatique du « pneu » essayait d'esquisser quelque geste de protestation, mon ami Charles continua doucement, sans exagération et sans aigreur :

— Tout est mode, mes amis, les pantalons retroussés, les épaules rembourrées, les pans d'habits en queues de hannetons, et les cannes à bec recourbé que l'on porte gravement par le bout opposé. Mais tout cela ne vous fait pas de mal, tandis que le vélocipédard, non seulement nous écrase, mais encore il nous nargue ; il envahit nos journaux de réclames au point de les rendre illisibles ; il court ventre à terre quand on le regarde, et met sa machine au fourgon des bagages quand on ne le voit pas ; il corrompt notre langue déjà si malade en y introduisant une foule de mots étrangers, ruine la santé des naïfs qui y croient, travaille à détruire chez la femme le dernier souci de la ligne, arrive à faire de l'être humain une espèce de batracien empalé, et enfin, par dessus tout, étrique l'esprit, car, je vous le demande, est-il rien de plus navrant que la conversation de plusieurs vélocipédistes entre eux ! On riait naguère de celle des chasseurs — sans oublier celle des pêcheurs marseillais ! La bicyclette a tué toute la jouissance du voyage intellectuel, et c'est en quoi elle a été fatale à notre temps. Je ne parle plus même comme mémoire des écrasés. Un vélocipédiste m'a démontré hier que c'est d'ailleurs toujours par leur faute s'ils le sont.

Et comme ce paradoxe soulevait quelques murmures parmi les croyants, notre doux prédicateur poursuivit avec la précaution bien voulue cependant de ne blesser aucun des jeunes gens qui l'entouraient :

— En vérité, je vous le dis. Un observateur, un rêveur, un penseur ne sera jamais bicycliste, pour cette raison que les horizons, sur son passage, lui font signe de s'arrêter. La nature, l'histoire, le pittoresque, l'imprévu le retiennent à chaque pas. Demandez ce qui se passe pendant ce temps dans la cervelle d'un bicycliste filant sur la route monotone, couvert de sueur, hypnotisé par le chemin à faire, se garant d'un chien, d'un tesson de bouteille, d'un clou. Le paysage ?

Ah ! ah ! Il ferait bon lui en parler ! C'est trop vieux jeu ! Plaisantez-vous : « kilomètres... record... pneu... montée... trop de côtes !.. match... marque William and William ! Co Limited, Coventry... kilomètres... pneu crevé !... réparations ! »

Un éclat de rire formidable accueillit les dernières paroles de notre ami. Je dois dire pour la vérité qu'il n'avait que médiocrement convaincu son auditoire.

— Et là-dessus, ajouta-t-il en manière de conclusion, je m'en vais relire un chapitre de Jean-Jacques sur la poésie des voyages à pied.

* * *

On n'a pas assez raconté par le menu, nous semble-t-il, l'odyssée abracadabrante de ce fameux navire turc *Feraïd*, arrivé le dernier en rade de Kiel, le mois passé, avec l'aide de marins danois. Et bien qu'un écho de ces fêtes semble venir ici comme un apéritif après le dîner, qu'il nous soit permis cependant de livrer l'anecdote aux faiseurs d'opérette. Seulement qu'ils se pressent, le genre commençant à s'user.

Un jour un grand sultan,
Dig, dig, dig, digue, digue pan !
(Air connu)

Non, ce n'est pas cela. Un jour donc, il fut décidé que le *Féraïd*, navire incomparable dont la construction remonte à trente ans, s'en irait dans les eaux de Kiel. Disons tout de suite que son aménagement est des plus luxueux ; le logement de l'amiral est orné d'or, de soie et de brocard. Les rebords des panneaux et les rampes d'escalier sont en argent massif finement travaillé. Bref, le poids de ces ornements surchargeant quelque peu le navire, il fut décidé qu'on le priverait de son artillerie pour cette expédition... diplomatique. On saluerait par la pensée. Et voilà le navire parti.

Il était un petit navire,
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué.
(Air connu)

Non, ce n'est pas encore cela. Au diable soient les réminiscences ! Or, l'amiral n'ayant reçu à son départ de la Corne d'or qu'une somme en numéraire d'une insuffisance parfaitement notoire, la route dût-elle se faire cahin-caha jusqu'à Brest, le mécanicien n'ayant droit qu'à deux morceaux de charbon tous les quarts d'heure.

Aussi, mes amis, quelle dèche en entrant dans notre beau port de Bretagne ! Mais l'amiral, qui doit en avoir vu d'autres, ne perdit pas la boussole pour si peu. A défaut de charbon, il lui restait à bord... une musique ! Sauvé, mon Dieu ! — C'est-à-dire, Allah ! — On donna un coup de fion aux cuivres, on astiqua les trombones, et

Zim, la ï là, zim la ï la,
Ces beaux militaires.
Zim, la ï là, zim la ï la,
Ces ottomans là !
(Air connu)

Les Brestois aiment la musique, sans quoi vous pensez bien que la combinaison aurait raté. On donna un concert, à la suite duquel une collecte fut faite — dans un fez, probablement, — et le produit de cette collecte permit au *Feraïd* de se diriger à toute vapeur sur Kiel. Flammes de bengale. Tableau, etc.

Mais lorsqu'il s'agit de passer les détroits, ne voilà-t-il pas que le manque de cartes marines, (par suite d'une économie exagérée de l'amirauté ottomane) força encore le bâtiment à faire relâche. L'amiral qui avait retrouvé sa boussole à Brest ne perdit pas la carte, (la sienne), à Copenhague. Il eut recours aux bons offices de marins danois, mais ceux-ci ayant eu le mauvais goût de vouloir se faire payer, durent s'adresser à un huissier de Kiel pour obtenir satisfaction.

Mais hélas ! le papier timbré ne remplaçant pas le charbon, on ne nous a pas dit comment s'était terminée l'aventure. Et c'est ici précisément que nous faisons appel à tous les librettistes d'opérette. Faire liquider au cours du jour les rebords de panneaux et les rampes d'escalier en argent massif ? Sonder discrètement quelques riches Israélites de Hambourg sur la possibilité de faire « un pon bétit affaire. » Allons donc, ça n'est pas une fin pour une pièce ! Ne vous semble-t-il pas qu'il vaudrait mieux faire exécuter une « danse du ventre » par tout l'équipage, avec le coup du ballet pour le dernier acte ? Nous livrons ce projet à qui de droit, nous engageant d'avance à ne

pas réclamer un sou pour les droits d'auteurs.

* * *

L'inauguration du buste d'Henri Murger dans le Jardin du Luxembourg a fait exhumer dans la presse toutes les anecdotes concernant *la Bohème* et les bohémiens de ce temps. On a naturellement mis en avant le nom de Schanne, qui servit de type pour Schaunard, mais combien peu l'ont présenté sous son vrai jour, pour cette bonne raison que beaucoup ne l'ont pas connu.

Schanne, à l'époque où nous l'avons vu pour la première fois, était tout simplement un tranquille bourgeois du Marais, fabricant de jouets rue des Archives, homme paisible, doux, spirituel, compositeur de musique à ses moments perdus et membre du Jury dans tous les concours musicaux qui se donnent chaque dimanche d'été dans les environs de Paris. Nous voilà loin, n'est-ce pas, du bohème hirsute et du pilier de brasserie.

— Est-il vrai, lui disions-nous un jour, que vous ayiez servi de type pour Schaunard ? — Oui et non, nous répondit-il en souriant. Il s'est créé une légende là-dessus, et on a voulu que je sois Schaunard de toutes pièces. Ce n'est pas tout à fait exact. Murger et moi étions de bons amis. Jeune, j'ai fait des « blagues d'étudiant » comme on dit. Mais bien d'autres que moi en ont fait. Alors tout ce que Murger a recueilli autour de Schaunard, il l'a mis sans hésiter sur le dos de Schaunard. Schaunard, c'est un cadre. Mais en ce qui me concerne — et je n'en rougis pas, loin de là — pour la vérité vraie, il faut en prendre et en laisser.

La conversation du brave père Schanne était intéressante au-delà de tout ce qu'on peut se figurer. Les souvenirs, sur Henri Monnier, principalement, étaient inépuisables. Aussi terminerons-nous cette chronique par le récit de l'aventure suivante que se plaisait volontiers à raconter Schanne-Schaunard.

Le temps était aux mystifications, mais bien peu de mystificateurs eurent le sang-froid d'Henri Monnier qui mystifiait pour son propre compte, pour son plaisir, sans se soucier de la galerie. Un jour donc, Henri Monnier monte sur l'impériale de l'omnibus et s'assied à côté d'un ouvrier qui, son ouvrage terminé, rentrait chez lui dans le faubourg. Cet homme, semblable en cela à bien des gens du peuple, avait une envie terrible de causer avec ses voisins. Henri Monnier-Prud'homme perdu dans son faux-col, avec ses lunettes d'or et son air de notaire, était silencieux comme une carpe de Fontainebleau.

— Enfin, la journée est finie, dit l'ouvrier, cherchant toujours à nouer la conversation avec son impénétrable voisin. Ce n'est pas trop tôt. Je rentre chez moi. Là, Ernestine m'attend. Ernestine, c'est ma femme. Elle soigne les gosses, et puis me prépare le souper. Eh ! bien, Monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais quand le soir je retrouve Ernestine...

— Pardon, l'interrompt alors gravement Monnier, et vous m'excuserez si je vous coupe la parole. Vous avez dû voir, n'est-ce pas, jusqu'à quel point votre conversation m'intéresse. Eh ! bien, je vous en prie, si vous ne voulez pas me faire de la peine, n'appelez plus votre femme Joséphine !

— Mais, reprend l'ouvrier ahuri, je n'ai pas dit Joséphine ; j'ai dit Ernestine.

— Assez, Monsieur, assez, n'insistez pas, et continuez.

— Je rentre donc, Ernestine me dit...

— Encore, s'écrie Monnier furieux, en se levant sur l'impériale et en brandissant fiévreusement son parapluie. N'appelez plus votre femme Joséphine, ou sinon...

Toute l'impériale est debout. Le monde s'arrête. Le conducteur se précipite. Les sergents de ville se demandent s'ils doivent intervenir, et, chose inexplicable, voilà les voyageurs qui prennent fait et cause pour Henri Monnier.

— Enfin, dit l'un d'eux, puisque ce Monsieur vous a dit que ça lui faisait de la

peine de vous entendre prononcer le nom de Joséphine.

— Ernestine ! Ernestine ! hurle le malheureux mystifié.

Et la scène continue, inextricable.

De semblables plaisanteries faisaient pâmer de rire il y a cinquante ans. Je doute fort qu'elles aient quelque succès même auprès des Lémice-Terrieux d'aujourd'hui.

LANCELOT.

JUDAS DE KÉRIOT

DRAME

SUITE ET FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE VIII

Judas, Caïfas

CAIFAS

Oui, Judas, le torrent du Cédron, le voici,
Et c'est pour te parler que je t'amène ici.
Qu'a-t-il dit ? Ou qu'a-t-il répondu ton prophète ?
Et ma commission est-elle chose faite ?
J'attendis la réponse hier au Sanhedrin ;
Il nous la faut, Judas !

JUDAS

Je l'ai cherchée en vain.
Ici même, en ce lieu désert, vers les approches
De la nuit, au coucher du soleil, quand ces roches
Semblent devenir le tombeau de sa clarté :
— Seigneur, lui dis-je alors, et comme en a-parté,
La Judée en entier gémit sous l'esclavage
De Rome : entendez le cri de bête sauvage
Qui grandit ; il nous faut sortir de cet enfer,
Nous voulons tous briser nos lourds anneaux de fer.
Nous demandons un chef ; les bannières sont prêtes.
Un mot de vous : elles s'agitent sur nos têtes.
Vous seul, vous pouvez tout : alors que vous passez
La Judée à vos pieds se met ; réfléchissez !
Lancez ce cri de guerre ! Et jusqu'à ces montagnes
Qui viendront pour briser dans nos saintes campagnes,
Les serres et le bec de leur aigle romain !

CAIFAS

Et qu'a-t-il répondu ?

JUDAS

M'écartant de la main :
« Mon règne, tu le sais, n'est point sur cette terre,
« Judas, » murmura-t-il. Et grave, solitaire,
Il partit en feignant de n'avoir pas compris,
Mais non sans me lancer un regard de mépris.
Oh ! ce regard glacé d'une statue en pierre !
Et je le vis aller rejoindre Jean et Pierre.

CAIFAS

Toujours le même alors ?

JUDAS

Vous l'avez dit, toujours.
Vous ne l'aurez jamais.

CAIFAS

Qui sait ? l'un de ces jours,
Si Jésus dans l'éclat de sa gloire projette
D'avoir quelques lauriers pour couronner sa tête,
S'il nous faut effeuiller des fleurs sur son chemin,
S'il lui faut un rameau pour tenir à la main,
Alors, Judas, tu lui diras entre autres choses
Que ces rameaux, ces fleurs, ces lauriers et ces roses
Ont un sceptre pour tronc ; que seul triomphateur
Il pourra commander au peuple en dictateur,
Qu'il verra remplacer le tapis populaire
De ces fleurs, par la peau du tigre atrabilaire
Que l'on voit étendue aux pieds des Pharaons.
Alors, il prêtera l'oreille à tes leçons.
Au lieu d'être, ainsi qu'il dit, roi d'une autre vie,
Subitement, Judas, il lui prendra l'envie
De ramasser l'or et la gloire en celle-ci,
Et ton Dieu de là-bas deviendra roi d'ici.

JUDAS

Vous vous trompez ; Jésus est un visionnaire ;
Il a fait vœu de pauvreté ; doux, débonnaire,
S'il a de l'or, il le donne, et ne garde rien.
Il méprise la gloire, et ne fait que le bien.
C'est un homme de glace ; il n'est rien qui l'anime ;
Faut-il à la Judée un fou pusillanime ?
Non, n'est-ce pas ? Il faut aux Juifs un cœur de feu,
Un bras viril, un homme enfin, non pas un Dieu !

CAIFAS

Cet homme, où le prends-tu ?

JUDAS *hypocritement*

Souvent notre sagesse
S'en va chercher bien loin diamant ou richesse,
Alors qu'auprès de nous...

CAIFAS

Cet homme-là, c'est toi,
Veux-tu dire ?

JUDAS, *avec éclat*

Oui, Judas de Kériot, oui, moi !
Certes, je suis encore le plus obscur apôtre
De Jésus. Néanmoins je n'en connais point d'autre
De plus audacieux pour mener le complot ;
Je suis celui que vous cherchez ; à moi, le lot
De sauver la patrie en déchaînant la guerre,
L'honneur de réveiller dans les cœurs la colère !

CAIFAS, *avec doute*

Toi ? mais que feras-tu ?

JUDAS

Tout ce que fait celui
Qui, comme moi, comprend que le grand jour a lui.
Pour arriver au but l'occasion est bonne ;

Comme firent un jour les fous de Babylone,
J'élèverai, s'il faut, jusqu'au ciel une tour.
Croyez-moi, Caïfas, je parle sans détour.
La Judée est esclave ? Esclave est qui veut l'être.
Son joug est joug de fer ? — Avez-vous vu peut-être
Une barre d'acier aux mains d'un forgeron ?
Chauffez : le fer rougit. Frappez : il devient rond,
S'aplanit ou se tord, s'allonge ou se gondole;
Sous le marteau, ce n'est plus qu'une cire molle,
Et l'ouvrier, au lieu d'anneaux et de chaînons,
Forge, s'il veut, des clefs pour ouvrir les prisons !
Je serai celui-là : chez chaque Juif esclave
Sachez donc qu'un feu couve, impétueuse lave
Qui n'attend pour couler qu'un mot parti du cœur !
Je dirai ce mot-là ; je serai ce vainqueur.
Avec l'aide de ceux qui travaillent dans l'ombre,
Puissants au Temple saint, prudents dès qu'il fait
[sombre]
Astucieux, adroits, cheminant dans la nuit,
Je me faufilerai, j'arriverai sans bruit.
Prodige ! Aux habitants de ces taupinières
Voici que tout à coup poussent des crinières !
Les taupes sont des lions ; aigles sont les corbeaux ;
Les étendards romains s'envolent en lambeaux ;
Le combat se poursuit, âpre, acharné, sauvage ;
La mer, rouge de sang, vient teindre le rivage,
Du sang partout ! Membres épars, crânes ouverts,
Boucliers dispersés, chars jetés au travers,
Soldats, chevaux, frappés comme d'un coup de foudre,
Et l'aigle de Tibère, enfin, réduit en poudre !

CAIFAS *avec dédain*

Rêves que tout cela ! Sache bien qu'un rhéteur
Eut rarement le don de nous toucher au cœur.
Le peuple juif réclame à grands cris une idole ;
Tu ne seras jamais celui-là qui console.

JUDAS, *sourdement*

C'est votre avis ?

CAIFAS

Veux-tu savoir la vérité ?
Ne cherche point, entre vous deux, d'égalité.
La nature, vois-tu, cependant généreuse,
T'a refusé, Judas, cette figure heureuse,
Cet air mystique, enfin ce je ne sais pas quoi,
Qui fait que dans les cœurs Jésus de suite est roi.

JUDAS, *avec rage*

Toujours Jésus, toujours !

CAIFAS

Je te crois fort, sans doute;
Enrichis-toi, tu peux le faire, et suis ta route.
Pour sauveur de Judée amène-nous Jésus.
Rappelle-toi ce que je t'ai dit là-dessus,
Judas. — Sais-tu ce que je pensais de ta haine ?

JUDAS, *avec un mauvais regard*

Une haine ! Qui ? moi ?

CAIFAS

De ta rage malsaine,
Oui. Je pensais : Judas de Jésus est jaloux.

JUDAS

Moi, jaloux ?

CAIFAS, *s'en allant*

Adieu, donc !

JUDAS

Vous croyez cela, vous !

CAIFAS, *revenant*

Enfin, si tu le peux aussi, de Magdeleine
Eloigne Jonathas, mon fils. Et pour ta peine...
Tout service a son prix.

(Il sort)

SCÈNE IX

Judas, *seul*

Moi ! jaloux, envieux
De mon maître Jésus ? — Et cependant le vieux
Caïfas a dit juste. Une sauvage envie
M'étreint le cœur; je veux son sang, je veux sa vie ;
Toujours Lui : Lui partout ! Jésus seul, infini !
Nous verrons. Le soleil couché, tout est fini.

SCÈNE X

Marie-Magdeleine, Judas

MARIE-MAGDELEINE *qui est entrée sur ces dernières paroles*

Et quand tu dirais vrai ? Quand ton projet infâme
Réussirait ? après, Judas ?

JUDAS

Ciel ! une femme !
Toi, Magdeleine ?

MARIE-MAGDELEINE

Après, dis-moi, que ferais-tu ?
Oui, cela te surprend, je prêche la vertu ?
C'est ainsi : tes instincts sont des instincts de hyène.
Quelle férocité peut égaler la tienne ?

JUDAS

Tigre ou colombe, hélas ! chacun à son destin.
Je n'agis point par goût.

MARIE-MAGDELEINE

En es-tu bien certain ?
Vois le feu : quand il veut, il détruit et ravage,
C'est la ruine et la douleur sur son passage ;
Et pourtant, quand il veut aussi, c'est le bonheur.
Nos membres engourdis à sa douce chaleur
Se réchauffent soudain, et pendant les veillées
C'est autour du foyer qu'à demi-réveillées
Les vieilles, tout l'hiver, viennent s'asseoir en rond.

JUDAS

Oui, tu dis bien, Marie, et c'est vrai dans le fond.
Mais chaque homme, ici bas, ainsi qu'une trirème,
A besoin d'un pilote : or je cherche moi-même
Ce gouvernail, cette ancre de salut ; la mer
Déferle autour de moi ; sur l'océan amer
Des passions, sans cesse assaillant ma pauvre âme,
Je cherche un guide, un port, une étoile, une femme,
Pour me sauver, Marie... et la femme, c'est toi.

MARIE-MAGDELEINE, *avec horreur*

Moi ! jamais.

JUDAS

Ton amour...

MARIE-MAGDELEINE

Ne compte pas sur moi.

JUDAS

Et cependant d'un mot de tes lèvres, Marie,
Tu peux seule, en mon cœur, calmer cette furie.
Tu ne me connais pas ; on me dit envieux.
Oui, c'est vrai, je voudrais m'échapper de tes yeux
Si beaux, perle ou rubis, dans les jours où tu pleures ;
Je voudrais être encor dans tes divines heures
De galant abandon, le soupir amoureux
De ta bouche rosée, et je serais heureux
De pouvoir captiver ..

MARIE-MAGDELEINE

Judas ! Quelle tristesse
Tu me donnes, à voir exhaler ta tendresse !
Tes paroles sont d'or, et ta bouche est de miel ;
Mais ton cœur est de fer, et ton âme est de fiel !

JUDAS

Tout cela changerait...

MARIE-MAGDELEINE

L'épaisseur du bocage
Laisse passer le bruit des voix, et le feuillage
N'est point toujours discret, Judas...

JUDAS, *confus*

Oh !

MARIE-MAGDELEINE, *indiquant le bois*

J'étais là !

JUDAS, *avec dépit*

Jonathas est aimé ! L'obstacle le voilà.

SCÈNE XI

Marie-Magdeleine, Judas, Jonathas

JONATHAS, *accourant un lys à la main*

La fleur de lys !

(Il l'offre à Marie-Magdeleine)

MARIE-MAGDELEINE *parlant toujours à Judas*

Pas plus Jonathas que tout autre !
Une force s'oppose à tout amour.

JONATHAS

Au nôtre
Aussi, Marie ?

(Elle prend la fleur)

MARIE-MAGDELEINE, *à Jonathas*

Ami, regarde cette fleur :
Elle n'est pas plus pure aujourd'hui que mon cœur.

JONATHAS

Mais que se passe-t-il ? Qu'as-tu ? Sur ma parole,
Je n'y comprends plus rien. Voyons deviens-tu folle ?

MARIE-MAGDELEINE

Vois là-bas le soleil qui se couche, et le jour
Qui s'en va ; c'est l'image, ami, de mon amour.
J'ai la fièvre, viens, viens.

JONATHAS

Allons !

MARIE-MAGDELEINE, *regardant Judas*

Oh ! sois sans crainte,
Judas, car tu n'as pas à jalouser l'étreinte
De Jonathas.

JONATHAS, *suppliant*

Marie !

MARIE *à Jonathas*

Oui, viens, et tu verras
Quels trésors de plaisirs alors tu connaîtras !
Les espoirs inconnus, les ivresses nouvelles,
Les extases sans nom, et les joies éternelles !

(Ils s'en vont, elle le retenant amoureusement dans l'espoir de le convertir à ses idées nouvelles, lui, regardant Judas avec haine. Enfin, ils disparaissent. Judas, après être resté quelque temps absorbé se frappe tout à coup le front comme un homme qui a trouvé ce qu'il cherchait :)

SCÈNE XII

Judas

Imbécile de moi ! Qui ne sais point encore
Qu'elle se vend à tout venant au poids de l'or !
Et je vais discourir ! Insensé ! Pour lui plaire
Il faut frapper un coup de maître ; l'adultère
Lara voulait hier vendre un bijoux de prix.
Je j'achète, et je l'offre : Alors son cœur est pris.
C'est cela. — Que c'est bon de l'argent dans sa poche !
Et Caïfas qui m'a promis double sacoche !
J'ai du plaisir à voir, à sentir cet argent !
Il semble me parler : « Voyons, grand exigeant,
« Me dit-il ; que veux-tu ? Te voilà sans excuse,
« Fais moi reluire aux yeux de celui qui refuse. »
Vive l'or ! C'est par lui qu'on achète les cœurs !
Les faux amis, les faux serments, les imposteurs !

(On entend la harpe et la chanson du cordier.)

La chanson du cordier ! Il faut que je le voie.

(Le bruit de la harpe cesse. Jéhu apparaît, et tout en vaquant à ses affaires, chante. Judas a étalé ses deniers sur une roche, et les compte. Le soleil baisse, et de son dernier rayon illumine l'argent compté par Judas.)

SCÈNE XIII

Judas, Jéhu

JÉHU, *chante tout en tressant une corde*

Le bonheur de la vie,
Rien ne peut le donner.
Vivons donc sans envie,
Sachons nous résigner !

JUDAS

Bien, vieux Jéhu, très bien ; te voilà dans la joie !

JÉHU

Judas de Kériot ! Encor de ce côté ?
Tu fuis donc les remparts de la vieille cité ?

JUDAS, *avec intention*

Oui, depuis que j'y vois figures étrangères...

JÉHU *avec insouciance*

Qu'y faire ? Nous payons les fautes de nos pères.
Dis-moi : l'on m'a conté que vivant en forêt
Tu suivais à présent Jésus de Nazareth,
Qui va dit-on, prêchant la doctrine nouvelle.

JUDAS

Laissons cela. — Sais-tu si, toujours folle et belle,
Magdeleine va rompre avec l'amant du jour ?

JÉHU

Quoi ? Tu penses toujours, mon fils, à cet amour ?

JUDAS

Connais-tu le bijou dont elle aurait envie ?

JÉHU

Un collier ; le plus beau que j'ai vu de ma vie :
En un mot le collier de perles de Lara.
Mais le prix est trop cher. Elle y renoncera.

JUDAS

Je le lui donnerai, moi.

JÉHU

Toi ?

JUDAS

Moi, cela l'étonne ?
Va-t-en trouver Lara ; parle-lui ; je lui donne
Ce qu'elle en veut.

JÉHU

Mon fils, c'est un cadeau de roi !

JUDAS

Achète le collier, te dis-je, et quant à toi...

JÉHU

Nous parlerons plus tard de cela. — Judas riche !

JUDAS

Et tu peux ajouter que je ne suis pas chiche.

JÉHU

Je le vois. Donc, tant mieux, car tu peux vivre heureux.

JUDAS

Pas tant que tu le crois ; et lorsque, malheureux,
Je te vois chanter, toi... Qu'as-tu qui te console ?
Des parents impotents, une femme un peu folle,
Un fils aveugle et sans espoir de guérison ?
Comment peux-tu chanter encor dans ta maison ?

JÉHU

C'est que le chant, mon fils, allège la souffrance.
Tout chant porte avec lui son rayon d'espérance.

JUDAS

Quelle philosophie !

JÉHU

Et qui te fait souffrir ?

JUDAS

Est-ce souffrir, Jéhu ? Dis bien plutôt mourir
A petit feu. Mon cœur étouffe de colère !
Oh ! de grâce, Jéhu, toi qui par un mystère
Divin, as su toujours lire dans l'avenir,
Guéris-moi, ne sachant vraiment que devenir.
Arrache de mon cœur cet enfer dont la flamme
M'étreint. Je te paierai, s'il faut, avec mon âme.

JÉHU

Quel mal peut t'empêcher à pratiquer le bien ?

JUDAS

Quels maux, devrais-tu dire. Hélas ! Je le sais bien.
D'abord l'orgueil.

JÉHU, *tressant une corde*

L'orgueil ? Mais avec ta richesse
Tu peux le contenter ; dépense avec largesse,
Car le riche orgueilleux peut être utile encor.

JUDAS

Dépenser ? Je ne puis, car j'ai la soif de l'or.

JÉHU

Le cas est grave alors.

JUDAS

Je suis luxurieux.

JÉHU

Complément de l'orgueil.

JUDAS

Jaloux, et furieux
Des succès remportés par les autres. L'envie !
Tu ne sais pas combien elle abrège la vie !
C'est comme un feu dans l'âme, et c'est un plomb fondu
Qui tombe goutte à goutte, et...

JÉHU

Je te vois perdu.
Un mot pourtant : parmi ce ramassis infâme
De passions, quelle est la plus forte en ton âme ?

JUDAS

Toutes.

JÉHU

Réfléchis bien. Celle qui par dessus
Toutes les autres...

JUDAS, *vivement*

Oui ! La haine de Jésus !
Elle me tient, me cloue, écrase ma cervelle ;
Chaque jour que Dieu fait, c'est torture nouvelle ;
C'est pire que la soif, c'est pire que la faim !
C'est un martyre immense et monstrueux... sans fin !

JÉHU

Je vois quel est ton mal ; ton âme, hélas ! en butte
Aux passions, s'épuise et succombe à la lutte.
Toutes ont même force, et voilà ton malheur.
Nulle ne peut chasser les autres de ton cœur.
Je ne vois qu'un remède, alors... je te l'accorde,
Si tu veux...

JUDAS

Vrai ? Dis-moi, quel est-il ?

JÉHU, *simplement, lui donnant la corde tressée*

Cette corde.

(Judas qui l'a prise machinalement la regarde avec surprise. Le cordier range ses outils de travail. On entend au loin la harpe, et l'enfant chante. Le soleil se couche au fond. Rideau.)

Fin de la première journée

(Adaptation française)

F. SOLER.

L'ESPAGNE INCONNUE[1]

AU PAYS DES BOUCHONS

(Suite et fin)

La diligence est attelée à quatre mules, nous nous y entassons tant bien que mal. Et, en route pour San Félice, où nous arriverons dans cinq heures. Nous cheminons par la nuit noire; le paysan est devenu invisible, retranché derrière son *tapa-boca*; l'Italien a roulé sa tête dans une couverture de voyage, l'ingénieur et le piqueur disparaissent sous des casquettes de loutre, quant à moi je grelotte, replié en deux. Le petit jour qui pointe, enveloppe notre dortoir de ses teintes grises. Autour de nous le paysage s'est transformé. Nous sommes dans de grandes forêts de chênes-lièges. Ce sera ainsi jusqu'à la mer. Nous sommes arrivés au *pays des bouchons*.

C'est là que vingt-huit villages se consacrent exclusivement à la fabrication des bouchons, c'est d'ici que s'exportent chaque année près de deux milliards de bouchons, attendus par les goulots des bouteilles, flacons, fioles de toutes espèces et de tous pays. Autour de nous pousse le liège; à nos pieds nous foulons du liège; dans chaque maison, dans chaque cabane, par la porte qui s'entrouvre, nous voyons, au passage, hommes, femmes, enfants déjà occupés à tailler le liège; et la fumée qui sort des cheminées a une odeur de bouchon brûlé; car le seul combustible, c'est le liège, qui est aussi le seul bois du pays.

Qu'il est coquet ce petit port de San Félice! La *concha* de Saint-Sebastien en miniature, avec cette différence que l'entrée de la baie naturelle de Saint-Sébastien est fort étroite, tandis que celle-ci fait l'effet d'un fer a cheval dont on aurait forcé l'écartement.

Quelques bateaux, une petite balancelle qui vient chercher une cargaison de bouchons, de grands rochers, et tout le long de la plage, de jolies maisons bien fraîches, peintes en rose, en bleu, en vert. Ce coin étrange et peu connu semble tout à fait détaché de l'Espagne. Ses seules relations sont avec la France, l'Angleterre, l'Allemagne, de telle sorte que l'on y trouve des commerçants qui parlent admirablement bien le français, l'allemand, le catalan, avec leurs ouvriers, l'espagnol, peu ou pas. Les indigènes taillent leurs bouchons, gagnent assez bien leur vie; et comme il serait difficile, avec la meilleure volonté du monde, de dépenser de l'argent dans le pays, chacun se trouve là dans un bien-être relatif. La mendicité, cette plaie de l'Espagne, y est inconnue.

Il est malaisé de passer convenablement sa soirée à San Félice, mais j'ai rencontré un Badois qui m'emmène chez lui pour me faire la lecture de Cervantès. Sur ce terrain pas moyen de n'être pas d'accord. Sa lecture se prolonge, et j'assiste à minuit, sur la plage, à un spectacle absolument nouveau pour moi: la pêche à *l'encensa*, la pêche au feu, au falot. Elle se fait seulement par les nuits sans lune. Quatre ou cinq hommes montent une barque. L'un promène à fleur d'eau des branchages enflammés dont la lueur rougeâtre va éclairer les profondeurs de la mer.

Le rameur suit le rivage, et de préférence les rochers. A l'avant un homme debout est armé d'une longue perche qui se termine par une sorte de trident.

La barque glisse sans bruit; on devine le reste. Eclairé par la flamme, l'homme lance son trident, et le poisson est capturé. Cette pêche est assez fructueuse, paraît-il. Mais rien de fantastique dans la nuit noire, comme ces barques de feu, filant silencieuses sur l'eau, et les longues silhouettes de pêcheurs se reflétant dans les flots qui s'illuminent sur le passage de l'*encensa*.

A cinq heures du matin, le garçon me réveille pour me conduire jusqu'à la « tartane » qui doit m'emmener à Palamos.

1 Voir notre numéro 3 du premier juin 1895.

Palamos est un autre petit port de la côte de l'Ampurdan, en remontant un peu plus vers le nord. Je m'installe dans la tartane, en compagnie de deux autres voyageurs, sans oublier les paquets, paniers, caisses, etc., qui auront pour rôle de nous caresser agréablement les jambes le long de la route.

Sur la carte, j'avais évalué la distance qui sépare San Félice de Palamos à une dizaine de kilomètres, et je m'étais fait ce petit raisonnement : « Dix kilomètres à pied, sur le bord de la mer, ou dans les bois de chênes-lièges, ce n'est pas assurément une grosse affaire. Le passage doit être magnifique et comme en cette saison le soleil ne chauffe guère ! »

Et puis, ne connaissant pas suffisamment la route, j'avais hésité. Bref, je m'étais engouffré dans la tartane.

A peine sortis de la ville, nous voici dans un lac de boue.

— Eh ! eh ! qu'est cela ? — C'est la route.

— La route de Palamos ?

— Parfaitement.

Je pensai en moi : « Quelle idée d'avoir pris la tartane ! »

En cet instant je me sentis lancé violemment sur mon voisin d'en face. La tartane avait une roue enfoncée dans une ornière de cinquante centimètres pour le moins. Le lac de boue n'avait pas le fond très uni. Les mules enfoncent dans la glaise jusqu'au poitrail, tirent de droite, de gauche, décrivent des Z capricieux ; le cocher jure, sue à grosses gouttes, et ce n'est que le commencement. Ornières, fossés, fondrières, voilà la route. Le tartanier semblable à un général au feu est tout simplement admirable. A chaque obstacle nouveau il se retourne vers nous. On comprend tout dans son regard prompt comme l'éclair.

— Vous le gros père, au fond, pour faire le contrepoids ! Vous le maigre, plus à gauche.

Vous, le grand dans le milieu !

Nous obéissons, inconsciemment, soulevés de nos banquettes ; à chaque soubresaut, nos chapeaux vont s'aplatir contre le plafond de la tartane, et nous nous embrassons tous follement comme des amis de vingt ans qui se retrouvent.

Encore, si l'on pouvait s'étayer, s'arcbouter, s'adosser ! Mais le moindre contact de votre ossature aux parois de la boîte de supplice vous rompt les membres ; les caisses et les paniers qui s'agitent vous écorchent les jambes, et si vous arrivez à vous ployer en deux, vous avez les reins brisés.

La tartane déséquilibrée, se dandinant de droite et de gauche, me rappelait ces petites bouteilles de sureau à fond de plomb, qui secouées, bouleversées en tous sens, reviennent toujours à leur position d'équilibre, le goulot en l'air.

— Quels chemins en Espagne ! se hasarde à me dire le tartanier.

Il appelait ça des chemins.

Enfin, moulus, courbaturés, nous sortons piteusement l'un après l'autre, de la tartane, en rampant. Cela n'avait duré que trois heures. Nous en avions chacun pour nos vingt sous ! Palamos est un petit port, avec un soupçon de jetée, à gauche d'une baie. Deux ou trois petits bâtiments qui chargent des balles de bouchons. Une canonnière de l'Etat.

De pauvres maisons de pêcheurs, et des rues accidentées, pavées en galets. Ce n'est pas beau. Heureusement, à Palamos, il y a un tramway à vapeur qui va rejoindre la ligne ferrée de France à la station de Flassa. C'est par ce tramway que nous regagnerons l'intérieur, mais non sans nous arrêter tout d'abord à Palafrugell.

Palafrugell est le grand centre de la production des bouchons de Champagne. Quelques industriels enrichis dans ce commerce, ont là des maisons fort bien montées. N'importe, cela ne doit pas être gai tous les jours, Palafrugell. Depuis Gérone, je n'ai plus rencontré un journal, j'ai bien parlé de Cervantès, mais je n'ai vu que des bouchons. Je vais visiter l'Eglise dont les boi-

series sont fort belles ; je remarque les battants de la porte d'entrée, sur lesquels on a cloué un nombre infinie de fers à cheval, à la façon des estampages japonais sur les coffrets de santal. Et je vais attendre l'heure du départ dans un grand café vide dont le patron cherche à me faire comprendre combien il y a de partis politiques en Espagne. Je bats en retraite au vingt-septième sans vouloir écouter la fin.

Les passages du tramway sont rares, deux fois par jour. J'ai tenu à m'assurer de l'heure du départ. Je n'avais pas aperçu deux hommes qui me guettaient au coin d'une rue.

— Monsieur part pour Flassa ?

— Oui ! pourquoi ?

Parce que, Monsieur, nous avons la tartane.

— La tartane ! à ce mot je me frottai involontairement les côtes.

— Oui, Monsieur, une bonne tartane.

— Merci bien, je prends le tramway.

Ici, air sardonique, et clignement d'yeux de mes deux interlocuteurs.

— Le tramway ! ah ! ah ! Monsieur prend le tramway ! Dis-donc, Pepe, Monsieur prend le tramway.

— Oui je le prends. Eh ! bien ?

— Eh bien ! Monsieur n'arrivera jamais à destination.

— Qu'est-ce que vous me chantez ?

Nous disons à Monsieur, qu'hier la machine est restée en route, à moitié chemin. Le tramway ah ! ah !

Le cafetier l'homme aux vingt-sept partis, m'avait dit, en effet que les machines n'allaient pas bien.

— Diable ! Et à quelle heure... la tartane !

Je me tâtais toujours les reins.

— De suite, Monsieur, de suite on part.

Il fallait un certain courage. D'un autre côté il ne me souriait pas de rester en chemin.

Le tartanier, empressons-nous de le dire, ne m'avait pas trompé. Nous arrivâmes à Flassa en même temps que le tramvay, dont la machine avait fonctionné ce jour-là.

De plus la route unie, comme nos routes de France, m'avait raccommodé avec les tartanes et les tartaniers.

Quel paysage grandiose que celui que l'on découvre, sur cette route de la Bisbal !

La mer bleue à perte de vue, la côte qui se déroule, le cap Rosas, les Iles Médes, et pour vis-à-vis les Pyrénées toutes blanches, les montagnes de la Catalogne, soulevées comme les flots d'une mer déchainée !

Enfin, à Flassa, nous retrouvons le chemin de fer qui nous ramène le soir à Gérone.

Nous regagnons notre grand lit d'hôtel, où l'on pourrait tenir six à l'aise, sous un plafond haut de huit mètres, avec les bruits de cloches, les grelots des mules, et les miaulements des chats pour vous bercer.

H. LYONNET.

ÉTÉ

I

Au clair soleil qui se lève,
L'eau tremblante sort du rêve,
Les nids se sont éveillés,
Chaque brindille ou corolle
Egrène une larme folle....
Oh ! les champs mouillés !

II

Midi brûle. En la saulaie,
Le ruisseau brillant bégaie
Sa chanson joyeuse aux prés ;
Mille insectes en maraude
Font frétiller l'herbe chaude...
Oh ! les champs dorés !

III

Tout s'est tu sous la ramure.
Seul le flot triste murmure,
Et les grillons, par moments,
Frappent leurs cymbales grêles
Dans la nuit qui tend ses ailes !
Oh ! les champs dormants !

Miss E. EHRTONE.

FÉTICHISME

Heureux qui possédant la chimère éternelle,
Livre au monstre divin un cœur ensanglanté.
LECONTE-DELISLE

En vous, en toi, dans moi je découvre un autel
Où : dans un rayon ciel,
Sourit devant le cœur qui saigne et qui s'immole
Quelque muette idole.
Et c'est un hymne triste, étrange, plein de foi,
Et de suprême émoi
Que ce cœur qui sanglote éperdument sincère
Son désespoir austère.
O sang de l'âme ! ô pleurs, ô pleurs mystérieux
Versés dans les soirs bleus
Sous la main qui se crispe en un voile farouche
Des yeux jusqu'à la bouche..,

J'ai moissonné pour toi les fleurs de l'idéal
Puis sur ton piédestal
Mon idole... je les ai semées et leur sève
A fécondé mon rêve.
O rêve ! rêve blanc irisé de pleurs fous !
O chimère ! — à genoux
J'implore l'acuité de ta dent qui morcelle
Ma blessure éternelle ?
Car je l'aime surtout parce que je sais bien
Que rien ici-bas, — rien —
Ne pourrait exhausser la flamme de mes fièvres
Au niveau de tes lèvres.
C'est là ce qui me fait sangloter et souffrir
A souhaiter mourir.
Cependant si quelqu'un venait m'offrir, palpable
Ton ombre insaisissable,
Eh bien ! je dirais non ! — parce que j'aime mieux
Des larmes dans mes yeux,
Mais mon idole intacte et planant sur sa cime
Dédaigneuse et sublime !

J'ai seulement parfois — en penser — pris ses mains
Et les yeux de pleurs pleins,
Prosterné, je les ai sur mon front de souffrance
Appuyées en silence.
— Tu dors dans l'ostensoir de mon cœur attristé
Ainsi qu'un soir d'été
Quand le soleil s'éteint dans sa gloire admirable
O songe impérissable !

Et quand las de la vie, écœuré, sans flambeau
J'ouvrirai ce tombeau
Je t'en verrai surgir, spirale renaissante,
La face éblouissante...
Et tu seras l'éclair de mon lourd désespoir,
Le rayon de mon soir,
L'astre qui brillera toujours pur dans la voûte
Au sommet de ma route !

Marc DUPUY.

TIMIDITÉ

La Villa des Fleurs, Aix-les-Bains.

D'elle ? Je ne sais rien, pas même
Son nom que bénirait tout bas
La strophe éclose d'un poëme
Ainsi qu'une fleur sous ses pas.

Le rire en colliers dans sa joie
S'égrène ; jeune et fière on sent
Que sur cette enfant de Savoie
Se penche un ange en rougissant.

Près d'elle, à la table où l'on cause,
J'ai coutume ainsi de m'asseoir.
Quel souci prendre d'autre chose
Que des chers entretiens du soir ?

Candeur de vierge, orgueil de femme !
Je viens, las d'avoir combattu,
Puiser en secret dans cette âme,
Un peu de force et de vertu.

Elle vient à moi la première,
Elle n'ose dire : « C'est lui ! »
Par sa beauté, douce lumière,
Je suis vaguement ébloui !

Sur l'ivoire où Mozart soupire.
Où rit Gluck, Chopin ou Lulli,
Sa fièvre au clavier en délire
Demande un court moment d'oubli.

Petite, avec la flamme étrange
Du regard, je l'aime. Faut-il
Mêler à ce lac pur ma fange,
Mes nuages à cet avril ?

Pour elle, j'ai donné ma vie;
J'ai, sans rien dire, à son destin
Lié l'ambition ravie
Que dorait un espoir lointain.

Mes beaux rêves, ivres d'extase
Essaim chargé d'un divin miel
Dans son cœur, ont, comme en un vase,
Versé tous les parfums du ciel.

Plus tard lorsque la rime osée
Aura, malgré les maux soufferts,
Comme des branches la rosée,
Des perles au bout de ses vers.

Pour elle d'une ombre inquiète,
Ils suspendront dans un duo,
Au balcon d'or de Juliette
L'air favori de Roméo.

Elle est ma fée ; elle est ma reine,
Mais dans mon noble exil, je veux
Que jamais elle ne comprenne
Le silence des grands aveux.

20 Juin 1895.

J. FANGAZIO.

SONNET

Aux beaux jours du printemps succédera l'hiver
Et les fleurs des jardins tomberont en poussière ;
De même, nous verrons tout ce qui nous est cher
Vieillir, et nos amours retourner à la terre!

Et pourtant, le soleil, dans les cieux entrouverts,
Resplendira toujours, comme il faisait naguère,
Et de nouveaux printemps, dans le même univers,
Ramèneront l'éclat de leur joie éphémère.

Et du fumier formé des feuillages défunts
Naîtront des fruits plus beaux et des roses nouvelles,
Plus riches en couleurs, plus douces en parfums...

D'autres êtres, aussi, naîtront de nos destins,
Suivant du renouveau les lois universelles,
D'autres feux renaîtront de nos foyers éteints!

Jacques RÉGNIER.

MEMORIA

FRAGMENT POÉTIQUE

A mon frère Victor.

Quand sur mon front glacé ses deux lèvres de flamme
Me disent que l'amour doit suffire à mon âme,
Je cède à son désir et souris un instant ;
Mais bientôt mon esprit, comme un rêve inconstant,
Se dérobe aux ardeurs de ces folles caresses
Et malgré moi s'envole au pays des tristesses.
. . . . . .
Une force inconnue, un fatal sentiment
M'arrache aux doux baisers de cet être charmant ;
Il me livre aux travers de la pensée aimante
Qui voit toujours des pleurs et toujours se lamente.
. . . . . .
Qui trouble encore mes sens et dans mon cœur brisé
Qui verse la douleur? Est-ce toi, doux Passé?
Reviens-tu me montrer le regard de ma mère
Que le soir, à genoux, en ma pensée amère,
J'invoque en gémissant sur les temps plus joyeux,
Quand sous un pauvre toit, jeune homme insoucieux,
Ignorant la grandeur ainsi que la misère,
Tous mes vœux se bornaient au verger de mon père.
. . . . . .
Reviens-tu, sombre Esprit, soulever le lambeau
Sous lequel sont couchés les enfants du tombeau?

Reviens-tu, voyageur, du séjour où mon frère
Parmi tant d'autres dort, sans souci de la terre;
Ou viens-tu de là-haut divulguer les splendeurs
Pour que j'oublie enfin les terrestres douleurs?

Oh! dis-moi, doux Passé! qu'as-tu vu sur la route?
Un seul mot suffira! Je tremble, mais j'écoute.
. . . . . .
Là-haut dans l'inconnu des mondes spacieux
Sous les vastes arceaux des palais radieux!
Placé dans l'infini de la voûte azurée
J'ai vu le doux regard d'une mère adorée.

C. FRÉDRICX.

LE CERVEAU DE BISMARCK

« Le sculpteur berlinois Schaper a pu reconnaître par des procédés scientifiques que le cerveau de Bismarck dépassait le poids des plus lourds connus jusqu'à présent. Le cerveau de Cuvier, l'un des plus lourds, ne pesait que 1830 grammes. »

. . .

Ainsi, c'est entendu ; l'on a pesé les crânes.
L'on a pris des cerveaux de savants, et puis d'ânes,
De héros, d'assassins, l'on a comparé tout,
Et l'on s'est demandé pour qui serait l'atout.

. . .

Le premier dit : j'ai pris le grand cerveau du Dante,
Et j'ai vu qu'il pesait quatorze cent cinquante.
Le second : de Schiller j'ai mesuré le front,
Son génie est coté quinze cent vingt tout rond.
Un autre : Lord Byron, ce grand remueur d'âmes
Valait par son cerveau dix-huit cent quinze grammes.
— Le Berlinois Schaper survenant tout-à-coup :
J'ai mieux que tout cela, messieurs, et de beaucoup.
Regardez : de Bismarck, « germain macrocéphale »
J'ai pu calculer la matière cérébrale.
— Il est d'heureux hasards, il en est de maudits. —
Et le résultat : *mil huit cent soixante-dix !*

. . .

Eh ! bien, soit. Ton cerveau fait pencher la balance
A ton profit, à la façon du fer de lance.
Ta tête, en un plateau, l'emporte par le poids
Sur celles des penseurs, faiseurs de sages lois ;
Philosophes, rêveurs, ne sont que des pygmées.
Mais ici, j'en appelle au Dieu, dit des armées :
Si, pour faire périr sous le feu, sous le fer,
Des milliers d'innocents, chancelier d'enfer,
Il nous faut posséder ta cervelle pesante,
Cause de mort, de pleurs, de cris et d'épouvante,
Remercions le ciel, nous qui dès le berceau,
N'avons eu pour tout don qu'un cervelet d'oiseau !

Juin 1895.

VADIUS.

HALLUCINATION

CONTE ALLÉGORIQUE

Jean Dorfeuil était un brave garçon, gai, avenant et farceur. Venu de sa province à Paris pour faire son droit, il avait loué une chambre au Quartier Latin, où bientôt son allure de braque joyeux le rendit populaire parmi les étudiants, qui formaient volontiers cercle autour de lui pour l'entendre conter de sa voix sonore quelque histoire drôlatique et grivoise. Nous étions même cinq ou six francs lurons, aimant le rire et le bon vin, qui avions coutume de nous réunir chez lui tous les soirs. Lorsque le groupe était au complet, que tous, ayant gravi sans encombre ses six étages, nous nous trouvions dans sa mansarde, assis les uns sur le lit, les autres sur la table, le plus petit nombre sur des chaises — il n'y en avait que deux — la conversation commençait, s'animant de plus en plus : politique, potins du quartier, littérature, tous les sujets étaient successivement effleurés, pris et repris. Parfois l'on en arrivait à former un horrible mélange de faits, un véritable pot-pourri.

Ce soir-là, l'on venait de discourir longuement sur les hallucinations et les visions, chacun avait dit son mot, seul le maître du logis, la bouche close, avait gardé le silence. Lorsqu'on se fut un peu calmé, il prit à son tour la parole et nous raconta l'histoire suivante, arrivée, prétendait-il, à lui-même.

« J'étais allé passer quelques jours à la campagne, commença-t-il, me promettant bien d'emmagasiner dans ma poitrine une prodigieuse quantité d'oxygène et résolu à parcourir sans cesse et sans relâche plaines, vallées, coteaux, collines et monts. Un soir, après avoir pris, dans une auberge primitive, un frugal repas, je m'engageais dans un bois dont les broussailles ardues, l'aspect âpre et sauvage m'avaient séduit. Les arbres, aux branches entrelacées, formaient au-dessus de ma tête une voûte verdoyante qui bruissait doucement sous le souffle léger de la brise et laissait percevoir à travers son feuillage quelques lumineuses étoiles. Soudain, au détour du chemin, étagée et comme suspendue aux flancs de la colline, une ville singulière m'apparut.

A son aspect, je fus saisi d'une crainte superstitieuse ; il me sembla que j'étais parvenu dans une région surnaturelle, que nul œil humain n'avait encore souillée de son regard. Aussi hésitai-je quelques instants et je ne repris que d'un pas lent et mal assuré ma marche interrompue. J'avançais cependant, quoique secoué par le frisson d'un craintif étonnement; lorsque je crus voir le globe du soleil poindre à l'horizon, s'élever peu à peu, puis tout à coup déchirer l'azur étincelant. Il inondait la ville de ses feux, me permettant de considérer, de contempler l'éblouissant spectacle qui s'offrait à ma vue. Les maisons se succédaient au loin, se perdaient dans les méandres indescriptibles d'un labyrinthe de rues et d'avenues.

Chacune d'elle était un véritable bijou architectural. Les murs avaient été travaillés, fouillés profondément, c'était une profusion d'ornements de tous genres, de toutes espèces : étoiles, perles, zigzags contre-chevronnés, torsades, losanges, roses, trèfles, s'enchevêtraient, se mêlaient, formant de gracieuses, d'élégantes guirlandes ; merveilleux fouillis où l'œil cherchait vainement à pénétrer l'infini des détails, l'ordre caché ; croyant toujours le saisir, le perdant toujours aussitôt. Ne pouvant comprendre, mon esprit admirait. Sans cesse, des fenêtres aux flamboyantes ogives, dont les vitraux se diapraient de mille reflets sous les rayons du soleil, des portes de bronze aux têtes de gorgones, des toits élancés, couverts de clochetons, de flèches hardies, passaient et repassaient devant mes yeux, comme en un songe. Et j'allais, gravissant, descendant, m'arrêtant parfois pour respirer la senteur inconnue des fleurs dont le sol était jonché, comme si, dans cette ville étrange, le ciel, au lieu de nos pluies tristes et boueuses, avait répandu le trop-plein des fleurs qu'il renferme. M'arrêtant aussi pour contempler quelque œuvre d'art, quelque sculpture,

quelque bloc d'airain que l'habile ciseau d'un divin artiste avait dû fouiller et creuser jadis, lui laissant un peu de son âme inspirée. Cependant, malgré toute la splendeur, toute la richesse de ces lieux, je sentais au fond de moi-même une indéfinissable tristesse.

Depuis plusieurs heures que j'errais ainsi, je n'avais pas rencontré une âme, un seul être vivant ; les voies étaient désertes et silencieuses : la mort semblait avoir clos toutes ces portes, fermé toutes ces fenêtres à jamais ; pas un souffle, pas un murmure. Je me livrais en vain aux plus minutieuses recherches, lorsque, sortant d'une des maisons que je longeais, une jeune femme vint vers moi, me prit le bras, m'entraînant à sa suite. Stupéfait, rendu déjà presque inconscient parmi toutes ces étrangetés au milieu desquelles je m'étais trouvé si subitement, je me laissais traîner sans seulement regarder celle qui s'instituait ainsi ma conductrice et mon guide. Au bout de quelques minutes, nous arrivâmes elle et moi sur une place triangulaire au centre de laquelle se dressait une sorte de palais dont l'architecture composite formait un singulier mélange de tous les styles connus : les fenêtres rappelaient l'art gothique, les murs, au contraire, couverts de mosaïque, cachés sous un mantean d'arabesques, semblaient plutôt appartenir à l'art musulman. Entre les deux ailes de l'édifice, s'élevait une coupole d'une hauteur prodigieuse ornée de lapis lazuli. Sans aucun embarras, mon aimable Ariane s'avança vers la porte que surmontait ce dôme et qui était elle-même soutenue par deux colonnes de marbre blanc veiné de rose, l'ouvrit et me fit pénétrer avec elle dans l'intérieur du monument.

J'étais parvenu, malgré ma profonde stupéfaction, à reprendre suffisamment l'usage de mes sens pour jeter un rapide coup d'œil sur celle qui m'avait si témérairement accosté et la juger mentalement. Elle était mince, élégamment vêtue d'une robe de laine blanche serrée à la taille par un ruban de soie d'un rouge incarnat. Son visage, sans être d'une beauté parfaite, avait ce je ne sais quoi qui charme l'œil et eût certes brillé parmi les gentils minois de nos Parisiennes. Son front, où quelques cheveux d'or folâtraient, se jouant au gré de la brise, était pur et légèrement rosé, son oreille petite, délicate, se détachait au milieu de son abondante et soyeuse chevelure qui, l'entourant, en dessinait les charmants contours. Mais ce qui captivait surtout mon regard, c'était sa main gracieusement posée sur mon bras. Une mignonne main d'enfant aux attaches fines, déliées, aux doigts effilés, dont la blancheur se détachait brillante sur mon vêtement sombre...

Après avoir franchi un escalier de quelques marches, je me trouvais dans une vaste et large pièce. Mais ici, plus de ces splendeurs qui m'avaient tant frappé, plus de ces lumières qui m'avaient ébloui ; la salle au plafond bas, noirci par la fumée de quelques quinquets, était pleine d'une foule presque entièrement composée d'hommes aux faces patibulaires qui se promenaient, gesticulaient et discutaient. Sous leurs vêtements d'une malpropreté repoussante, on sentait percer la bassesse de leur âme. Tout autour étaient assises des jeunes filles et des jeunes filles pâles et silencieuses. Au fond de la pièce, debout sur une sorte d'estrade, deux hommes hideux siégeaient. L'un tenait entre ses mains un cœur sanglant, l'autre parlait avec une volubilité extraordinaire. Je parvins à comprendre, à force d'attention et de volonté, qu'il faisait l'éloge du cœur, vantant ses qualités, atténuant ses défauts, essayant de mêler à son boniment des mots qui, voulant être spirituels, n'étaient que cyniques. Lorsqu'il eût terminé son discours, le cœur fut passé à l'un des assistants qui, après l'avoir examiné minutieusement, le donna, le jeta presque à son voisin. Le pauvre cœur s'en allait ainsi à travers la salle, torturé par ces mains brutales aux ongles crochus, brisé, meurtri, demandant grâce ; enfin il reprit sa place sur l'estrade. J'entendis alors crier, au milieu d'un brouhaha indescriptible, des nombres de plus en plus élevés. Bientôt le président, je dirais le commissaire-priseur

si nous étions à l'Hôtel des Ventes, laissa retomber sur la table un petit marteau d'ivoire qui rendit une suite de sons de plus en plus faibles. L'une des femmes se levant alors s'approcha de l'estrade et tandis que l'on replaçait son cœur dans sa poitrine, le dernier enchérisseur déposait la somme promise, puis, s'emparant brutalement de la femme qu'il avait ainsi achetée, il l'entraîna au dehors.

Une autre malheureuse s'approcha, on lui fit une profonde incision au-dessous du sein gauche, on en retira son cœur frémissant et la même cérémonie recommença. Saisi d'horreur, j'allais sortir en hâte, lorsque ma compagne, qui m'avait quitté lors de notre entrée dans la salle, vint de nouveau vers moi et se jetant à mes pieds, me dit d'une voix entremêlée de sanglots : « Oh ! je t'en supplie, je t'en conjure, achète mon cœur. Tu vois ces misérables, tu vois leur brutalité, tu les vois triturant, palpant nos cœurs pour s'assurer que cet organe est bien constitué ; ils supputent ainsi nos qualités, car c'est là qu'ils ont l'image de tous les bénéfices qu'ils pourront retirer de nous et selon que ces qualités, que ces bénéfices leur paraissent plus ou moins grands, ils nous achètent ou nous repoussent. Oui, nous sommes indignement vendues comme des esclaves, notre mariage n'est qu'un marché infâme ! Ils achètent notre vie, notre chair, comme ils acquéreraient un sac de blé ou d'avoine. Pour eux, nous ne valons qu'autant que nous pouvons servir tous leurs instincts, tous leurs besoins ; qu'autant que nous pourrons leur donner toutes les jouissances nécessaires pour assouvir leur bestialité. Plaisir, utilité, telle est leur devise ; c'est la foire aux cœurs ; ici, pour eux, il s'agit de ne pas se laisser tromper sur la qualité de la marchandise. Toi, du moins, tu sembles moins brutal, moins bestial, moins intéressé qu'eux. Oh ! je t'en prie, je t'en supplie, achète-moi, aie pitié de ma faiblesse, ne me repousse pas, aie pitié, aie pitié de moi. »

Des larmes silencieuses coulaient le long de ses cils et tombaient lentement sur mes mains, qu'elle avait saisies dans un geste d'ardente supplication. Tout son corps était secoué par le frisson de la crainte et de l'épouvante. Profondément ému devant cette âme meurtrie qui, rendue brave par la terreur, cherchait un protecteur, un appui qui la sauvât du martyre qu'on voulait lui imposer, je la relevai, l'entraînai vers l'étrange tribunal ; mais à l'instant même où le petit marteau d'ivoire s'abaissait, palais, femme, tout disparut à la fois. Je me retrouvai seul auprès d'un ruissseau qui s'enfuyait au loin à travers des roseaux, cascadant avec un bruit confus sur des quartiers de roches... »

Jean Dorfeuil s'était tu. Nous nous regardâmes à travers la fumée de nos pipes, qui faisait autour de la tête de chacun de nous comme un nimbe mystique, ne sachant s'il nous fallait rire ou conserver notre sérieux. Puis chacun laissa échapper une exclamation qui résumait son état d'esprit : « Etrange ! Curieux ! Pas mal ! Quelle blague ! Farceur ! » Telle fut l'oraison funèbre qui termina notre discussion sur ce sujet et la causerie reprit de plus belle.

Le 5 mai 1895, Paris.

J. EDWARDS.

PROPOS FANTAISISTES

Les gens qui ont connu M. votre père

— On vous présente un quidam ou à un quidam. S'il prend prétexte de cette formalité de politesse pour entrer en matière de la façon suivante :

— « Ah ! vous êtes Monsieur un tel..... voyons donc (ou « attendez donc » en posant l'index sur son front), et, d'un air étonné : « Eh ! mais j'ai parfaitement connu M. votre père, ou votre frère, ou votre oncle, il était ci, il faisait là... »

Cet homme est jugé, c'est une huître — vous pouvez, en toute conscience, sans la moindre appréhension d'aucune sorte, lui répondre avec le plus grand flegme :

« Tiens, tiens, tiens, vous avez connu mon père (ou mon frère ou mon oncle), c'est réellement extraordinaire. Ce serait plus phénoménal si vous aviez connu mon trisaïeul. »

L'auteur des « Oripeaux ».

BIBLIOGRAPHIE

M. Marc Dupuy, dont on a pu lire plus haut la poésie, nous envoie *le Départ*, monologue en vers (Paris, J. Bricon, 19, rue de Tournon). M. Dupuy est de la bonne école, de celle qui a produit les Coppée, les Manuel. C'est simple, humain, touchant, sobre, et compréhensible. Ah ! ne souriez pas à ce dernier mot. Compréhensible, entendez-vous bien, et par le temps qui court vous ne sauriez croire quel mérite il y a à se servir des mots de notre bonne vieille langue !

* * *

Pas compréhensible, par exemple, M. L. Collin, qui nous envoie sa *poésie scientifique (?)* de *Jour et nuit*. Poésie ? Et d'abord est-ce bien une poésie ? *Esprit* y rime avec *midi*, *corps* avec *mort* et *mort* avec *meurt !* Etrange ! Etrange ? Cependant, comme la plaisanterie ne nous déplaît pas, nous avons tenté la lecture de cet ouvrage (!) :

Partagé comme la vie de la mort la nuit du jour
Soleil de lumière à toujours
Plongeant dans sa nuit l'immortalité
Le jour d'un seul esprit par l'éternité
Jour et nuit terre et soleil
La vie et la mort sont ta merveille
Si j'oublie arrête ou j'implore le ciel !

Oh ! oui, j'implore le ciel, pour que ce flot se tarisse, cher poète ! Assez, n'est-ce pas ?

La langue « mamamouchi » est une belle chose ?

* * *

Avec les *Evocations* de M. Albert Fleury (Paris, Bibliothèque de la Renaissance idéaliste), nous rentrons dans la jeune école et, disons-le bien haut, dans ce livre tout vibrant de 102 pages, nous ne savons pas trop si la prose n'est pas encore supérieure à la poésie. Les cinq ou six morceaux compris sous le titre générique *Incantatoires* sont tout simplement des petits chefs-d'œuvre de style. Les *Evocations* sortent absolument de la banalité et sont écrites en une langue excellente. On n'en pourrait pas dire autant de beaucoup d'œuvres — beaucoup plus fameuses cependant — d'aujourd'hui.

* * *

Pourquoi *Essor timide*, M. Péguilhan (Toulouse) ? Nous ne voyons pas bien que vos essais soient si trébuchants. La rime y est fort joliment traitée, et des morceaux tels que l'*Enfant*, les *Etoiles*, *Vengeance* sont assurément d'excellente facture. Seulement, pourquoi ne pas crier gare ? L'auteur n'a-t-il pas une tendance à remonter le courant plutôt qu'à le descendre ? Lamartine est un excellent maître, mais un peu de *modernisme* ne ferait pas mal ça et là, et ce n'est que le manque absolu de ce petit condiment — ne fût-ce que pour nous rappeler notre époque — qui fait peut-être défaut dans cet aimable travail, et cela sans que l'auteur y ait prêté attention. Comme — sans avoir l'honneur de le connaître — nous le croyons susceptible de perfectionnements, nous ne craignons pas de lui dire : Continuez, l'effort est bon, mais écrivez *moderne* si vous voulez être de votre temps,

* * *

Reçu encore : la *Renaissance idéaliste* avec d'intéressants articles de M. Albert Fleury, Comte L. De Larmandie, Cyprien Godebski, Grillot de Givry, Cipa, etc. et les *Cahiers d'un indifférent* où, à côté d'excellentes choses, nous en trouvons aussi de bien bizarres : « le Bien n'existe pas, non plus que n'existe le Mal. » Ce qui tendrait à prouver que les assassinés ont tort de se plaindre. C'est aussi fort que le stupéfiant raisonnement du chien du commissaire dans les *Charbonniers* de Philippe Gille !

Simple Revue, avec les articles de Lionel Radiguet, Raoul Gineste, H. Malin, Gabriel Maris, Emile Gigleux ; les chroniques du Bibliomane, de Fernand Hauser, la comtesse Lætitia, Zanetto, Charles d'Evenos, est plein d'informations, de comptes rendus, de renseignements de toutes sortes, justifiant ainsi son titre.

La *Nouvelle Revue internationale* enfin, avec un remarquable article du grand tribun Castelar sur les erreurs du socialisme, la fin de la guerre sino-japonaise, les reines de Hollande, le roi de Serbie, la dynastie grecque, etc., etc., et des lettres inédites de Gerard de Nerval, publiées par M. Louis De Bare.

La Revue Littéraire Indépendante *se réservant le droit de paraître aussi souvent qu'il lui plaira, afin de ne pas faire faire indéfiniment antichambre aux manuscrits qui lui sont confiés, accepte les abonnements, non par échéances, mais par nombre de numéros.*

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement, revêtu de la signature de l'administrateur.*

..... le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement revêtu de la signature de l'administrateur.*

..... le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

LA JEUNE BELGIQUE

BRUXELLES

M. Iwan GILKIN, directeur, 110, rue de la Limite

REVUE DU MONDE LATIN

PARIS – 15, Rue des Apennins – PARIS

LES LITTÉRATURES

Considérées au point de vue historique et critique

Bulletin du séminaire d'histoire des littératures de l'université libre

BRUXELLES — Alfred CASTAIGNE, éditeur, 28, Rue Berlaimont

L'Avenir Artistique

Revue mensuelle de littérature de théâtre et d'art

PARIS – 12, Avenue Rapp

L'IRIS EXASPÉRÉ

Poésies par M. Adrien MITHOUARD

PARIS — Alphonse LEMERRE, 21-23, Passage Choiseul

TOURING-CLUB DE FRANCE

(Alliance des Touristes-Cyclistes)

Fondé le 26 janvier 1890, pour favoriser le développement du tourisme et plus spécialement le tourisme vélocipédique.

Siège social :

PARIS — 5, Rue Coq-Héron

Revue Universelle Internationale Illustrée

PUBLICATION INDUSTRIELLE, COMMERCIALE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE, SCIENTIFIQUE, etc.

4me année

Genève — Paris — Bruxelles — Rotterdam — Munich — Florence

Siège : 19, Route de Carouge, GENÈVE

UNION VÉLOCIPÉDIQUE DE FRANCE

PARIS — 40, Rue Saint-Ferdinand

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

PARIS — 104, Rue d'Assas

ORIPEAUX

FANTAISIES ET HALLUCINATIONS

LIÈGE — H. VAILLANT-CARMANNE, imprimeur

REVUE HISPANIQUE

PARIS – 7, Rue Léon Cogniet – PARIS

1er AOUT 1895 — Nº 6

LE NUMERO : 60 CENTIMES

624

LA REVUE LITTÉRAIRE INDÉPENDANTE

GENÈVE, PARIS, BRUXELLES, FLORENCE

« ...Nul n'est forcé d'écrire ; celui qui librement saisit l'outil sacré peut être abusé par les suggestions de son erreur, mais du moins il obéit à ce qu'il prend pour une vocation ; il fait ce qu'il aime à faire, et sous ce rapport du moins il est heureux. »

MAXIME DU CAMP.

SOMMAIRE

1.	A nos correspondants	
2.	Courrier de Paris	**André Serph.**
3.	A propos de trois poignards	**H. Lyonnet.**
4.	Margarido (Poème illustré par l'auteur). Chant premier	**Apeles Mestres.**
5.	A la Savoie	**J. Fangazio.**
6.	Journal inédit d'un Officier italien au service de la France pendant la campagne de Russie (1812) (suite)	
7.	Le Lion	**Miss E. Ehrtone.**
8.	Faïences de Delft (Croquis hollandais) (suite)	**Vidi.**
9.	Amour maternel (sonnet)	**J. Edwards.**
10.	Soirée charmeuse	**O. Justice.**
11.	Les Impeccables (sonnet)	**Césa Darsuzy.**
12.	Les Cousins (monologue)	**Henry Béri.**
13.	Questions et réponses	

GENÈVE

IMPRIMERIE F. TAPONNIER

19, Rue de Carouge, 19

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

NOTRE BUT

Un grand journal français demandait récemment à ses lecteurs de lui envoyer 200 lignes sur des « impressions de voyage », s'engageant à imprimer le sujet le mieux traité. Le même journal nous avoue qu'il reçut plus de **quinze cents** articles, dont beaucoup, ajoute-t-il, étaient dignes de voir le jour.

Que devinrent alors les 1499 articles refusés?

Beaucoup reprirent sans doute le chemin du tiroir d'où ils étaient momentanément sortis, à moins que ce ne soit celui du panier.

Combien d'œuvres sont dans ce cas-là? De quelle façon doit donc s'y prendre un auteur inconnu, ou connu, qui veut se faire imprimer?

Trois moyens sont à sa portée: le livre, le journal, la revue.

Le livre. — Pour publier un livre, il faut s'adresser à un éditeur, lequel ne prendra pas la peine, le plus souvent, de lire votre ouvrage, et vous répondra invariablement que ce n'est pas son genre, qu'il est encombré, que ce genre d'ouvrage (n'importe lequel) ne se vend pas, et finira par vous mettre le marché en main: « Faites-vous les frais de l'édition? » Neuf livres sur dix sont édités aujourd'hui dans ces conditions-la.

Le journal. — Mais tout journal se compose d'une coterie, qui danse en rond et qui ne permet à nul intrus d'entrer dans la danse. Certes, vous y passerez bien quelques informations, quelques actualités, mais ce n'est pas de la littérature. Et puis, tout journal a un mot d'ordre, et si vous n'êtes pas affilié, vous frapperez en vain à la porte. Enfin, si vous réussissez à faire recevoir un article, celui-ci sera souvent tellement écourté, revu, corrigé, « tripatouillé », que vous ne reconnaitrez plus vous-même ce que vous avez écrit.

La revue. — Oui, celle-ci est plus abordable. Mais la revue a un grand inconvénient. Elle ne parait que rarement, une fois tous les mois, par exemple. Elle reçoit de la copie dix fois plus qu'il ne lui en faut, de telle sorte que, si vous avez la bonne fortune d'être publié, ce sera **une fois** tous les six mois ou tous les ans.

Voilà ce que savent, autant que nous, et mieux que nous, tous ceux qui ont eu l'illusion de croire qu'il suffisait de penser et d'écrire pour se voir imprimer! Hélas! combien loin de la coupe aux lèvres!

Ils ne se doutaient pas, les malheureux, que créer est la vraie jouissance intellectuellle, mais que vouloir faire voir le jour à ses productions, c'est entreprendre un travail surhumain, c'est s'engager dans un laborieux chemin de croix, où l'on laisse souvent un peu de sa dignité et de son amour-progre pendant le trajet!

La Revue Littéraire Indépendante de Genève s'adresse aux littérateurs, jeunes ou vieux, connus ou inconnus, et leur dit: « Nos colonnes vous sont ouvertes pour vos contes, nouvelles, impressions de voyage, études, poésies, etc., à condition, bien entendu, que ces ouvrages ne soient pas trop longs, qu'ils soient écrits en une bonne langue, qu'ils présentent un intérêt réel pour le public. Et comme nous ne limitons pas les dates de nos tirages, **nous pouvons vous publier de suite, sans vous faire faire antichambre de longs mois.**

En résumé, notre but est double:

1° Intéresser le public en publiant sans cesse un choix de productions nouvelles et originales;

2° Faciliter aux auteurs les moyens d'être lus, sans passer sous les fourches caudines des éditeurs, bureaux de rédaction, etc.

Toutes les demandes de renseignements, manuscrits, correspondances, etc., devront être adressés aux bureaux de la rédaction et administration, 19, rue de Carouge, à Genève, ou à nos correspondants généraux.

LA RÉDACTION.

LISTE DE NOS COLLABORATEURS

dont les articles ont été publiés dans nos six premiers numéros

BAR (Comtesse de) — BÉRY, Henry — CAMUS CROCHARD — DAZURZY, Gésa — DELMAS, W. — DUPUY, Marc — DUVIVIER, Carl — EDWARDS, J. — Miss E. EHRTONE — ESTIENNE, G. — FANGAZIO, J. — FÉNIS (Ferd. de) — FLORIENTAL — JULIEN, Edm. — JUSTICE, O. — GILKIN, Iwan — LANCELOT — LÉON, H. — LYONNET, H. — MESTRES, Apeles — PÉGOMAS — REGNIER, Jacques — RUFFIER, A. — SAND, Robert — SERPH, André — LE SOUFFLEUR. — SOLER, F. — VADIUS — VERDAGUER — VIDI — VILLOTE, C. — H. W. — WIENER, Franz.

On ne répond pas des manuscrits envoyés

1re ANNÉE — 60 centimes le numéro — 1er AOUT 1895 — No 6

LA REVUE LITTÉRAIRE

INDÉPENDANTE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage, Études, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

GENÈVE — PARIS — BRUXELLES — FLORENCE

Rédaction et Administration : 19, Route de Carouge, 19, à Genève

On ne répond pas des manuscrits envoyés

Prix de l'abonnement de 52 numéros : France, Suisse, Belgique, **Fr. 24.** — Union postale, **Fr. 28.** — Etats-Unis de l'Amérique du Nord. **Fr. 30.** — Amérique centrale et méridionale, Indes orientales, Japon et colonies anglaises, **Fr. 36.** — Abonnements d'essai (Union postale) : 12 numéros, **Fr. 6,50.**

A NOS CORRESPONDANTS

Les lettres continuent à affluer et nous ne pouvons répondre à toutes. Aussi établirons-nous deux catégories bien distinctes dans lesquelles nous classerons nos aimables correspondants, pour leur donner satisfaction ici, en bloc :

1° A ceux qui nous offrent leur collaboration ou qui nous demandent des renseignements sur le fonctionnement de notre *Revue*, nous conseillerons de lire ci-contre, sur notre couverture, « Notre But », c'est-à-dire le programme qui avait été publié en tête de notre premier numéro, presque épuisé.

2° A ceux qui nous sollicitent pour nous représenter dans telle ou telle ville, nous demanderons de nous faire savoir ce qu'ils entendent par ce mot de *représentant* (littéraire ou *commercial ?*) Et dans l'un ou l'autre cas nous les prions de nous écrire en nous fournissant des explications. Il leur sera toujours répondu.

COURRIER DE PARIS

L'été rend Paris spirituel, On n'a pas idée de cela en province. Tout le monde s'aligne avec finesse le long du boulevard devant des bocks et des absinthes, et regarde passer les peu intelligentes actualités de la ville lumière, qui me semble bien baisser alors qu'au contraire un mouvement de renouveau semble surgir de partout.

... Et l'on voit défiler, creux et indigne de l'intérêt d'une foule d'élite (car modestement le peuple de Paris se croit très supérieur), le semblant de petits événements passionnants :

En voulez-vous des z'homards ! Oh ! les sales bêtes, et les camelots s'égosillent à hurler ce cri stupide, joie des titis et des badauds. Il est vraiment scandaleux de voir à la mode de telles inepties.

... Les badauds s'y amusent : quant aux Gadauds, ils se battent en duel avec les Mirman ; augmentant la popularité du député fait soldat... Comme s'il n'y avait pas assez de soldats... Il est vrai qu'il y a bien assez de députés aussi.

L'on regarde aussi les membres du Congrès pénitentiaire, allant s'empiffrer des lunchs dans toutes les prisons, pour prouver la supériorité du régime cellulaire sur la loi de Lynch.

... Plus loin, c'est l'avocat gifflé, refusant de se battre parce que c'est contraire à la fôôrme.

Un soufflet ne fait rien à tous ces enflés et soufflés !

On regarde passer des pompiers... Ils vont au feu avec crânerie, les braves. Mais l'administration oublie de leur donner de l'eau...

Et elle trouve moyen encore de prouver qu'elle n'est pas dans son tort.

Tiens ! un monôme ; ce sont les étudiants ; ils ne veulent pas se laisser dire qu'un poète dont le seul titre de gloire est ce vers-ci, son plus célèbre :

Ophélie a fermé ses yeux d'algue-marine.

(!!!) qu'ils sont des goujats sans idéal ni esthétique (assez vrai d'ailleurs), et ils conspuent le farouche anarchiste Tailhade, qui veut le bien de l'humanité dans la société future en insultant et méprisant tous ses contemporains, tous les hommes.

Puis c'est la « vraie bohême » qui passe... En voilà une position sociale !

Place au Président. Précédé de son piqueur, il court parler aux malades des hôpitaux de la patrie et de la république, et leur dire qu'il connaît depuis longtemps leur probité. A moins qu'il n'aille voir, monocle à l'œil, sur le cheval noir de feu Boulanger, des lâchers de pigeons.

Et voici Nini Buffet, chanteuse à la mode, remplaçant dans les cours les orgues de Barbarie : on ne sait vraiment qu'inventer en ces temps d'actualité (bête) à tous prix. C'est bien triste.

... Et pendant ce temps, toujours de vilaines odeurs planent, dont on cherche en vain l'explication, sans penser qu'un récent procès démontra qu'un rebouteux de Ménilmontant commettait des ordures dans son jardin, ainsi que le prouve ce rondel :

Ça sent mauvais, ici, les plus sales odeurs
Sur Paris tout l'été tombent à forte dose :
Ça fait boucher les nez et ça fait mal aux cœurs ;
On s'écrie en tous lieux : « Ça ne sent pas la rose »
... Et le bruit s'en répand, arrêtant les ardeurs

Des bons provinciaux qui voulaient, les noceurs,
Venir chez nous épancher leur trop plein morose ;
Le Conseil s'en émeut et la presse prend peur :
Ça sent mauvais !

Une gazette dit : « Ces ignobles senteurs
« Tiennent aux égouts. » — « Non, à tout autre chose
« Aux usines », dit l'autre. Eh! non ; la seule cause
Je la connais plus que vous tous, tas de farceurs :
C'est le zouave Jacob perpét...uant ses... forfaits :
Ça sent mauvais !

Pour les théâtres, ils ferment. A peine quelques ineptes vaudevilles ou mélodrames restent-ils pour désennuyer de leurs artificielles combinaisons les esprits en ébullition par la chaleur, mais néanmoins pas assez abêtis pour trouver ces pièces fortes.

Les *irréguliers*, cette nouvelle invention et point sotte, viennent de finir leurs saisons. C'est vraiment une des seules bonnes idées de nos temps peu malins, que ces théâtres donnant, — avec des ressources problématiques, des pièces intelligentes, — chose rare — à des spectateurs choisis. Moi, je les trouve admirables, ces théâtres d'à-côté, donnant une si grande somme de travail pour l'Art.

Il y a peu, deux terminaient leur saison.

Le théâtre des Lettres, celui qui apparaît comme le plus utile en ce sens qu'il a un programme très éclectique, voulant le beau et le grand, la poésie ou la comédie de mœurs rapprochée de la vie, au contraire de ses deux concurrents trop spéciaux, l'OEuvre, réservée aux seuls fumistos-symbolistes, parodiant ridiculement le bel Art, et le Théâtre Libre, trop terre à terre en sa rosserie, — a donné un spectacle acclamé par la presse, couronnement de deux sérieuses saisons d'efforts constants.

On jouait une comédie d'un débutant qui, Dumas *regnante*, a cru avec raison que l'étude des situations de la vie positive et la psychologie des âmes parisiennes était l'un des champs les plus curieux à labourer au théâtre, l'*Echéance* de M. Emm. Loriot-Lecaudey. Tout se paye. Jeannine Herbelé est heureuse entre son excellent mari et ses enfants. Mais son fils s'est amouraché d'une gourgandine ; il a par hasard découvert que sa mère a jadis commis une faute, et lorsqu'elle lui parle avec sévérité de l'honneur il peut s'écrier « Et vous, ma mère ! » Mais la faute est lointaine, les amants se sont repentis et le mari pardonne ; le fils a compris qu'il avait parlé en misérable.

Cette comédie intime, qui tient de Sedaine et de Bourget, profondément pensée par un jeune esprit et magistralement écrite, est une œuvre. En effet, quoiqu'en dise M. Catulle Mendès, elle appartient au théâtre pratique, au théâtre de la vie réelle, le seul qui ne soit pas inutile. Je reprocherai pourtant au style

d'être un style de lecture, non de théâtre, de belle prose, non de dialogue ; mais peut-on joindre les deux sans être un Dumas ?... Et peut-on en être un ?

Les interprètes, Mmes Daubrise, Dubuisson, MM. Prad, Belle, André Dubosc furent saillants.

Mais je veux garder pleine poignée de louanges pour un petit drame solide et fort que conçut à vingt ans l'écrivain maintenant bien connu Georges Bertal, l'*Apostat*. J'admire qu'à cet âge il ait conçu une œuvre si poétique, si vaillante, si nerveuse, digne de son maître Vacquerie, du maître de Vacquerie, Victor Hugo.

L'action est posée en vers vigoureux dès la première ligne, et en trois cents vers l'auteur trouvera moyen de traiter un énorme sujet :

L'abbé Danglars et la duchesse de Langeros s'aiment d'un superbe amour ; le mari le découvre : qu'importe ! ils marchent hardiment dans leur passion, résistant aux supplications de la mère, le prêtre allant jusqu'à tuer le mari en duel. Voyez ces vers.

L'ABBÉ

La Révolte est venue et l'amour m'a fait signe ;
Que la terre menace et que le ciel s'indigne
Cela ne fera rien !.,. Je veux jeter au vent
Mon linceul, et je veux faire acte de vivant !
— Vous avez pu jadis arracher à mon âme
Une abdication que l'humanité blâme...
. . . . . .
Hélas ! vous avez pu travailler avec soin
Ma jeunesse ignorante à vos vœux asservie...
Bientôt j'ai vu briller le soleil de la vie !
J'ai vu que je n'étais, sous le ciel étoilé
Qu'un ministre impuissant et qu'un homme aveuglé !
Un atôme chétif qu'un vain rêve torture :
J'ai vu le grand travail de la grande nature,
Et brusquement honteux de ramper sur le sol,
En pleine liberté mon cœur a pris son vol !
. . . . . .
Le vœu de chasteté....
Est un vœu hors nature ; à la fin j'y renonce.
Assez du célibat, vieux dogme fait d'affronts.
Déjà l'Eglise en meurt comme nous en mourons ;
Déjà la conscience éternelle nous crie
Que l'homme sans enfants est l'homme sans patrie !

Si le prêtre est

Un mortel aspirant à l'immortalité
... Il ne prétend pas, pour des ambitieux,
Battre la grosse caisse à la porte des cieux !

Et voyez les deux amants tranquilles, loin des hommes.

LA DUCHESSE

Regarde, ami... Le jour s'en va, la nuit commence.
Le laboureur là-bas emporte la semence ;
Et plus loin, agitant sa gourde et son bâton
Un tout jeune berger chante un vieil air breton.
C'est l'heure du repos, l'instant de la prière...
L'étoile au ciel s'allume, et la nuit entière
Que Dieu semble bénir et veiller à la fois,
Avec ses grands coteaux, ses landes et ses bois,
Exhale en s'endormant des senteurs capiteuses...
Oh ! que dans cette paix nos âmes sont heureuses !

L'ABBÉ

Oui, ce spectacle est grand et ce décor est beau.
Oui, devant ces splendeurs l'esprit monte plus haut,
L'âme parle plus fort et le cœur bat plus vite !...
Regarde bien : pendant que l'homme nous évite,
Que ce monde méchant nous chasse sans retour,
Dieu compose ce soir un cadre à notre amour !

Et ils marchent tous les deux « vers l'avenir ».

Eh bien, non ! Le destin sur son aile m'emporte ;
Si le monde tempête et se fâche, qu'importe !

C'est osé et puissant, comme l'on voit ; mais ce que je ne saurais trop admirer, c'est la vibrante ardeur, la maëstria avec laquelle Bertal, poète et homme de théâtre, a tourné cet acte. Jamais il n'avait osé le faire jouer. L'enthousiaste accueil qu'on lui fit prouve que le Théâtre des Lettres eut raison de l'y décider.

Il est dit dans l'*Apostat* du

soldat armé pour la bataille :
Plus le danger grandit, plus il grandit sa taille !

Je dirais volontiers :

Plus le rôle grandit, plus il grandit l'acteur ;

car vraiment Mmes Daubrise et Prad furent splendides ; et mention encore plus spéciale à Mlle Verteuil, parfaite beauté, tragédienne de race que j'attends aux Français.

On terminait par une comédie burlesque quoique de très fine observation, *Petite bourgeoise*, de M. André de Lorde : un mari pleure modérément sa femme, une petite provinciale, tout pot au feu ! Il fraternise avec la douleur, bien plus forte d'ailleurs, d'un inconnu qui lui vient louer une maison et qui perdit une maîtresse adorée. Eh quoi ! voilà son portrait ! C'était sa femme à lui. Et fouillant dans ce passé qu'il croyait tout de fabrications de confitures, le mari abasourdi découvre idylle sur frasque. Alors, seulement alors, il se prend à regretter sa *Petite bourgeoise*.

Dubosc et Desfontaines furent exquis de comique.

On débutait par une causerie de l'excellent écrivain Charles Fuster ; il a plaidé avec la flamme voulue pour ces si beaux, si laborieux théâtres d'à-côté, que le plus récent de nos académiciens proclame être *éperdument trop*, alors qu'en même temps il dit qu'il n'y a pas assez de débouchés pour les pièces (??? Oh ! Lemaître, la coupole te tourne la tête.)

Je pourrais vous expliquer, — ou tâcher, entrepoussoir de cette belle et utile soirée, le drame abracadabrant d'Ibsen, *Brand*, représenté par un autre théâtre irrégulier, l'Œuvre ; mais vraiment je n'en ai pas le courage ; cet Ibsen abrutit tout.

Ce sera pour ma prochaine lettre.

ANDRÉ SERPH.

A PROPOS DE TROIS POIGNARDS

Le meurtre récent de Stamboulof rappelant par ses détails les assassinats des tyrans des petites républiques italiennes du XV^e^ siècle — rapprochement que l'on n'a pas manqué de faire — il nous a semblé presque d'actualité de faire sortir de nos tiroirs l'article suivant que l'on va lire, et qui fut écrit à Milan.

« C'est un bien grand malheur, me disait l'employé qui m'accompagnait dans le cours d'une de mes visites à la Bibliothèque ambroisienne de Milan — l'*Ambrogiana*, comme on l'appelle — que ce nom de bibliothèque effarouche les étrangers. Ils n'y viennent pas, ou presque pas, ajoutait-il. Ils vont tous à Bréra. Oh ! oui, Bréra, c'est l'Académie nationale, c'est la Bibliothèque nationale ! Et cependant, si l'on savait ! » termina-t-il en façon de soupir.

Et sans médire du musée de Bréra, qui est une merveille, ni de la Bibliothèque du même nom où j'ai si souvent travaillé, je dirai aussi comme mon guide : « si l'on savait ! » Car ce que l'on appelle l'*Ambrogiana* n'est même pas qu'une bibliothèque pour les curieux de passage ; c'est une galerie de tableaux, de dessins, de gravures, incomparables ; c'est un musée d'objets rares de toute sorte. Si la salle des manuscrits vous épouvante, si les papyrus du V^e^ siècle ne vous transportent pas, si enfin le Virgile copié est annoté de la main de Pétrarque, les lettres de Lucrèce Borgia, les écrits de Léonard de Vinci, ou les Palimpsestes vous laissent froids, que direz-vous en présence des Borgogne, des Holbein, des Andrea del Sarto, des Titien, des Guide, des Breughel, et de l'immense carton de l'école d'Athènes de Raphaël ?

Je veux seulement vous parler de trois poignards.

Dans cette bibliothèque, ou musée, fondée en 1602 par le fameux cardinal Frédéric Borromée, et encore aujourd'hui propriété de la famille, vous pouvez voir sous une vitrine, dans la grande salle du premier étage trois poignards : trois poignards du XV^e^ siècle, l'un avec le manche damasquiné or, les deux autres avec des incrustations d'os et d'ivoire. Ces poignards qui se dressent au fond de la vitrine, la pointe en l'air, — l'une de ces trois pointes est émoussée — vous attirent par la singularité des gardes ; l'épaisseur de leurs lames affecte sur les côtés une forme triangulaire. Tous trois — le damasquiné or et les deux incrustés d'ivoire — ont en effet un manche dont la forme identique ne saurait mieux se comparer qu'à une pince à sucre qui serait terminée par deux coquilles en guise de griffes. Dans l'écartement de cette pince, supposez un morceau de fer quadrangulaire. Tous trois ont le même écartement et les mêmes coquilles aux extrémités. Seul, le damasquiné diffère des deux autres par sa richesse. Etranges poignards ! Mais bien plus étranges en vérité quand on peut faire parler le sang qui a rouillé les lames ! Ces poignards, en effet, sont ceux de Lampugnano, d'Olgiato et de Visconti. Lequel des trois conjurés possédait le poignard damasquiné or ? Le détail a peu d'importance. Incrustation or ou ivoire, les trois poignards ont bien frappé. Ecoutez à présent ce qu'ils ont fait.

Quand Francesco Sforza, le fils du premier des Sforza et le mari de Blanche Visconti, mourut d'une attaque d'hydropisie dans son vieux palais ducal, près du Dôme, à Milan, le 8 mars 1466, son fils aîné Galéas Maria, comte de Pavie, était en France à la tête de 4000 cavaliers et de 1000 fantassins envoyés par le Duc au secours de Louis XI qui avait alors à lutter contre la ligue du *Bien public*.

La nouvelle de son avènement surprit le jeune duc au moment même où après avoir accompli de brillants faits d'armes en Dauphiné et dans le Bourbonnais, il était allé à Paris pour y voir le roi et y célébrer ses noces avec la propre belle-sœur de Louis XI, la princesse Bonne de Savoie, élevée à la cour de France.

Le seigneur Pietro Francesco Visconti porta au roi de France la nouvelle de la mort de son allié. Galéas Maria remit le commandement de ses troupes à Giovanni Pallavicini, et reprit le chemin des Alpes. Mais ceux qui auraient alors rencontré Galéas travesti en laquais, cheminant à travers les lieux les plus déserts, guidé par un marchand milanais établi à Lyon, auraient eu de la peine à reconnaître le nouveau Duc de Milan, et le beau-frère du roi de France.

Ces précautions cependant n'étaient point inutiles, car Amédée, duc de Savoie, ayant appris la mort de Francesco Sforza, n'attendait qu'une occasion pour faire prisonnier son fils afin de le mieux rançonner.

Galéas arriva sain et sauf à Novare, et le 20 mars fit son entrée triomphale dans sa capitale, où il fut salué par le peuple du titre de Duc. Galéas avait alors vingt-deux ans. Il avait les cheveux blonds tombant sur les épaules, suivant la coutume du temps, de grands yeux bleus, un aspect bienveillant. Son âme n'était faite que d'orgueil et de cruauté.

Il appela à lui les artistes et les architectes, restaura le château de la porte Giovia, réédifia le palais ducal, construisit des aqueducs pour amener les eaux de l'Adda, continua les travaux de l'Hôpital *Maggiore* commencés par son père ; il eut enfin le premier l'idée d'élever à celui-ci une statue équestre, idée qui fut reprise plus tard par son frère et successeur Ludovic le Maure, qui en confia l'exécution à l'immortel Léonard de Vinci.

Enfin il put habiter, le premier des Sforza, le château de Milan où il fixa désormais sa résidence ducale. Bien que son père y eût fait travailler aux frais de la commune 4,500 ouvriers, l'œuvre n'avait été achevée qu'un an après sa mort. Galéas fut donc le premier à en profiter.

Un tel règne, commencé sous de tels auspices, n'eut dû enregistrer que des événements heureux : Ludovic, le duc de Bari, Ascanio, ses frères, sont en exil, et ne peuvent par conséquent lui disputer la couronne ; sa femme, Bonne de Savoie, à défaut de la beauté, possède des vertus solides et lui a donné un fils, Jean Galéas, né le 20 juin 1470 au château d'Abbiategrasso.

Voyons à présent le revers de cette médaille : Galéas demande un jour à un pauvre prêtre qui passait pour avoir quelques connaissances en astrologie, combien de temps il régnerait ? — Onze ans, répondit celui-ci. Galéas le fait enfermer, et le condamne à mourir de faim. Il convoite la femme d'un de ses courtisans, Lampugnano, de la noblesse milanaise. Il envoie le mari hors du duché et prend la femme de force [1]. Travaglino, barbier ducal, devient le pourvoyeur attitré de son maître. Lorsque le maître a assez de ses conquêtes d'un jour, il ordonne à ses courtisans de prendre sa place ; par jalousie il fait couper les mains à Pietro de Castello que l'on calomnie de faussaire ; il fait clouer vivant dans une caisse Pietro Drego, et le fait ensevelir ainsi. Il ordonne de mutiler par plaisir un jeune Véronais, son favori. Un homme ayant tué un lièvre, contrairement aux règlements de la chasse, est par lui condamné à le manger tout cru, avec la peau : l'homme en meurt. Avide

1 *Annali Veneti* de Malipiero.

d'argent, il lève des impôts nouveaux pour entretenir une cour magnifique, et avoir sans cesse 2000 lances et 4000 fantassins à sa solde. Ses vices et ses débordements n'ont plus de frein [1].

Cependant c'en était assez de dix années d'opprobre et d'asservissement. L'un avait à venger sa femme déshonorée ; l'autre, sa sœur ; un autre, le massacre de l'un des siens. Il y avait alors à Milan un homme d'une grande érudition, de sentiments ardents. Il avait nom Cola Montano et demeurait sur la paroisse de San Rafaello. Il vivait de son métier d'homme de lettres [2]. C'était un maître renommé dont la parole vibrante attirait les jeunes nobles. Il parlait haut contre la tyrannie, vantait la gloire des belles actions, proclamait l'immortalité de ceux qui brisent les fers de leur patrie, et prenait ses exemples dans l'antiquité. Visconti, Lampugnano et Olgiato fréquentaient la maison de Cola Montano.

Galéas Maria régnait déjà depuis dix ans. Vers la fin de l'année 1476, se trouvant à son château d'Abbiategrasso, une comète apparut au ciel. A Milan, le feu prit dans la chambre qu'il avait coutume d'habiter. Ces deux événements impressionnèrent fâcheusement l'esprit du Sforza. Il revint presque contre son gré à Milan. Tandis qu'il cheminait, trois corbeaux traversèrent la route en croassant.

La veille de Noël, vers le soir, le Duc suivant l'usage, descendit dans la grande salle basse du château ; la duchesse Bonne et ses enfants y descendirent aussi « à son de trompe, et avec un appareil resplendissant. » Il y avait aussi avec eux les préférés, Giovanni Francesco Palavicino, le comte Giovanni Borromeo, Pietro Maria Rosso, et d'autres feudataires, les deux jeunes frères du Duc, Philippe et Ottaviano.

Le jour de Noël, après avoir écouté trois messes à la chapelle du château, le Duc se retira, comme raconte Corro qui était présent, dans la « chambre peinte à colombes sur champ rouge » qui est celle du rez-de-chaussée attenante à la chapelle où l'on voit encore aujourd'hui de nombreuses traces des décorations citées plus haut, c'est-à-dire la blanche colombe dans un nuage rayonnant d'or, et la devise de Bonne de Savoie « à bon droit [1] ».

Avant d'aller au lit le Duc se divertit à faire voler quelques faucons.

Le lendemain de Noël, jour de la St-Etienne (San Stefano) le Duc devait se rendre à l'Eglise de ce nom, et que l'on trouve encore, bien que complètement transformée, non loin de cet hôpital *Maggiore* qu'il avait en partie bâti. Le superintendant du palais l'avait précédé avec un certain appareil ; l'évêque de Côme, Branda Castiglioni devait officier. Au moment de partir, le Duc eut un moment d'hésitation, puis il se décida à aller à San Stefano. Il embrassa ses enfants, monta à cheval en compagnie de l'ambassadeur du Duc de Ferrare, et de celui du Duc de Mantoue. Le cortège suivit cette série de rues tortueuses, aujourd'hui en partie disparues pour faire place à la via Dante et à la place du Dôme, puis arriva tranquillement sur la petite place du Brolio où se trouve située l'Eglise du Saint dont on célébrait ce jour-là la fête.

A peine le Duc, descendu de cheval, entrait-il dans le temple qu'il fut entouré par trois jeunes hommes. Giovanni Lampugnano, qui avait à venger son honneur, frappa le premier au ventre, puis retirant son poignard de la plaie béante, lui replongea dans la gorge. Pendant ce temps, prompt comme l'éclair, Girolamo Olgiato le frappait à la

1 Bernadino Corro, qui vivait à cette cour, est le plus sûr historien à consulter au sujet de quelques-unes de ces cruautés qui paraîtraient invraisemblables si elles n'étaient affirmées par des témoins oculaires tels que Corro.

2 On prétend qu'il était de Bologne. Il existe aux archives de Milan un contrat qu'il passa en 1473 avec un imprimeur allemand de Ratisbonne, dans le but de fonder une société pour imprimer.

1 Un architecte fort érudit, M. Luca Beltrami, a publié en 1885, un remarquable ouvrage sur le château de Milan sous la domination des Sforza, *Il castello di Milano Sotto il dominio degli Sforza.*

mamelle gauche, puis à la tempe. Carlo Visconti, le plus mal partagé, lui portait entre les épaules deux coups mortels.

— Oh ! nostra Donna ! s'écria le Duc en tombant. Il ne put en dire davantage.

Ce fut une confusion inexprimable. Lampugnano qui voulait fuir, une fois le meurtre accompli, n'en eut pas le temps. Il tomba lui même, non loin de sa victime, et fut achevé par un garde. On traîna son cadavre hors de l'église. Carlo Visconti eut le même sort. Quant à Olgiato, un jeune homme de vingt-trois ans, il put s'échapper dans la rue. Là, mêlé à la foule, il attendait naïvement des applaudissements en faveur de la liberté, pour se montrer au peuple comme un libérateur. L'insensé ! Il n'entendit, pour toute réponse, que les cris de fureur de la populace qui mettaient en morceaux le cadavre de Lampugnano. Traqué de toutes parts, repoussé par son propre père, Olgiato ne put éviter le sort qui l'attendait. Il sut mourir avec courage. Le fer du bourreau n'étant pas assez effilé, il exhorta celui-ci dans sa triste besogne, et victime de son illusion jusqu'au bout, mourut en prononçant ces mots : *Stabit vetus memoria facti*, que l'on pouvait traduire par un autre *Remember !*

La Bibliothèque ambroisienne ne possède pas que les trois poignards : elle possède aussi une lettre de la duchesse annonçant la mort de son mari. Elle raconte que le cadavre de Lampugnano déchiré par le peuple « a été jeté aux cochons. » Elle se propose, en bonne épouse, de faire écarteler les conjurés qu'elle a en son pouvoir.

L'Eglise San Stefano in Brolio, sur la place de ce nom, détruite plusieurs fois, reconstruite à la fin du XVI^e^ siècle, restaurée il y a soixante ans, toute modernisée avec ses dorures, présente en somme peu d'intérêt.

Mais il est difficile, croyons-nous, en se rappelant ces quelques détails historiques, de passer désormais indifférent sur cette petite place du Broletto, ni de considérer sans frémir les trois poignards aux lames triangulaires et aux manches incrustés, sous la vitrine de l'*Ambrogiana*. En y regardant de près, sur les lames, gageons qu'on y retrouverait la trace du sang du Sforza.

H. LYONNET.

MARGARIDO [1]

POÈME

illustré par l'auteur

CHANT PREMIER

En voyant ce ciel bleu où s'entrelacent paresseusement les chaudes brumes, et l'espace où les chants palpitants se mélangent aux arômes d'été ; — en voyant la rouge ensoleillée qui dore l'épi et enflamme la treille, embrunissant dans sa chûte majestueuse les champs de labour et les vignobles de la Segarra ; — qui croirait jamais que cette terre toute pleine de lumière, de calme et d'harmonie, aujourd'hui flagellée par le monstre de la guerre, souffre de la faim, saigne et pleure ! Qui croirait enfin que là-bas, sur l'autre versant de cette montagne dentelée, Gérone devenu soudain cité glorieuse, agonisante se défend !

II

C'était par une après midi de juillet, une de ces après-midi dans lesquelles le ciel et la terre — son amante — s'endorment enlacés ; seules les abeilles bourdonnaient dans l'herbe fleurie ; et, au bruit de ce concert, chassant ses brebis à coups de pierres, avant la chûte du jour, quand se ferment liserons et clochettes, un vieux berger arrivait tout essoufflé par le chemin de Saint-Martin de Sasgayolas. En le voyant passer de la hauteur plantée de chênes où le troupeau paît le vert sainfoin, le bon Janot l'arrête d'un coup de sifflet et lui crie en une joyeuse cantarelle :

---

1 L'action se passe en Catalogne, en 1809, au moment de la guerre de l'Indépendance.

— Vincent ! Eh ! le conteur ! Quel vent te pousse que tu marches si vite ?

— Vent d'arrière, Janot, qui n'est pas le bon vent.

— As-tu vu le loup ?

— Je ne crois pas !... Mais si ce n'est pas le loup, tu ne te trompes pas de beaucoup, j'ai vu le *porc* [1].

— Que dis-tu ?

— J'étais là-haut dans les yeuses, le troupeau paissait. Quand, tout à coup, j'entends un coup de feu, puis un autre, et deux, et trois qui se répondent dans la plaine qui va droit à Igualada. Alors, tout aussitôt, je vois des gens qui courent, qui se poussent, qui fuient à travers champs. Que te dirai-je ? Vingt-cinq malheurs ! Et ils sautent les fossés, et ils enfilent les sentiers comme des gens qui connaissent le pays à fond ; je les ai déjà vu monter par groupes dans les bruyères.

— Qui ça ? Ceux de chez nous ?

— Eh ! non. Les *porcs* que je te dis. Mauvaise gelée ! Je les ai vus comme je te vois. Que la foudre les écrase ! Si tu ne t'en vas pas de suite, déjà tu peux bien dire : « Adieu brebis ! »

— Tu les crois donc bien près ?

— A présent... ils doivent être à cinq quarts d'heure... peut être pas tout à fait. Mais du train dont ils vont — et je te garantis, Janot, qu'ils se trémoussent — je crois bien qu'au soleil couchant ils seront chez nous.

— As-tu compté s'ils sont beaucoup ?

— Si mon coup d'œil de berger habitué à la montagne ne me trompe, continua le vieux Vincent, soldats, capitaine qui les mène, piquet de dragons qui les accompagne, ça doit bien faire... ça doit bien faire une centaine, Ah ! si tu veux m'en croire, Janot, dépêche-toi de mettre le troupeau à l'abri et rentre à la maison. Car, après tout, le troupeau est au maître ; il ne nous appartient pas, et si, après, on le vole, ce sera à lui et pas à nous qu'on le volera.

— Tu as raison, Vincent.

— Pourtant il ne m'en reste guère de raison, mon pauvre Janot. Mais fais comme je te dis, en route ! Un homme peut être pauvre, mais être pauvre et béni du ciel, ça c'est trop !

— Rutxquet ! fit le petit pâtre en appelant ses bêtes qui paissaient dans les alentours. Rutxquet ! Mustela ! En route ! — Quand donc serons-nous sortis de toutes ces misères !

Le vieux berger entendit bien ces derniers mots que Janot avait murmurés entre ses dents :

— Quand nous en sortirons ? Veux-tu que je te le dise, moi, Janot ? Eh ! bien nous n'en sortirons que le jour où jeunes et vieux nous nous sentirons assez de sang dans les veines pour que sur notre terre on ne puisse plus voir un seul étranger.

— Si tu as tant de courage, toi, répartit vivement le petit Janot, de quoi t'inquiètes-tu ? Si tu n'as pas de fusil, prend une pique ! L'occasion ne te fera pas défaut pour arroser ces plaines du sang de l'envahisseur.

— C'est bien tard, Janot, répondit tristement le vieux berger ; c'est trop tard ! Si j'ai de ces envies-là, dame ! j'ai aussi des années sur la tête, et des rides. Si j'étais jeune comme toi, crois-tu donc que tu me verrais chasser les chèvres à coups de pierres ? Et n'as-tu pas honte, sachant qu'on a besoin de toi, d'être là sous ces pins, tandis que la patrie en péril crie au secours, tandis qu'il s'agit de notre indépendance !

— Plus souvent que j'en donne une goutte de mon sang ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que je le garde pour des choses plus sérieuses et plus chrétiennes ! J'ai un père et une mère qui sont vieux ; j'ai trois sœurs ; et si le pauvre Janot s'en va à la guerre, et avec lui toute la jeunesse

---

1 Sous le nom de *porchs* le peuple catalan, durant la guerre de l'Indépendance, désignait les envahisseurs, c'est-à-dire les soldats français.

C'est sur ce mot que roule le sanglant épisode — légendaire, sans doute, mais auquel on ajoute assez foi dans la Segarra — qui a servi de point de départ au présent poème. *(Note de l'auteur.)*

de cette terre, qui donc prendra soin du vieux, de la vieille, et de toute la compagnie ? La patrie qui manque de bras leur donnera-t-elle par hasard la becquée ? Veux-tu que je te dise ? Eh ! bien, s'il le veut, qu'il vienne donc le Français, mais au moins qu'il apporte le bonheur avec lui ! Si je meurs à la guerre, grand profit ! Dieu me garde ! S'il n'y a plus d'Espagne, eh bien, il n'y en aura plus. Après tout, réponds-moi ! est-ce que par hasard un Français n'est pas un homme comme les autres ? Il y a des imbéciles qui viennent nous dire que nous autres, Catalans, nous sommes tous bons et

— Vincent ! Eh ! le conteur ! Quel vent te pousse, que tu marches si vite ?
— Vent d'arrière, Janot, qui n'est pas le bon vent.

(*Margarido*. Illustration de l'auteur, M. Apeles Mestres).

honnêtes, et que toute créature qui naît sur le sol de France n'est bonne qu'à être brûlée. — Oh ! ne dis pas non ; le curé nous le dit assez en chaire, dans ses sermons. Mais est-ce que l'Eglise, notre mère, ne nous dit pas que nous sommes tous frères de père en fils [1] ?

1 Tout le monde connaît la part que le clergé espagnol prit dans cette guerre, soit par ses prédications, soit par

— Mais le Français saccage tout, Janot ; il passe tout à feu et à sang ; il vole et fusille ; et nous autres, pour nous défendre...

— Le recevons à coup de fusil, interrompit Janot.

— Tiens ! ne faudrait-il pas le recevoir avec du jujube ? Dieu me pardonne !

— Nous sommes tout un, pourtant, et le dommage s'égale.

— Et notre indépendance ? Et nos gloires ? Et nos droits ? Et nos libertés ?

— Chansons ! Moi, Vincent, je n'ai pas usé mes coudes sur les tables de l'université ; la science ne me fait pas établir de frontières, et j'ai peu d'heures à moi pour peser les paroles. Ce que je n'ai pas, ni toi non plus, c'est le savoir pour bien comprendre ce que veut dire indépendance, et je te dis bien — quelque mauvaise que soit cette comparaison — je te dis que ces chèvres et moutons que tu mènes se soucient fort peu de leur sort ; qu'ils soient demain troupeau français, ils n'en mourront pas pour cela de chagrin ; peu leur importeront nos gloires et nos peines. Travaille, paie et crois. Tel est le mot d'ordre, que ce soit le roi français ou le roi Fernand qui le donne. Nous autres, pauvres diables, — et sommes-nous autre chose que moutons et troupeau que l'on mène à coup de pierres, — chantons, œuvres sont œuvres ; si Fernand est pris, à lui la peine. Quant à moi, je suis né avec la chaîne, et que ce soit Pierre, Paul ou Bérenguer qui règne, je serai aussi pauvre et aussi berger que j'étais.

ses écrits. Une preuve notoire en est dans les catéchismes anti-français qui circulaient à cette époque entre les mains du peuple, et où l'on relève ceci, par exemple :

— Dis-moi, mon fils, qu'es-tu ?

— Espagnol, par la grâce de Dieu.

— Que veut dire espagnol ?

— Homme de bien.

. . . . . .

— Qu'est-ce que les français ?

— Des hommes qui étaient chrétiens, et qui sont devenus hérétiques.

. . . . . .

— Est-ce un péché que de tuer un Français ?

— Nullement. On y gagne la gloire du ciel, etc.

(Note de l'auteur.)

— Mauvais patriote ! Traître ! s'écria Vincent.

— Ne va pas croire pourtant que je sois de ceux qui ont peur de la fatigue ; mais je veux être en paix avec Dieu et avec ma conscience ; aide-les tiens, et dis au monde ce que je dis, voilà la meilleure indépendance.

— Eh ! bien, je te jure et fais serment, reprit Vincent d'un ton grave, que le jour et l'heure où je verrai un envahisseur aussi en face que je te vois, par le peu qui me reste de vie et de santé, je l'étends là, si le ciel m'aide. Aujourd'hui même si je puis... et demain fête !

III

Les bergers se sont tus. Le bêlement des brebis fatiguées résonne de la Guardia à la Farrera, puis remonte dans l'épaisse poussière qui s'étend jusqu'aux toits. Les deux pasteurs rentrent à Saint-Martin, et crient aux voisines qui se mettent aux fenêtres et aux portes : « Maîtresses, cachez vos porcs ! Voici venir le *porc* de France ! »

APELES MESTRES.

(A suivre.)

A LA SAVOIE

Pâle Savoie assise en reine au pieds des monts,
Qui sur ta majesté versent leur innocence,
Salut ! La liberté sauvage, en nos poumons
Pénètre, et comme à l'aigle, ivre d'indépendance,
De t'avoir vue un jour, il nous reste à jamais,
Un besoin d'essor large et pur vers tes sommets.

Oh toits de Chamonix, oh toits gris de Sallanches,
Qui cachez sous des fleurs vos seuils hospitaliers.
O bois, vallons muets, ô lacs, ô têtes blanches
Des Alpes, qui du pâtre indolent à vos pieds
Quand vient le soir funèbre écoutez la romance
Dites, qu'avez-vous donc en vous nature immense ?

Savez-vous un secret du ciel, comprenez-vous
Les signes que doit faire aux astres la nuée.
Le gouffre est confident de l'enigme, un mot doux
Flotte, on dirait l'aveu d'une harpe oubliée
Dans ce temple, entassant des rocs jusqu'à son seuil,
Où pas à pas vers Dieu montent les nuits en deuil.

Salut terre des Fleurs ! Que de fois près d'une onde
J'ai peuplé tes bois sourds de mes songes d'enfant.
J'aspirais tes parfums chers aux douleurs du monde,
Car tes sapins ont l'air de bénir et le vent
Qui ride un peu leur front, t'apporte d'Italie
Un souffle de bonheur et de mélancolie.

Que j'aime tes manoirs de légendes peuplés,
Où se joue une flamme à l'ogive des salles.
L'oratoire où priaient, de foi morne accablés
Les moines contempteurs des lacs, François de Sales,
Saint-Bernard, étreignant dans un effort vainqueur,
L'élan vers la Justice et le vrai de leur cœur.

Ici frémit le cri des guerres féodales,
Là j'écoute un sonnet du pauvre troubadour,
Là, que ne puis-je aussi, page heureux sur les dalles,
Poser ma lèvre en feu sur un débris d'amour,
Comme en rouvrant un livre après bien des années,
On y retrouve un cher parfum de fleurs fanées.

O balcons d'or ! portails béants, forts démolis,
Aix-Esserts, Annecy, Crans, Chambéry, Talloires.
O silence versant le léthargique oubli
Des grands arbres, afin d'évoquer mieux leurs gloires
De naguère, aux héros fiers de montrer l'affront
Des siècles pleins de foudre énorme sur leur front.

Un art mystique au sein des mornes abbayes
S'endort. Qui nous dira ce qu'il entre de paix
Suprême où tout se fond dans les tombes vieillies
Où nos plaisirs et nos douleurs, horrible faix !
Nos regrets ne sont plus qu'un tas noir de décombres
Sur lequel sont penchés nos pensers spectres sombres

. . . . . .

Gloire à ceux que l'idée attelle
Aux blancs quadriges du progrès,
Ils hantent la cime immortelle
Où Dieu parle aux mages de près,
De tels hommes sont pour la foule
Des Thabors et des Sinaïs,
Ils sentent l'escalade en foule
Des peuples par eux éblouïs.
O Savoie ! ivre d'harmonie !
C'est pour cela que le génie
T'aime et que l'ouragan se plait
Fier d'être avec eux sur la cime
Dans la fraternité sublime
De Saussure et de Berthollet.

. . . . . .

J. FANGAZIO.

JOURNAL INÉDIT
D'UN OFFICIER ITALIEN AU SERVICE DE LA FRANCE
PENDANT LA CAMPAGNE DE RUSSIE (1)
(1812)

En proie à ces diverses sensations, changeant tous les jours de pays, de milieu, ayant toujours de nouveaux sujets de conversation, la route s'écoule d'une façon agréable. Maintenant, quel est l'objet de cette promenade ? Je n'en sais rien. Les diplomates s'entourent tellement de mystère que, soit en Bavière, soit ici, sur les confins de la Silésie, il nous est toujours aussi impossible de dire qui nous allons combattre [2]. Les soldats vivent donc joyeusement et se moquent pas mal d'aller faire la guerre aux Russes ou aux Perses. Car au milieu de nos conjectures et du manque absolu de renseignements, il y en a qui désignent la Perse et les Indes orientales comme le but de notre expédition [3].

1 Voir notre numéro 3, du 1er juin 1895.

2 Et ceci est si vrai qu'à cette date, 17 avril 1812, les journaux italiens n'avaient pas encore annoncé le départ de ce corps d'armée d'Italie. Berthier, d'autre part, dans ses lettres confidentielles au roi de Bavière, avait recommandé, de la part de l'empereur, le silence le plus absolu sur la marche des troupes afin que les Russes ne fussent pas avertis par les journaux. Voilà des secrets que l'on obtiendrait bien difficilement aujourd'hui ! Ce ne fut que le 30 avril que l'on commença à écrire en Angleterre : « Il ne semble pas que Napoléon avec sa nombreuse concentration de troupes sur les bords de la Baltique ait eu ce moment l'intention de renverser quelque puissance du Nord, mais plutôt de consolider avec la force armée son gigantesque projet (le blocus continental) dans ces régions. »

Du reste, le peu de gens qui osaient alors s'occuper de politique se seraient bien gardés de manifester publiquement leurs suppositions.

3 Pour si exagérée que puisse paraître à première vue une semblable déclaration, elle n'était pas pourtant tout à fait dépourvue de fondements, si l'on veut bien y prêter quelque attention.

La plus grande intelligence semblait alors régner entre toutes les cours de l'Europe ; aucun indice ne paraissait devoir troubler la paix du continent. Et cependant les armées qui traversaient l'Europe étaient suivies d'immenses convois de vivres et de munitions ; toutes les routes qui conduisaient à la Vistule étaient encombrées. Les équipages mêmes de l'empereur, réduits dans les précédentes campagnes au plus strict nécessaire, étaient, cette fois, composés d'une énorme quantité de voitures et il y avait des mulets chargés de tentes pour l'empereur

Goldberg (Silésie prussienne), 30 avril.

Treize jours dans nos cantonnements de Goldberg, et nous ignorons toujours à quel but on nous destine. Qui vivra verra! Nous profitons de ce court séjour pour augmenter l'instruction de nos hommes. Le chemin que nous avons fait depuis l'Italie jusqu'ici a d'ailleurs contribué à les rendre plus solides, plus dégourdis. L'amitié, les attentions hospitalières dont ont fait preuve les habitants sur leur passage, font foi de leur honneur, de leur morale, de la sévère discipline auxquels ils sont soumis.

Liegnitz, 1er mai.

Un ordre imprévu nous a forcé d'abandonner ce matin notre aimable cantonnement de Goldberg. La plus grande partie de nos régiments a été accompagnée pendant un bon bout de chemin par ces bonnes et hospitalières populations dont le souvenir nous sera toujours cher.

La division de la garde royale est arrivée le même jour ici, à Liegnitz.

Liegnitz, 2 mai.

Ce matin, au moment de poursuivre notre route, il est arrivé un courrier expédié par le major-général, prince de Neufchâtel, venant de Glogau. Ordre est donné à toutes les troupes qui composent l'armée d'Italie de prendre quartier, jusqu'à nouvel avis, dans la Basse-Silésie, et à la garde italienne de retourner dans ses anciens cantonnements.

Goldberg, 8 mai.

Rien ne saurait donner une idée de l'accueil que nous avons reçu en revenant dans notre cher pays de Goldberg. Chaque habitant est allé chercher son hôte sur les rangs, et sans attendre aucune sorte de formalité communale l'a conduit à son ancien logement. Si l'hospitalité est une vertu, la gratitude doit être un devoir sacré. Je manquerais de reconnaissance si je ne rendais pas au bon peuple silésien ce mince tribut de remerciements et de justice qu'il mérite. Mais ce bonheur aura été de courte durée. Nous commencions à reprendre nos habitudes, bien tranquilles dans nos cantonnements, quand un ordre de l'état-major général est venu nous annoncer ce matin que l'armée d'Italie s'appellerait désormais le 4me corps de la Grande-Armée, et que nous devions nous trouver réunis sans retard à Glogau, sur l'Oder, quartier général du vice-roi d'Italie, pour être dirigés sur la Vistule.

Liegnitz, 10 mai.

Arrivée à Liegnitz que je n'avais eu que le temps d'entrevoir il y a huit jours.

Liegnitz est une grande et belle ville de la Silésie, capitale du gouvernement du même nom. Située sur la Kotzbach, tributaire de l'Oder, à l'embouchure de la Schwarz-Wasser, ou Rivière-Noire, elle compte 860 maisons, 5 églises, 3 hôpitaux, 1 hospice pour les orphelins, un lazaret, et beaucoup de beaux édifices parmi lesquels on distingue le Château-Royal, le Palais public, et plusieurs autres. Tous les environs sont plantés de châtaigniers et d'arbres fruitiers. Il y a encore une élégante promenade, bien ombragée, qui fait tout le tour des murs de la ville. J'ai reçu le meilleur accueil des professeurs du Gymnase luthérien, du Collège des nobles, et j'ai visité la Bibliothèque, où l'on voit une belle collection de modèles et d'objets d'histoire naturelle. La population de Liegnitz s'élève à 9300 âmes. Les habitants fabriquent des étoffes, des draps, des soies et divers objets de luxe.

11 mai.

Départ de Parchevitz.

---

pour sa suite et même pour ses chevaux. On avait remarqué que l'on emmenait jusqu'à des artistes et des marchands, gens qui n'avaient rien à faire avec la guerre; il y avait, attachées à l'état-major, et grassement payées, comme dans l'expédition d'Egypte, beaucoup d'autres personnes inutiles à l'armée, toutes pourvues de voitures et d'équipages.

Tout cela pouvait donc laisser supposer une expédition lointaine, dans des contrées ignorées, des traversées de pays peu peuplés, où l'armée allait n'avoir à compter sur rien, d'où le bruit d'une expédition jusqu'aux Indes.

13 mai.

Arrivée à Glogau, ou Gros-Glogaw, ville forte et considérable placée sur l'Oder et capitale du duché du même nom ; c'est la ville, après Breslau, la plus peuplée et la mieux située de Silésie.

Nous y remplaçons le 8e corps composé de Westphaliens.

14 mai.

Revue sur l'esplanade de Glogau, en dehors de la place. Tout le 4e corps est sous les armes. Le vice-roi est arrivé hier à Glogau, suivi du comte Mejean et de ses officiers ordinaires. La garde royale occupant la droite de la première ligne qui est très longue, se trouve placée sur le cimetière de la ville. Les tombes seules interrompent le déploiement régulier. Quelques esprits superstitieux disent que c'est là un sinistre présage, et se plaignent de notre emplacement. Des légions romaines auraient certainement sacrifié aux dieux pour conjurer ces tristes augures. Le vice-roi nous trouva en bon état et de joyeuse humeur. Il vient, par un ordre du jour, de nous manifester sa pleine satisfaction pour la belle tenue et discipline des troupes italiennes.

(A suivre.)

Le Lion

Le gardien a levé la porte intérieure
Et tiré les verrous, car c'est un jour d'été,
Pour donner au captif une clarté meilleure ;

Alors le grand lion, près du seuil arrêté,
A levé son regard assoupi vers la foule
Qui se presse à l'entour du grillage écarté

Puis, sans voir plus longtemps cette vivante houle,
Après avoir cherché la nue aux frais lambris
Où le ruban d'azur se roule et se déroule,

Morose, il s'est laissé choir sur le plancher gris,
Au milieu des prisons dans le granit scellées,
Superbe de dédain et presque de mépris ;

Oubliant le Jardin et ses vertes allées,
Las de cet horizon, ses yeux fiers se sont clos
Pour revivre un instant les heures envolées.

Les rayons de juillet dardent leurs javelots
Sur son corps que secoue un penser chimérique,
La brûlante lueur le baigne en ses longs flots ;

Mais il sent le baiser du Phœbus homérique
A peine... Qu'est cet astre aux nonchalants ébats
A côté du soleil éblouissant d'Afrique ?

Qu'est ce frêle gazon, que sont ces buissons bas,
A côté des halliers ayant l'alfa pour lierres,
Où panthères et chacals se livrent leurs combats ?...

Son rêve ressaisit les choses familières :
L'Atlas sombre effilant la pointe de ses monts,
Les cavernes des bois au fauve hospitalières,

La plage où l'Océan porte les goëmons
Qu'engendrent sans répit ses fonds intarissables.
Les chotts couvrant d'une eau saumâtre leurs limons.

Il entend les torrents pour lui seul franchissables,
Comme autrefois, tapi parmi les antres sourds,
Il devine l'hyène en quête dans les sables,

Et le python rampant sous les orangers lourds,
Lorsque la nuit, du haut du ciel qui se dilate,
Etend sur le désert sa robe de velours.

Il voit à l'oasis le flamant écarlate
Boire aux sources, l'ibis dormir près du dattier,
Dans l'herbe, où la grenade en pourpre vive éclate ;

Tandis qu'au loin, devant le Sahel tout entier,
La caravane suit les chameaux au poil terne
Vers l'ombre, et quitte enfin le roc au dur sentier ;

Elle s'en va remplir chaque outre à la citerne,
Avant de s'endormir sous l'ample burnous blanc,
Et pour prier Allah, par trois fois se prosterne.

C'est l'heure où le lion, frappant son large flanc
De sa queue au fouet roux, hérissant sa crinière,
Fixe en l'obscurité son œil étincelant ;

Il rugit lentement, puis sort de sa tannière,
Écoutant dans le soir le cheval qui hennit,
Épiant l'antilope et flairant toute ornière...

Soudain la vision fuit... le rêve est fini :
Loin sont les palmiers-doums à l'épaisse ramure,
Le cèdre gigantesque et l'aloès jauni ;

Loin les vastes forêts où pend la figue mûre,
Où brunit la banane, où le serpent se tord ;
Loin la vague ébauchant à jamais son murmure.

Au fond du gouffre amer de l'oubli ce temps dort.
Le prisonnier n'est plus un souverain des plaines,
Où le soleil géant verse ses torrents d'or ;

Il n'aiguisera plus ses griffes, de sang pleines,
Aux pins d'Alep, aux bords des rochers anguleux ;
Il ne chassera plus le buffle aux grandes laines,

Il n'égorgera plus la gazelle aux yeux bleus ;
Jamais l'âpre simoun dont le souffle foudroie
Ne viendra jusqu'ici chauffer son corps frileux.

A l'immense douleur Exil, il est en proie ;
Ravivant en ce cœur un éternel tourment,
Dans ses ongles d'acier le désespoir le broie.

Avec le noir regret qui va le consumant,
Un flot mélancolique envahit sa pensée ;
Il se meurt, et parfois se souvient tristement.

Tel, un roi songerait à sa grandeur passée.

Miss E. EIIRTONE.

FAIENCES DE DELFT

(CROQUIS HOLLANDAIS) [1]

Coucher de soleil à Culemborg.

3 mai, 7 heures soir.

Une plaine verte et brunâtre — par plaques. — Au premier plan un buisson vert foncé ; au centre de la prairie un moulin à vent dont les ailes tournent lentement. Un ciel très pur. Violacé vers l'horizon, jaune pâle au-dessus, puis au-dessus encore bleu très pâle.

Le soleil, semblable à un gros potiron de feu, apparaît gigantesque à la gauche du moulin, éblouissant le regard. Il glisse insensiblement sur la droite, s'approche du moulin, passe derrière, si bien qu'à un moment — très court — il lui fait exactement une auréole d'or ! — Hélas ! la sanctification n'aura pas duré longtemps. Le soleil glisse toujours à droite, descendant lentement, disparaît à moitié, et ressemble à présent au dos d'une grosse tortue d'or. Un petit bois est là, tout près. On dirait que, honteux, il se cache. Et déjà on ne le voit plus. Les teintes violacées du ciel disparaissent ; le bleu aussi. Tout s'unifie dans le jaune pâle. Le vent tombe, les ailes du moulin s'arrêtent, et il ne reste plus que des points noirs dans les plaques vertes, le bétail qui se couche dans la prairie.

La Kalverstraat d'Amsterdam.

10 heures soir.

Une rue longue, étroite, tortueuse, sans voitures, avec des maisons laides et irrégulières ; plus large que la rue Quincampoix, plus étroite que la rue Saint-Denis. De riches magasins, aux étalages lourds, resplendissant le soir, et parmi ces devantures, comme des taches d'encre, les cafés qui suivant l'usage hollandais ne sont pas éclairés le soir, chaque établissement étant inflexiblement séparé en deux par un rideau, la lumière au fond, la nuit devant. Dans cette pénombre qui vous offusque, des gens immobiles et muets, sont assis à de petites tables, mais il est impossible de distinguer le visage de ces figures de cire qui cependant vous regardent curieusement passer ; des couples d'amoureux enlacés sous les tables chuchotent parfois à voix très basse ; des garçons lents, pas complaisants, vont et viennent mystérieusement dans cet obscur. Si ce n'est pas la mort, le café hollandais, le soir, en est sûrement le vestibule.

Sur la chaussée, une foule compacte, pressée, invariablement partagée en deux : à droite le flot montant, à gauche le flot descendant. Malheur à l'étranger qui s'aviserait à vouloir aller à l'encontre de ce courant. Des orgues de barbarie infâmes — aussi anti-artistiques que possible — discordants. Des servantes, trottant menu, invariablement vêtues de toile bleue, une ruche sur la tête, une corbeille plate à la main. Les boutiques des bouchers et des charcutiers flambant rouge, car dix heures du soir, c'est l'heure des provisions à Amsterdam.

Et toujours ces bouches béantes des cafés sombres, où brille de temps à autre le feu d'un cigare. Un retour de feu d'artifice dans une rue interdite aux voitures — un jour de grande fête nationale — mais un feu d'artifice où il serait arrivé quelque effrayant malheur, car tous ces milliers de gens, comme sous le coup d'un événement grave, ne parlent pas.

VIDI

(A suivre.)

1 Voir notre numéro 2, mai 1895.

Amour Maternel

(SONNET)

Dans son berceau d'osier, l'enfant frêle repose.
O combien à l'enfant semble doux le sommeil,
Aucun souci ne tient son esprit en éveil,
Car pour lui tout sourit, tout est fleur, tout est rose!

Il dort, ses yeux sont clos; sa lèvre demi-close
Brille au milieu des draps d'un éclat plus vermeil.
Sa mère, près de lui, attendant son réveil,
Contemple avidement son bien, sa chair, sa chose!

Tout son être frémit! Ayant donné son sang,
Elle voudrait encore arracher de son flanc
Pour cet ange adoré, tendre espoir de sa vie,

Ce qu'elle sent vibrer de plus grand, d'éternel.
Elle voudrait encor, ô douce et folle envie,
Voir s'animer cette âme au souffle maternel!

J. Edwards.

Soirée Charmeuse

Jardin du cercle privé des Étrangers
à Dinant sur la Meuse.

En des senteurs de fenaisons,
Fine et pure comme une haleine
D'enfant, la brise de la plaine
Monte parmi les frondaisons.

Du fort aux proches horizons,
La nuit étend sa fluide laine ;
Follement valse la phalène ;
Sur l'émeraude des gazons.

Et dans la fraîcheur vespérale
Où l'ombre, des bois aux sillons,
Se pâme aux derniers carillons
Vers l'immensité sidérale,

En des frissons de volupté
Des baisers agitant la flamme
Le doux flirt papillonne, et l'âme
— En un tourbillon emporté

Tandis qu'aux lustres plus encore
Le plaisir tinte en les salons,
Bercée au chant des violons
En un rêve exquis s'évapore.

O. Justice.

Les Impeccables

(SONNET)

Parce qu'ils ont marché trente ans les yeux baissés,
Le cœur vide d'amour, le front taché de cendre,
Parce qu'ils ont gravi — haletants, non lassés, —
Le chemin du devoir sans jamais le descendre;

Parce que, toujours purs, intacts, ils sont passés
Devant la chair qui hurle et n'ont pas su comprendre ;
Parce qu'au grand soleil de la vie, harassés,
Ils n'ont point cherché l'ombre, ou n'ont pas su la [prendre ;]

Maintenant que leur cœur est bien mort au plaisir,
Ils vont la tête haute, et n'ont d'autre désir
Que de nous trouver, nous, mauvais et condamnables.

Scrutant de leur œil dur nos actes et nos cœurs,
Nous, nous, — les imparfaits, — ils ont des ris [moqueurs].
Et passent sans pitié : CE SONT LES IMPECCABLES!

Gésa DARSUZY.

LES COUSINS

MONOLOGUE

Aimez-vous les cousins, on en a mis partout !

.. Non ce n'est pas cela !

Avez-vous des cousins? — Oui, n'est-ce pas ! — Et moi aussi j'en ai eu... et beaucoup même... mais à présent je n'en ai plus... Oui, c'est comme ça, ils se sont tous envolés... ça vous semble drôle, il n'y a pas de quoi... et vous riez... vous avez tort, croyez-moi.

Ce n'est pas qu'ils soient morts, non, ils sont en bonne santé comme vous et moi... seulement, il ne sont plus mes cousins... Cela vous étonne bien, avouez-le ?.. Eh bien, moi, ça ne me surprend pas. Ah ! les cousins, les cousins, c'est le microbe du genre humain... Oh ! c'est bien drôle ! allez... Hier, vous n'aviez pas de famille et aujourd'hui elle est tellement nombreuse que vous ne pouvez malgré votre meilleure volonté, la connaître toute entière.

Ainsi, tenez, moi, jusqu'à l'âge ou vingt-huit ans, je n'avais pas eu de famille et chose extraordinaire pas le moindre cousin à l'horizon. Mais à ce moment précis, je me présentai à la députation et... fus élu. C'est de là que datent mes premières relations avec une famille jusqu'alors inconnue. Ah ! oui, jusque là les gens se souciaient de moi comme de la semelle de leurs chaussures, mais le lendemain de mon élection j'avais sur mon bureau un colossal paquet de lettres. C'étaient tous mes cousins que je n'avais jamais vus qui se rappelaient à mon bon souvenir, m'expliquaient dans quelles circonstances ils avaient eu l'honneur de me connaître et bien entendu, sollicitaient une place, une faveur, une protection. Ceci n'était rien.

Grâce à mon énergie, à mon courage, à mon intelligence un peu aussi et surtout, oh ! surtout, à mon travail acharné — il me faut rendre cette justice, j'ai travaillé comme pas beaucoup, jamais je n'ai perdu un seul instant, une seule minute, une seule seconde. — Je m'étais créé — c'est le mot, — une situation enviée et enviable. J'étais arrivé à être ministre des *affaires inutiles et couteuses* un jour. Oh ! c'est là que j'en ai connu encore des cousins nouveaux dont je ne soupçonnais pas même l'existence. Il y avait à peine une heure que le décret me nommant avait paru à l'officiel et déjà je ne savais où mettre toutes les lettres de félicitations et de sollicitations que m'adressaient mes cousins anciens et nouveaux. La bordée devint telle que je fus obligé deux heures après ma nomination de prendre cinq secrétaires occupés à décacheter et honorer d'une réponse les lettres de tous ces braves gens ! Ah ! la journée épistolaire d'un ministre ! Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est ! Et les cousins qui, pour venir vous implorer, montent la garde pendant des heures, des jours, des semaines, des mois, des années à la porte de votre cabinet, vous ne pouvez les renvoyer sans une promesse tout au moins. Je n'ai occupé qu'un jour ce poste important, mais je vous le déclare, c'est terrible, épouvantable, incroyable. Et quand le lendemain les cousins apprirent que le ministre était tombé et que j'avais fait la culbute avec lui. Ce fut bien autre chose, j'appris à bien connaître et juger tous les cousins.

Les mécontents — et ils étaient légion, dame ! Je n'avais pu en si peu de temps faire droit à toutes les demandes — me renièrent comme leur cousin. Je sentais chaque jour l'orage grandir autour de moi, et monter, monter toujours ; je m'effondrai. Ce que j'avais prévu, arriva. Aux élections suivantes, je me présentai mais fus battu au premier tour par un ouvrier des ballons.

Henry BÉRI.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

3° (n° 1 page 16).) — *Nec amplius ibis.* — Dans le livre de Job. Voici d'ailleurs la phrase entière : « où étais-tu quand j'enfermai dans ses barrières la mer sortie frémissante du sein maternel, et que je lui dis : Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin. »

6° (n° 3 page 48). — La devise de Diane de Poitiers. *Qui me alit extinguit.* Qui me nourrit m'éteint.

De Marie Touchet :

« Je charme tout » devise anagrammatique composée par Charles IX.

De Mme de Sévigné :

(Une hirondelle.)

« Le froid me chasse. »

De Mme Tallien :

(Une rose)

« Le méchant n'y voit que l'épine. »

7° (n° 3 page 48.)

La berceuse « Dors mon enfant » est de Weber. Malheureusement on se contente d'admirer Weber dans ses grandes manifestations. Il ne vient à personne l'idée de lire la collection de ses admirables *lieds*. Et cependant la *prière pendant la bataille*, les *adieux à la vie*, la *sérénade*, sont d'aussi belles mélodies dans leur genre que celles du *Freischütz* et d'*Obéron*..

La Revue Littéraire Indépendante se réservant le droit de paraître aussi souvent qu'il lui plaira, afin de ne pas faire faire indéfiniment antichambre aux manuscrits qui lui sont confiés, accepte les abonnements, non par échéances, mais par nombre de numéros.

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement, revêtu de la signature de l'administrateur.*

le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement revêtu de la signature de l'administrateur.*

le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

LA JEUNE BELGIQUE

BRUXELLES

M. Iwan GILKIN, directeur, 110, rue de la Limite

REVUE DU MONDE LATIN

PARIS – 15, Rue des Apennins – PARIS

LES LITTÉRATURES

Considérées au point de vue historique et critique

Bulletin du séminaire d'histoire des littératures de l'université libre

BRUXELLES — Alfred CASTAIGNE, éditeur, 28, Rue Berlaimont

L'Avenir Artistique

Revue mensuelle de littérature de théâtre et d'art

PARIS – 12, Avenue Rapp

L'IRIS EXASPÉRÉ

Poésies par M. Adrien MITHOUARD

PARIS — Alphonse LEMERRE, 21-23, Passage Choiseul

TOURING-CLUB DE FRANCE

(Alliance des Touristes-Cyclistes)

Fondé le 26 janvier 1890, pour favoriser le développement du tourisme et plus spécialement le tourisme vélocipédique.

Siège social :

PARIS — 5, Rue Coq-Héron

Revue Universelle Internationale Illustrée

PUBLICATION INDUSTRIELLE, COMMERCIALE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE, SCIENTIFIQUE, etc.

4me année

Genève — Paris — Bruxelles — Rotterdam — Munich — Florence

Siège : 19, Route de Carouge, GENÈVE

UNION VÉLOCIPÉDIQUE DE FRANCE

PARIS — 40, Rue Saint-Ferdinand

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

PARIS — 104, Rue d'Assas

ORIPEAUX

FANTAISIES ET HALLUCINATIONS

LIÈGE — H. VAILLANT-CARMANNE, imprimeur

REVUE HISPANIQUE

PARIS – 7, Rue Léon Cogner – PARIS

OCTOBRE 1895 — N° 7

LE NUMERO : 60 CENTIMES

634

LA REVUE LITTÉRAIRE INDÉPENDANTE

GENÈVE, PARIS, BRUXELLES, FLORENCE

« ...Nul n'est forcé d'écrire ; celui qui librement saisit l'outil sacré peut être abusé par les suggestions de son erreur, mais du moins il obéit à ce qu'il prend pour une vocation ; il fait ce qu'il aime à faire, et sous ce rapport du moins il est heureux. »

MAXIME DU CAMP.

SOMMAIRE

1. Foi et Spiritisme ..... **F. de Fénis.**
2. Première Gerbe. L'Enfant ..... **Charles Cudell.**
3. Ronces et Moineaux ..... **J. Verdaguer.**
4. Nouveaux Oripeaux ..... L'aut. des Irs Oripeaux
5. Parmi les étoiles! ..... **Albert Julin.**
6. Pour l'aimée ..... **O. Justice.**
7. L'Espagne pittoresque. Au pays des oranges ..... **H. Lyonnet.**
8. A mon ami F. de Fénis, pour sa fête ..... **J. Edwards.**
9. A une inconnue ..... **Aimé Ruffier.**
10. La Nuit ..... **J. Régnier.**
11. Impressions d'un début ..... **Henry Béry.**
12. Les premières feuilles ..... **Floriental.**

GENÈVE

IMPRIMERIE F. TAPONNIER

19, Rue de Carouge, 19

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

NOTRE BUT

Un grand journal français demandait récemment à ses lecteurs de lui envoyer 200 lignes sur des « impressions de voyage », s'engageant à imprimer le sujet le mieux traité. Le même journal nous avoue qu'il reçut plus de **quinze cents** articles, dont beaucoup, ajoute-t-il, étaient dignes de voir le jour.

Que devinrent alors les 1499 articles refusés?

Beaucoup reprirent sans doute le chemin du tiroir d'où ils étaient momentanément sortis, à moins que ce ne soit celui du panier.

Combien d'œuvres sont dans ce cas-là? De quelle façon doit donc s'y prendre un auteur inconnu, ou connu, qui veut se faire imprimer?

Trois moyens sont à sa portée: le livre, le journal, la revue.

Le livre. — Pour publier un livre, il faut s'adresser à un éditeur, lequel ne prendra pas la peine, le plus souvent, de lire votre ouvrage, et vous répondra invariablement que ce n'est pas son genre, qu'il est encombré, que ce genre d'ouvrage (n'importe lequel) ne se vend pas, et finira par vous mettre le marché en main: « Faites-vous les frais de l'édition? » Neuf livres sur dix sont édités aujourd'hui dans ces conditions-là.

Le journal. — Mais tout journal se compose d'une coterie, qui danse en rond et qui ne permet à nul intrus d'entrer dans la danse. Certes, vous y passerez bien quelques informations, quelques actualités, mais ce n'est pas de la littérature. Et puis, tout journal a un mot d'ordre, et si vous n'êtes pas affilié, vous frapperez en vain à la porte. Enfin, si vous réussissez à faire recevoir un article, celui-ci sera souvent tellement écourté, revu, corrigé, « tripatouillé », que vous ne reconnaîtrez plus vous-même ce que vous avez écrit.

La revue. — Oui, celle-ci est plus abordable. Mais la revue a un grand inconvénient. Elle ne paraît que rarement, une fois tous les mois, par exemple. Elle reçoit de la copie dix fois plus qu'il ne lui en faut, de telle sorte que, si vous avez la bonne fortune d'être publié, ce sera **une fois** tous les six mois ou tous les ans.

Voilà ce que savent, autant que nous, et mieux que nous, tous ceux qui ont eu l'illusion de croire qu'il suffisait de penser et d'écrire pour se voir imprimer! Hélas! combien loin de la coupe aux lèvres!

Ils ne se doutaient pas, les malheureux, que créer est la vraie jouissance intellectuellle, mais que vouloir faire voir le jour à ses productions, c'est entreprendre un travail surhumain, c'est s'engager dans un laborieux chemin de croix, où l'on laisse souvent un peu de sa dignité et de son amour-progre pendant le trajet!

La Revue Littéraire Indépendante de Genève s'adresse aux littérateurs, jeunes ou vieux, connus ou inconnus, et leur dit: « Nos colonnes vous sont ouvertes pour vos contes, nouvelles, impressions de voyage, études, poésies, etc., à condition, bien entendu, que ces ouvrages ne soient pas trop longs, qu'ils soient écrits en une bonne langue, qu'ils présentent un intérêt réel pour le public. Et comme nous ne limitons pas les dates de nos tirages, **nous pouvons vous publier de suite, sans vous faire faire antichambre de longs mois.**

En résumé, notre but est double:

1° Intéresser le public en publiant sans cesse un choix de productions nouvelles et originales;

2° Faciliter aux auteurs les moyens d'être lus, sans passer sous les fourches caudines des éditeurs, bureaux de rédaction, etc.

Toutes les demandes de renseignements, manuscrits, correspondances, etc., devront être adressés aux bureaux de la rédaction et administration, 19, rue de Carouge, à Genève, ou à nos correspondants généraux.

LA RÉDACTION.

LISTE DE NOS COLLABORATEURS

dont les articles ont été publiés dans nos six premiers numéros

BAR (Comtesse de) — BÉRY, Henry — CAMUS CROCHARD — DAZURZY, Gésa — DELMAS, W. — DUPUY, Marc — DUVIVIER, Carl — EDWARDS, J. — Miss E. EHRTONE — ESTIENNE, G. — FANGAZIO, J. — FÉNIS (Ferd. de) — FLORIENTAL — JULIEN, Edm. — JUSTICE, O. — GILKIN, Iwan — LANCELOT — LÉON, H. — LYONNET, H. — MESTRES, Apeles — PÉGOMAS — REGNIER, Jacques — RUFFIER, A. — SAND, Robert — SERPH, André — LE SOUFFLEUR. — SOLER, F. — VADIUS — VERDAGUER — VIDI — VILLOTE, C. — H. W. — WIENER, Franz.

On ne répond pas des manuscrits envoyés

1re ANNEE — 60 centimes le numéro — OCTOBRE 1895 — N° 7

LA

REVUE LITTÉRAIRE

INDÉPENDANTE

Contes, Nouvelles, Impressions de voyage, Études, Poésies, Bibliographie, Questions littéraires, etc.

GENÈVE — PARIS — BRUXELLES — FLORENCE

Rédaction et Administration : 19, Route de Carouge, 19, à Genève

On ne répond pas des manuscrits envoyés

Prix de l'abonnement de 52 numéros : France, Suisse, Belgique, **Fr. 24.** — Union postale, **Fr. 28.** — Etats-Unis de l'Amérique du Nord. **Fr. 30.** — Amérique centrale et méridionale, Indes orientales, Japon et colonies anglaises, **Fr. 36.** — Abonnements d'essai (Union postale) : 12 numéros, **Fr. 6,50.**

Foi et Spiritisme

A Madame E. BOUCHER

Lorsqu'on n'a rien à dire et qu'on a fort envie de parler, ce qui est un cas très fréquent dans l'espèce humaine, il n'y a généralement que deux alternatives : parler pour ne rien dire ou dire des bêtises.

Parler pour ne rien dire n'est pas à la portée de tout le monde : c'est un art, un art difficile et délicat. Les diplomates le pratiquent magistralement. Dire des bêtises, le second moyen, n'est pas non plus tout à fait suffisant pour satisfaire les besoins de tous : par exemple, il est des gens d'esprit qui ne sauraient s'en accommoder.

Mais il en existe un troisième très méconnu jusqu'à présent quoique fort usité, qui est, celui-là, à la portée de tout le monde : c'est de parler sur le spiritisme.

Les savants le font avec volubilité — les ignorants aussi — et je pourrais répéter de lui ce que Gœthe disait de certains miracles accrédités par la légende : « cela nourrit en même temps et la foi des croyants et le rire des sceptiques. »

Je parle ici, bien entendu, non pas des faits de magnétisme et de suggestion, transmission de la pensée à distance, etc., qui sont pour la plupart scientifiquement reconnus et que peu de personnes contestent, mais de cette doctrine toute spéculative et idéale entrevue dans un rêve grandiose par Swedenborg et Allan-Kardec. Car le spiritisme est une religion véritable qui a ses révélations et ses poètes, son dogme et ses temples. Comme toute religion elle a droit à notre respect : devant toute croyance quelle qu'elle soit, on se découvre. Il y a sur la terre un millier de religions environ, et chacune d'elles croit être la vraie. Le spiritisme lui aussi n'a-t-il pas le droit à cette prétention ? — La valeur de ce mot : *vraie religion* sera d'ailleurs examinée plus loin. —

Commençons toujours par ne pas nous moquer du spiritisme car le sarcasme est le recours des seuls esprits faibles et impuissants.

Je n'ai pas l'intention de dire ni même de laisser voir si je crois ou non à cette doctrine : ce qui est affaire de croyance ne se discute pas, par conséquent n'intéresse personne. Allan Kardec, par exemple, se donne comme le continuateur de l'œuvre de Moïse, de Socrate et de Jésus (voir l'Evangile selon le Spiritisme), je n'ai pas à justifier ces prétentions hardies ; mon but est simplement de dire ce que je pense de la croyance en général et de la croyance du spiritisme en particulier. Je ne suis donc l'avocat d'aucune cause : libre à chacun de croire ou de ne pas croire.

* * *

C'est parler pour ne rien dire et pour l'amour pur de la parole que de s'écrier : « Je crois au spiritisme parce que j'ai vu telle ou telle expérience authentique... » ou « Je n'y crois pas parce que toutes ces apparitions et ces tables tournantes sont des machinations d'habiles exploiteurs ». Juger une doctrine par les somnambules extra-lucides — et extra-canailles aussi — qui courent les grandes villes et aperçoivent l'avenir dans du blanc d'œuf et du marc de café est une manière puérile de voir les choses ; juge-t-on une religion sur ses faux miracles ou même sur les vrais — s'il en existe ?

Une religion n'est pas Dieu allant vers l'homme, comme on le croit généralement ; c'est au contraire l'homme allant vers Dieu. Ce n'est pas un être surnaturel arrivant à un moment quelconque de l'éternité sur un point quelconque de l'immensité et donnant à un petit groupe d'hommes une règle de conduite ; c'est au contraire la pensée humaine s'élevant à la vision d'un créateur ou d'un démiurge, apercevant tout à coup du divin dans la Nature, dans le monde extérieur, dans le fond d'elle-même et essayant de matérialiser cette vision dans un dogme.

Qu'est-ce qu'un dogme ? — Il faut se persuader qu'un dogme est une chose très étroite en apparence mais très large en réalité ; certes, tous les adeptes d'une même religion se soumettent aux mêmes règles prescrites et se ressemblent quant à la manière générale de se conduire. Mais en est-il un seul qui ressemble à l'autre dans sa façon de concevoir et par conséquent d'adorer la divinité à laquelle il adresse ses prières ! — Évidemment non. Et à ce point de vue il n'y a pas seulement mille religions mais autant que d'âmes pensantes, car ce qui constitue essentiellement la religion, c'est moins la façon de pratiquer que la façon de croire intimement. La foi, voilà le nerf de toute piété.

Or la foi de chaque individu est au fond, plus ou moins consciemment, l'expression de ses désirs irréalisés ; c'est une source qu'il imagine dans l'avenir selon sa soif présente. Pourquoi croit-on que la vie est éternelle si ce n'est parce qu'on ressent une invincible horreur à l'idée de son anéantissement. Pourquoi croit-on qu'on goûtera pendant cette vie éternelle : justice, repos et bonheur si ce n'est parce qu'on désire avec ardeur félicité, repos et justice ? Tous les désirs que nous projetons ainsi au-delà de la mort sont plus ou moins obscurément l'expression de ce que nous voulons être et de ce que nous nous sentons appelés à être. Croire, c'est dire : « Je sens que j'ai à atteindre un but, et cela impérieusement ; cette espérance en moi est invincible ; j'ignore, je veux savoir ; je suis incomplet et partiel, ma pensée est mal à l'aise dans des liens matériels, j'étouffe, je végète et j'ai besoin de vivre la vie pleine et de me réaliser. Oui, de me réaliser. En effet, à chaque instant de notre vie nous nous développons, nous étendons la portée de nos sens et de notre conscience ; nous ne *sommes* jamais ; nous *devenons* toujours. Notre *moi* réel est dans l'infini ; les états d'âme successifs de notre existence terrestre n'en sont que de pâles reflets.

Il est évident d'ailleurs que puisque cet être imparfait et incomplet que nous sommes existe, à plus forte raison peut et doit exister le complément de nous-mêmes : une moitié n'a pas de raison d'existence sans l'autre. On pourrait dire en d'autres termes que Dieu ne nous a pas créés mais qu'il crée continuellement à travers les âges. Pouvons-nous sérieusement nous résoudre... serait-il même rationnel que nous nous résolvions à penser que Dieu laissera cette création inachevée.

Et si cette foi est une chose inébranlable, c'est justement parce que pour être le plus lyrique élan de la pensée humaine vers l'inconnu, elle n'en est pas moins l'expression de la plus intense des réalités.

Maintenant, les solutions les plus diverses ont été proposées pour expliquer cet inexplicable. S'il faut ou non les prendre à la lettre, c'est là où naît la contestation car c'est à ce point précis que nous quittons le do-

maine du réel pour entrer dans celui du rêve. Mais ce rêve lui-même n'est pas sans avoir sa raison d'être.

De même que la beauté absolue — on prétend qu'elle n'existe pas — peut revêtir mille formes différentes, de même l'idéal de perfection auquel nous sommes destinés peut très bien ne pas être le même pour tous. Celui-là est mystique et rêveur ; tel autre est au contraire homme d'action et de résolution ; celui-là est froid et impassible, cet autre est bouillant et impressionnable à l'excès. Est-il nécessaire de penser que les uns et les autres s'acheminent vers le même type de perfection et se dirigent vers le même but.

Il faut bien avouer que l'oriental, le méridional, l'homme du Sud ou l'homme du Nord ont mille fois raison de voir un idéal différent se dessiner pour eux dans le champ de l'avenir. Pourquoi donc serions-nous tous indistinctement appelés dans le même paradis ?

Avec ce qui précède le lecteur pourra juger lui-même la valeur de cette expression : *vraie religion*. Sans doute, pour chaque homme, sa foi est l'expression d'une réalité profonde ; nous l'avons montré. Mais dire : vraie religion ! — Comme s'il en existait de fausses !

* * *

Et maintenant, si de la croyance en général nous passons à la croyance au spiritisme, nous allons apercevoir d'étranges choses.

Toute religion se fonde sur des miracles ; le spiritisme n'a pas fait exception à cette règle fatale.

Mais il faut, dans le domaine du surnaturel distinguer deux choses : le surnaturel proprement dit et l'antinaturel. L'antinaturel comprend, comme son nom l'indique, les faits dont l'accomplissement est en contradiction avec les lois de la nature, et qui supposent leur violation. Ce surnaturel là, la science peut se vanter de l'avoir détruit comme on détruit un préjugé : en osant le regarder avec les yeux de la raison. Aujourd'hui, nous connaissons assez les lois physiques qui président aux divers phénomènes naturels, à la vie, à la mort..., pour savoir qu'elles sont si nécessaires et si inhérentes à la nature des choses qu'un dieu même ne pourrait les enfreindre. Nous ne pouvons donc plus nous laisser dire qu'un corps dûment privé de sa vie a pu le reprendre ou qu'un bras de mer roulant des flots de sang a pu désobéir au principe de l'équilibre des liquides pour donner passage à un peuple particulièrement ami de Dieu. La raison pure elle-même nous montre combien la violation de ces lois, loin d'être une preuve de la toute puissance de Dieu, serait au contraire une preuve de son infériorité puisqu'il romprait ainsi, par je ne sais quel caprice d'un jour, ces lois qui sont depuis des siècles l'accomplissement de sa volonté infiniment sage et comme telle éternellement constante.

Le surnaturel du spiritisme est d'une autre sorte. Au lieu de se trouver dans la contradiction des lois, il se trouve au contraire au sein de leur suprême accomplissement.

Il ne faut pas oublier que Swedenborg, avant de devenir un illuminé était un savant. Membre des académies des sciences de Stockholm et de St-Pétersbourg, ses écrits sur le ciel, l'enfer et l'amour divin ont été précédés de profondes études sur les sciences et la philosophie. Son mysticisme ne pouvait donc être puisé qu'au sein de la Nature elle même qu'il avait longtemps étudiée et dont il connaissait les secrets.

Sans doute, au premier abord, il semble impossible qu'il existe du surnaturel selon les lois naturelles, ce qui paraît réduire la notion de miracle à celle de simple phénomène nouveau ou inconnu. Cela tient peut-être à l'idée qu'on se fait de la loi.

Montesquieu a défini la loi : « tout rapport nécessaire qui dérive de la nature des choses ». Les lois ne peuvent donc pas être si rigides et si irrévocablement fixées qu'on a tendance à se l'imaginer d'ordinaire puisque la nature des choses, nous l'ignorons profondément. D'après une autre définition, la loi n'est que « la façon constante et générale

dont les phénomènes se produisent ». C'est donc une généralisation de notre esprit et non une chose réellement existante. Ce qui existe, c'est d'abord le phénomène — plus ou moins bien connu... je pourrais ajouter : plus ou moins inconnu — ensuite, la nature des choses, — oh ! celle-là, franchement inconnue et à jamais inconnaissable comme on sait.

Ainsi la science n'étudie que des phénomènes : S'il est vrai que la matière et l'esprit soient consubstantiels et se deviennent l'un l'autre dans les cycles de l'Evolution, la science nous dira un jour — et ce sera là son triomphe — par quel enchaînement et quelles métamorphoses la pensée s'est développée dans la matière. Mais cette pensée en elle-même, son essence y touchera-t-elle ? — Jamais. Le savant pur sait que tous ses efforts seront vains dans ce sens et qu'il est totalement impuissant à dévoiler la nature des choses, à trouver dans la matière le secret de ses affinités ; de ce que Sully-Prudhomme — un des poètes du spiritisme — appelait le pêle-mêle ardent de ses amours et de ses haines.

Derrière la matière qu'on est convenu d'appeler brute, par une objectivation peu justifiable de la brutalité de notre propre intelligence, la science découvre un système très complexe et presque indéchiffrable de phénomènes. Derrière ces phénomènes elle a l'intuition d'une force, d'une ardeur insondable qu'elle appelle affinité.

Mais au-delà n'y a-t-il rien ?

Si une roche, un animal, un végétal se résolvent par l'analyse, grâce au jeu des affinités, en des principes immédiats et des éléments ayant chacun son énergie, ses caractères propres et entrant plus ou moins volontiers dans telle ou telle combinaison, il faut avouer que, à considérer l'ensemble du minéral, du végétal ou de l'animal, la réunion de ces éléments forme un tout aussi difficile à sonder dans les lois de son ensemble, de sa synthèse, qu'il l'est dans les lois de ses détails, de son analyse. Qui nous dira en effet les merveilles de la structure et de la forme ?

Puisque l'on considère généralement la matière comme formée d'atomes, dans chacun de ces atomes il doit y avoir, outre l'affinité qui lui est particulière, une affinité commune à tous les autres — semblable à la pensée commune qui fait vibrer à la fois toutes les âmes d'un même peuple — pour que l'unité profonde de l'ensemble se dégage impérieusement de la multiplicité infinie des détails ; pour que toute ligne et toute surface soit invinciblement orientée vers un but : la forme éclatante et parfaite.

Chose inouïe, cette unité est en même temps, par le plus inattendu des miracles, une harmonie savante ; c'est aussi et surtout une beauté capable de produire une impression grandiose. D'où lui vient cette faculté de nous émouvoir ?

Il est impossible de ne pas citer ici les vers d'Alfred de Musset :

> Dites-moi, terre et cieux, qu'est-ce donc que l'aurore,
> Qu'importe un jour de plus à ce vieil univers !
> Dites-moi, verts gazons, dites-moi, sombres mers,
> Quand des feux du matin l'horizon se colore,
> Si vous n'éprouvez rien, qu'avez vous donc en vous
> Qui fait bondir le cœur et ployer les genoux ?

Ce que vous avez en vous ? Oh ! qui pourrait le savoir ! Mais n'est-il pas vrai qu'une mousse sur un rocher aride soit comme le chaud baiser d'un ange sur la froideur des granites ? Un arbre est une parole d'amour jetée au milieu de la plaine et pour celui qui comprend, la forêt est un mystère divin.

Le cosmos tout entier est une immense harmonie ; tous les poètes et tous les philosophes de tous les temps ont communié dans cette grande pensée.

— Kant disait : « deux choses sont grandes ici-bas ; le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et la loi morale au fond de nos cœurs. »

Cœli enarrant gloriam Dei.

Ces mots ont été écrits il y a combien de siècles ? Ils sont dans la Bible. Aujourd'hui ils devraient servir d'épigraphe à nos traités de sciences physiques et naturelles.

— Enfin il y a une parole d'Elisabeth Browning qui résume ce sentiment et qui pourrait servir de conclusion à ce qui précède : « La Nature est surnaturelle et les buissons les plus ordinaires sont enflammés de Dieu. »

* * *

Résumons : D'abord à la surface, des corps bruts et des phénomènes. Cela se passe dans le laboratoire de physique et de chimie.

— C'est de la science.

Derrière les phénomènes, des tendances, des désirs, des *affinités*. Le poète se sent vibrer à ce mot ; la science hésite et se tait.

— C'est de la poésie.

Plus profondément encore, le sentiment de la beauté de la Nature, le sentiment du divin. Celà se passe au fond du cœur.

— C'est de la religion.

Or où est la limite qui sépare la science et la religion ? la Nature et Dieu ? le naturel et le surnaturel ? Et le surnaturel n'est pas à nier ; nous ne sommes pas là en présence d'un phénomène pur et simple ; il n'y a rien de commun entre ce recueil de sèches et cabalistiques formules qu'est un livre de science pure et ces mystiques mélodies qu'on appelle « la tristesse d'Olympio » ou « Jocelyn ».

Et pourtant ce sont bien les mêmes arbres qui ont servi à chanter les hexamètres et à construire les formules. C'est que chacun lit la page qui lui convient dans le grand livre de la création ; mais Dieu peut s'y lire à chaque page ; les cieux en racontent la gloire au poète comme au savant et à tout homme ici bas.

Reprocherons-nous au spiritisme d'avoir essayé d'associer ces deux mots : science et religion ? et d'avoir penser que le «religieux» était le surnaturel scientifique ? Félicitons au contraire bien haut Allan Kardec d'avoir écrit en tête de ses livres : « Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. » La religion scientifique n'est donc pas un vain mot. Elle a son surnaturel. Pour le montrer nous avons distingué dans le merveilleux deux catégories ; rejeté la première, accepté la seconde et essayé de mettre en lumière sa valeur en creusant la notion de loi à laquelle elle se rattache étroitement. Enfin nous avons vu que ce sentiment du *surnaturel naturel* se trouvait dans tous les cœurs ; que philosophes et poètes de tous les temps l'avaient éprouvé.

En conséquence il est facile de comprendre comment une telle aspiration a rencontré un homme pour en faire le fondement d'une religion nouvelle, et c'est homme c'est Swedenborg.

Est-ce tout ? Non.

Il y a à côté de cela la croyance aux apparitions et aux Esprits. Les Esprits peuvent-ils, comme le reste, regarder la raison face à face ? — C'est ce qu'il faudrait voir.

Sans doute, il y a des apparitions. Tout le monde sait que des personnes ont vu la nuit apparaître, se diriger vers elles et leur parler, l'image vivante de quelqu'un de leur parent mort récemment. On sait que quelques-unes de ces personnes peuvent évoquer cette image et la faire apparaître à volonté. Ce sont là des phénomènes inexplicables dans l'état actuel de la science, mais de simples phénomènes. Ils n'en sont pas moins curieux et extraordinaires pour celà car si dans certains cas ils peuvent s'expliquer par des hallucinations, dans d'autres cela est impossible ; par exemple lorsque l'apparition a été constatée par un grand nombre de personnes à la foi. Voilà donc du nouveau et de l'extraordinaire ; mais ce n'est pas du surnaturel.

Dire maintenant que ces apparitions viennent nous enseigner ce qui se passe ailleurs que sur la terre, cela commence à n'être plus du tout sérieux vu qu'en dehors de notre planète il n'y a ni ciel ni enfer ni choses antinaturelles mais tout simplement d'autres planètes plus ou moins semblables faites comme la terre, de fer, de cuivre, de zinc et d'or ; l'analyse spectrale l'a dit — et l'analyse spectrale ne sait pas mentir.

Mais si l'on veut laisser de côté l'interprétation spirite de l'au-delà et considérer comme nous l'avons fait toute foi comme une vision d'idéal dont la réalisation est certaine pour notre cœur mais inconnue de notre intelligence, — inconnaissable en vertu de notre nature — et imaginée plus ou moins maladroitement ; l'œuvre de Swedenborg et d'Allan Kardec reste un noble et prodigieux effort pour confondre dans un même but la positive science et l'idéale religion.

* * *

Que l'homme qui arrive sur la terre se persuade que toutes les religions sont vérité ; mais que celle qu'il aime et comprend le mieux est meilleure encore que les autres et que celle qu'il se fera lui-même pour son propre compte sera la meilleure de toutes celles qui peuvent exister et qui pourront jamais exister.

Quant à ce qui deviendra de nous de l'autre côté de la tombe, nous n'avons pas besoin de le savoir et en fait, nous ne le saurons jamais ici-bas ; toutes les hypothèses que l'homme fera là-dessus seront l'une après l'autre reconnues absurdes ou contradictoires dans la mesure des progrès de la science et cela est tout à fait naturel. C'est pourquoi l'on croira encore longtemps — peut-être toujours — que la science et la religion sont ennemies. Mais qu'importe. Notre espérance en l'immortalité est assez vivace en nous. Ne nous inquiétons pas de la justifier aux yeux des autres, à quoi sert ?

— Au pied du lit d'un agonisant le médecin a dit : « Il est perdu ! Des lésions internes empêchent matériellement sa vie de durer encore une heure de plus. » Mais l'agonisant qui voyait dans le fond de son être a répondu : « Je sens que je vivrai... » Et il a continué de vivre.

— Ainsi doit-il en être de chacun de nous : le mauvais médecin, c'est la science mal comprise.

F. DE FÉNIS.

Première Gerbe

L'Enfant

Le banc étant perdu dans un recoin du square,
Presque ignoré, derrière un bosquet. Les passants
Ne songeaient à percer son paisible mystère,
Et l'oiseau, qui semblait n'essayer ses accents
Que pour le seul écho mystérieux de l'arbre,
Familiarisé, tendant son petit cou,
Becquetait les yeux ronds des satyres de marbre.

Elles arrivaient là chaque matin, au coup
Des dix heures un quart... La mère et la fillette,
Toutes deux en grand deuil... Dans ses vêtements noirs
Avec ses beaux grands yeux foncés, sa blonde tête,
L'enfant faisait songer que dans les vieux manoirs,
Telles on eût trouvé les tristes damoiselles
Au Temps-Jadis...
Et seuls le feuillage tremblant,
Les chants d'oiseaux ou bien un rapide bruit d'ailes
Venaient troubler parfois leur calme somnolent,
Tandis que toutes deux, front penché, côte à côte,
L'œil rêveur, achevaient quelque ouvrage de main.
Un jour, un monsieur vint (c'était en Pentecôte)
Qui s'assit tout au bout du banc... Le lendemain,
Il revint... Et ce fut les autres jours de même.
Et l'enfant réfléchit tristement, sans oser.
Se sentant sur le cœur comme une peine extrême...
...Sa mère et l'inconnu se prirent à causer.

Bientôt à demi voix, s'écartant autant d'elle
Que possible... Parfois, quand ils causaient ainsi,
La fillette levait les yeux de sa dentelle
Et puis les regardait en fronçant le sourcil.
Alors, son corps avait comme un frisson de fièvre
Et ses petites mains se contractaient ; un pli
Pénible, douloureux, venait arquer sa lèvre...
Puis avec un sanglot étranglé, l'œil rempli
De pleurs, elle disait tout bas, dans une plainte :
« Oh ! papa ! »

Eux causaient, plus amis chaque jour,
Oublieux de l'enfant, sans même avoir la crainte
D'être entendus par elle et sans songer que lourd,
Dur, son regard pesait sur eux, fouillant leur âme.
Puis un jour, elle vit sa mère se baisser,
Cet homme, dans ses bras, étreindre cette femme !
Sa mère ! Elle la vit se laisser embrasser...
Alors, la blonde enfant se leva toute pâle,
Vint prendre par le bras sa mère lentement,
Et la voyant rougir à sa voix virginale,
Elle dit d'un ton sec : — « J'ai froid ! Partons, maman ! »

Charles CUDELL.

RONCES ET MOINEAUX

Quand Jésus revint
D'Egypte en Judée,
Il vit du jardin
L'herbe désolée.
Des chardons croissaient,
Et sous les quinconces,
Déjà s'entassaient
Des amas de ronces.
— Oh! quelle forêt!
Fit-il, mais je gage
Qu'un tel coin serait
Sans aucun partage
Bien vu des oiseaux. —
Puis, d'un air de joie :
— Venez, mes moineaux,
Pour que je vous voie. —
Il dit, et soudain
Une bande ailée
Se pose au jardin
Dans une envolée.
Et comme ils ont fait
Pendant son absence
Sous le toit pauvret
Leurs nids sans défense,
D'un air d'abandon
Ils courbent la tête,
Demandant pardon
De cette conquête.
— Mes petits oiseaux,
Calmez votre crainte;
Sous ces arbrisseaux
Volez sans contrainte.
Mais, chaque matin,
Au lever d'aurore,
Venez au jardin
Pour chanter encore.
Mêlez à l'azur,
Mêlez aux quinconces,
Votre chant si pur,
Chantez sous les ronces,
Et pour châtiment
Donnez des aubades
Et des sérénades
A notre Maman.

J. VERDAGUER.

(Adaptation française)

NOUVEAUX ORIPEAUX

1. La forme parfaite de l'idée, c'est l'idée elle-même, ce qui revient à dire que l'idée est inexprimable de façon parfaite.

2 Les gens qui font des banquets gras le vendredi saint en grand apparat me font l'effet de vouloir se persuader à eux-mêmes qu'ils sont bien réellement des libres penseurs : oh ! les pauvres ! Ce sont des peureux qui sifflent dans un bois pour se donner du cœur contre un danger imaginaire.

3, Il est des gens qui, pour ne pas paraître dupes, deviennent bêtes par excès de défiance.

4. Il faudrait toujours, pour nous plaire, que les autres fussent au même diapason moral ou intellectuel que nous, sinon nous les trouvons moules.

5. Foule de gens trouvent, en voyage, quantité de choses extraordinaires uniquement parce qu'elles se passent dans un milieu autre que celui auquel ils sont habitués, tandis que les mêmes faits ou de semblables spectacles ne les ont pas frappés qui se présentent tous les jours chez eux.

6. Personne, que je sache, n'a émis l'idée qu'il existe des êtres humains (peut-être aussi des animaux) à âme double : âmes jumelles ou séparées dans le même individu. Il est pourtant certains phénomènes qui ne peuvent s'expliquer logiquement qu'à l'aide de cette hypothèse, que je donne pour une certitude en ce qui me concerne : j'éprouve en effet parfois, au même instant, une joie sauvage et une tristesse mortelle dans l'accomplissement d'un même acte : une âme unique en moi ne pourrait être affectée de cette façon.

Un matérialiste : Ta, ta, ta, ta, votre *homo duplex* est tout simplement un violon à plusieurs cordes.

L'auteur des premiers « Oripeaux ».

Parmi les Etoiles!

A M. J. Massenet.

I

Parmi les Etoiles, le soir,
Je crois te voir, oh! Mignonnette!
Toujours rieuse et joliette
Comme au temps des rêves d'espoir.
Et quand la nuit étend ses voiles,
Je songe au bonheur d'autrefois,
Alors je pleure et te revois
Parmi les Etoiles!

II

Parmi les étoiles, tes sœurs,
Tu brilles dans une auréole,
Comme la fleur en sa corolle,
Tu leur prodigues tes douceurs
Et moi quand l'horizon se voile;
Je viens prier près de la croix,
Où souvent j'entendis ta voix,
Oh! ma chère Etoile.

III

J'irai dans le ciel étoilé
Te rejoindre un jour, ma Ninette,
Sans toi sur terre je végète,
Mon cœur sanglotte désolé.
Dans la nuit mon regard se voile,
Sur ta tombe je viens gémir,
Et pour toi je voudrais mourir,
Oh! ma douce Etoile.

Albert Julin.

POUR L'AIMÉE

J'aime l'iris. Par son bleu pur
Et sa douleur il me rappelle
La fleur d'amour, la fleur d'azur
Epanouie en ta prunelle.

J'aime la rose. En son carmin,
Avec un moindre éclat, j'admire
Le triomphe du charme humain
Et la pourpre de ton sourire.

J'aime le lys. Par la blancheur
Et la fierté de sa corolle,
Altière et pure en sa fraîcheur,
De ta grâce il est le symbole.

Mais c'est l'œillet pour sa splendeur
Et son parfum que surtout j'aime;
Il grise, et, brûlant, de l'ardeur
Où je me consume est l'emblême!

O. Justice.

L'ESPAGNE PITTORESQUE

AU PAYS DES ORANGES

« La Valence! La belle Valence!» tel est le cri populaire de nos marchands d'oranges à Paris. Et cependant je doute fort que le touriste qui se rend à la Cité du Cid, où il ne rencontrera que la manufacture des tabacs et la statue du roi Jaime le Conquérant, ait une idée bien nette du pays des oranges où je veux vous conduire.

Le pays des oranges ce n'est donc pas Valence à proprement parler, c'est la campagne de Valence, c'est toute cette côte qui s'étend depuis Bénicarlo, au Nord, jusqu'à Dénia, au Sud, ou plus exactement la Plana au Nord, la Ribera (haute et basse) au centre, la Marina au Sud. Autant de distinctions à établir pour la qualité des fruits.

La Plana donne un fruit grossier, acide, que l'on embarque sur de petites balancelles à destination de Marseille, dans des caisses anglaises ou caisses à claire-voie. Chaque orange est enveloppée dans un papier léger qui se fabrique à Alcoy.

La Ribera, haute et basse, c'est-à-dire Sueca, Cullera, Alcira, produit un fruit plus doux, plus fin, qui s'expédie principalement à Liverpool, le premier marché d'oranges du monde entier, où se vendent jusqu'à soixante-mille caisses d'oranges dans une semaine! La Marina, c'est la partie comprise entre Carcagente et Denia. En route donc pour le pays des pommes d'or.

Nous arrivons au bon moment, car la récolte des oranges se fait du mois de novembre au mois de juin.

L'orange a ceci de particulier qu'elle peut rester sur l'arbre pendant un certain nombre de mois, tandis que la plupart des autres fruits trop mûrs tombent ou pourissent. Ici, rien de semblable. Suivant les demandes venues de l'étranger, le courtier vient dans le champ, et bien souvent traite à forfait. L'orange est achetée au jugé, au poids, ou à

la quantité. Au poids, dans la Ribera, au mille dans la Plana, et dans ce cas le mille vaut de dix à douze pesetas. Ou enfin le courtier dit au paysan : « je t'achète ton champ pour tant » : Et le marché se trouve conclu.

Les fruits sont apportés au village, à proximité du chemin de fer. D'énormes scieries mécaniques débitent le sapin de Norvège, et découpent sans cesse les planchettes nécessaires à la confection des caisses ; pendant ce temps les oranges sont entassées sous des hangars, en monceaux énormes. Nous remarquerons en passant que l'orange n'a pas été arrachée de l'arbre, mais séparée de sa tige au moyen d'un sécateur spécial qui a la forme d'une pince, et que l'on a laissé au fruit l'extrémité de la queue, ou bouton, condition indispensable pour sa conservation et sa fraîcheur.

Les *trieuses*, accroupies près des tas, prennent les oranges une à une, en apprécient à l'œil la qualité — on sait que la bonté de ces fruits se reconnaît à la finesse de leur peau — puis les placent devant elles, dans des calebasses.

Les calebasses remplies passent devant d'autres femmes, dont le seul travail consiste à enrouler avec une prestesse infinie chaque fruit dans un petit carré de papier dont elles tortillent les deux bouts, tâche qu'elles accomplissent en chantant du matin au soir leurs chansons nazillardes et monotones. Il ne restera plus qu'à mettre les oranges dans les caisses à claire-voie dont dont la contenance ordinaire est de 420 ou de 714. En route alors pour Liverpool, pour Glascow ou Paris !

Tous ces détails, un peu techniques, m'ont fait totalement oublier de vous parler de Castellon, où j'assistais avec un certain intérêt à toutes les opérations décrites plus haut.

L'aspect de Castellon, est celui d'un gros bourg. Un air d'il y a cent ans ; des coches, des berlines, des diligences invraisemblables dont on ne retrouve plus guère le type chez nous, si ce n'est au théâtre des villes de province de troisième ordre, ou au second acte du *Courrier de Lyon*, scène de l'attaque de la malle-poste. Dans les faubourgs aux petites maisons basses blanchies à la chaux, toute la population vit sur le trottoir. Les hommes fabriquent des espadrilles devant leurs portes, les femmes se peignent, ou mieux se livrent entre elles à de minutieuses investigations dans le cuir chevelu !

L'espadrille chaussure nationale de l'Espagnol, est revendiquée par Castellon comme sa chose, sa propriété, son invention. Le père, la mère, les enfants, chacun fabrique des espadrilles. Il n'y a pas de fabrique spéciale. Elle est partout et nulle part. Le chanvre qui sert à cette fabrication se récolte dans le pays, et vient aussi d'Italie. Le *yute* vient d'Angleterre et de Calcutta. Les toiles, de Catalogne. Les espadrilles font l'objet d'un trafic très important avec l'Algérie.

Oranges à part, je quitte sans regret Castellon et je prends le train pour Vinaroz. Le voyage est charmant. A notre droite le soleil qui vient de se lever, éclaire et fait étinceler les flots bleuissants de la baie ; sur notre gauche les champs d'orangers s'étendent à perte de vue. Les fruits ponctuent le feuillage sombre de leur vive couleur et il me revient ce vers de Coppée :

Les cierges étoilaient de points d'or toute l'ombre.

Par la portière des wagons nous arrivent des bouffées d'air, saturées de leur forte senteur dont le parfum nous plonge dans une sorte d'ivresse.

* * *

Nous arrivons à Vinaroz dans l'après-midi. La ville est assez loin de la gare. Les cochers se précipitent sur les voyageurs et se les arrachent, les voyageurs ripostent à coups de cannes et de parapluies. Au milieu de cette bagarre, je me trouve en présence de deux omnibus d'hôtel. Sur l'un on lit : Hôtel de la Veuve, sur l'autre, Hôtel de la Veuve Aparici. Chacun des automédons s'efforce de m'entraîner vers sa voiture ; effet naturel de la concurrence. Je me décide pour la seconde inscription, la moins énigmatique, la plus complète, et j'arrive dans une *fonda*

déjà bondée de voyageurs ! On me montre ma chambre, un horrible réduit sans la moindre fenêtre, en me promettant de m'en donner une autre avant le soir. A cette condition j'accepte et je m'en vais faire un tour par la ville. L'aspect en est plaisant, gai même.

Figurez-vous une petite sous-préfecture, sans gaz, de 9,000 habitants. Un port, un vrai port, s'il vous plaît, avec deux digues, deux vapeurs à l'ancre, des barques de pêche. Les abords sont assez laids. Des grands magasins de vins, une petite chapelle isolée, et une immense *plaza de toros* que l'on reconstruit, grâce à un don de 150,000 francs, d'un des richards du pays. Je rentre à mon hôtel et j'ai grand'peine à m'approcher de la table d'hôte, absolument encombrée.

La tournure singulière de mes commensaux me frappe dès l'abord. Je m'aperçois bientôt que je suis en présence d'une troupe de comédiens. Le directeur, un grave gentleman assis en face de moi, veut bien m'expliquer qu'elle se compose de vingt-huit artistes, choristes compris. Mais ceux-ci prennent leur repas au théâtre, heureusement ! Faut-il le dire, tout ce monde est décent, convenable, sans pose et sans suffisance. En un mot pas un seul *m'as-tu vu* du café de Suède.

On avait soupé tard — car ici on soupe le soir — et mes artistes se levèrent de table pour gagner leur théâtre, ce qui n'était pas sans m'inquiéter un peu sur l'heure du lever du rideau, annoncé pour huit heures et demie. Je sortis à mon tour pour me diriger vers le temple de Melpomène, ancien style. Mais voilà. Ou trouver ce temple ? Dans les rues il n'y a pour tout éclairage que les petites veilleuses, qui brûlent devant les Saintes-Vierges, assez nombreuses à Vinaroz, mais enfin, ça ne suffit pas. Je suis machinalement quelques passants drapés dans leurs *capas* et longeant les murailles à la façon de conspirateurs. Je parviens sur une grande place tout obscure où l'on n'entend que le bruit des vagues venant se briser sur les galets de la plage et, ne voyant aucune lumière, craignant d'avoir fait fausse route, je me hasarde à interroger mon chef de file en lui demandant où se trouve le théâtre.

— Nous y allons, me répondit-il.

Et nous nous avançions, toujours au bruit des vagues, vers une grande muraille noire, qui, je l'ai vu le lendemain, est peinte en rose. Pas de fenêtres, pas d'inscriptions, encore moins de lumières : rien. A l'angle de gauche, au rez-de-chaussée, une ouverture grillée ; passez le bras par l'ouverture et l'on vous remettra un carton crasseux. Poussez une porte comme pour entrer dans une chapelle, et vous vous trouverez dans un vestibule vaguement éclairé par une lampe à pétrole.

J'ai hâte de pénétrer dans la salle, je soulève une portière, et j'entre dans une petite mais coquette bonbonnière à deux étages. La société, l'aristocratie est en bas dans des fauteuils d'orchestre en bois recourbé, les pêcheurs, les gens de mer occupent les deux galeries.

Tout ce monde est silencieux et patient, car neuf heures viennent de sonner et c'est à peine si l'on apporte à l'orchestre le piano qui doit servir à l'accompagnateur. Enfin le théâtre est plein ; aux fauteuils d'orchestre une colonie française assez nombreuse, les marchands de vins de Cette qui viennent passer là six mois de l'année avec leur famille, et c'est même assez bizarre ce contraste du rez-de-chaussée, qui représente à peu de chose près la composition d'un orchestre de Cluny ou de Déjazet, avec ces deux galeries bondées de rudes gars de mer à la figure hâlée.

Le programme comporte deux Zarzuelas, c'est-à-dire deux vaudevilles avec musique.

1° *Les filles de Zébédée*, 2 actes.

2° *L'Alcade intérim*, 1 acte.

Neuf heures et demie ! et le piano résonne sous les doigts du pianiste.

Le sujet des *Filles de Zébédée* est taillé absolument sur le modèle de nos vaudevilles à quiproquos. Cela ne m'étonnerait pas que ce fût une adaptation de quelque grosse

charge d'un de nos petits théâtres, et pour cette raison même, je ne m'y arrêterai pas. Mais *l'Alcade intérim* étant une critique espagnole des mœurs locales, d'une piquante originalité, mérite une courte analyse.

La scène se passe dans un petit village ; l'alcade, ou maire, est mort il y a un an. C'était un homme d'un mérite extraordinaire, d'une intelligence rare, et il est universellement regretté. *L'alcade intérim*, son successeur, est assurément rempli de bonne volonté, mais c'est un gros paysan illettré qui se reconnaît d'ailleurs lui-même parfaitement au-dessous de sa tâche. Pour célébrer dignement l'anniversaire de la mort de son illustre prédécesseur, le nouvel alcade a décrété qu'il y aurait procession solennelle au cimetière, avec bannières de deuil et chants funèbres adaptés à la circonstance. Un garçon du pays qui passe pour être plus avisé que les autres, a été chargé de composer une oraison funèbre. Très ému, il a déjà écrit son discours sur une feuille de papier, afin, comme il le déclare, de pouvoir mieux «l'improviser» au cimetière. Enfin le curé, le charbonnier et le forgeron, qui sont les trois hommes les plus noirs du pays, marcheront en tête de la procession, et le maître d'école, qui est musicien à ses heures, ne pouvant prononcer un discours pour rappeler qu'on lui doit sept mois de traitement — le nouvel alcade s'y étant opposé — s'est contenté d'écrire une marche funèbre qu'il va faire répéter sur la place du village.

Pendant qu'on se livre à ces divers préparatifs survient un télégramme annonçant l'arrivée du gouverneur qui est en tournée, et cette arrivée coïncide précisément avec l'heure de la cérémonie au cimetière. Comment s'y prendre pour contenter et les fervents admirateurs de l'ancien alcade, et les partisans politiques du gouverneur ? On divisera le village en deux camps, et tandis qu'une partie de la population se rendra au cimetière avec les bannières de deuil l'autre ira en habits de fête, au devant de M. le gouverneur.

Ici se place une des scènes les plus franchement drôles de l'ouvrage, car le maître d'école entreprend de faire répéter à la fois les hymnes funèbres et les chants d'allégresse, et il faut le voir battant la mesure, conduisant les deux chœurs à la fois, pleurant avec les uns, riant avec les autres. C'est inénarrable, et le garçon qui remplissait ce rôle est bien un des acteurs les plus comiques, les plus vrais et les plus fins que j'aie jamais entendus.

Un Français qui était avec nous, et qui ne comprenait pas un mot d'espagnol, en riait aux larmes, et nous déclarait qu'il n'avait rien vu d'aussi franchement risible au Palais-Royal. Vous devinez n'est-ce pas, qu'à la suite d'un malentendu, le gouverneur trouve sur son passage le cortège des pleureurs, tandis que le gars du village chargé de l'oraison lui débite vivement son attristant discours, espérant sauver la situation.

Nous avons revu les artistes après le théâtre. Les malheureux s'apprêtaient à passer la nuit dans la salle d'attente, pour prendre le train de quatre heures du matin qui devait les emmener à Castellon. Je félicitai le directeur sur la composition de sa troupe et particulièrement sur son comique et j'ajoutai :

— Et la recette ?

— Salle pleine, me dit-il, maximum, deux cents cinquante.

— Et les frais ?

— Soixante-quinze francs.

C'est égal, vingt-huit personnes ! Je ne me fais pas bien une idée de ce que peuvent gagner les artistes.

* * *

Elle est curieuse à étudier cette colonie française que l'on trouve égrenée tout le long de la côte, depuis Barcelone jusqu'à Alicante, et plus drôle encore la société des tables d'hôte et des *posadas*. A côté du gros commerçant aisé qui a sa maison d'exportation, à Valence, à Reus, à Tarragone, voici le courtier qui achète les vins ou les oranges à la commission. Celui-ci ne craint pas de faire des trajets de vingt heures à dos de mulet

dans la montagne. Puis l'acheteur de passage et le « truqueur », que j'aurais bien envie d'appeler l'« écumeur » car il est difficile de définir son métier. Honnête ? il peut l'être, mais souvent il cherche à « faire un coup ». C'est lui qui se présente dans une maison sans bien savoir lui-même ce qu'il va dire. Selon la tête du monsieur, il demandera de la représentation ou de la consignation. On sait ce que ce dernier mot veut souvent dire ; il s'agit de se faire livrer à Cette, à Marseille, ou quelque part, de la marchandise sur laquelle on avance le moins qu'on peut.

Une fois à Cette, par exemple, il est toujours facile de se procurer de l'argent sur du vin en consignation. Alors il faut les voir, les « écumeurs » qui viennent à la côte, argent ou non en poche, mais plus généralement munis de fonds, car il s'agit de montrer patte blanche. Ils étalent leurs billets de banque, donnent des avances pour le moins qu'ils peuvent, tâchent enfin de faire livrer : tout le talent est là.

Je parle des vins ; mais il en est de même pour les fruits. On m'a fort bien expliqué dans le pays que l'on pouvait commencer à brasser des affaires sans un sou.

Quelques-uns réussissent. La plupart échouent. Les allemands ont la spécialité de ces opérations hasardées.

Un courtier en oranges va trouver un paysan et lui dit : « Je prends ta récolte pour 4.000 francs. Tu m'apporteras tes oranges samedi au port du Grao. Je te donnerai séance tenante trois mille francs. Tu auras le reste dans six semaines. » Evidemment le paysan a vendu un peu plus cher, le courtier n'a pas trop marchandé, mais le paysan alléché par l'appat du gain, veut en courir la chance. Que fait alors le courtier ? Il s'en va trouver une maison de banque *ad hoc* et lui dit : « Samedi j'aurai sur le port pour quatre mille ou quatre mille cinq cents francs d'oranges. Il me faudrait de suite trois mille cinq cents francs. » Le prêteur, qui ne travaille pas pour rien, lui dit alors : « Soit, seulement je mets l'embargo sur votre marchandise jusqu'au point d'arrivée » (qui est presque toujours Liverpool).

Le samedi arrive ; le paysan apporte ses oranges. Le courtier lui donne les trois mille francs convenus, et en garde cinq cents pour lui.

Il expédie le tout à Liverpool, et si la marchandise est vendue, et bien vendue, il s'en tire. Sinon le prêteur se couvre, et le paysan ne sera jamais payé du reste.

Certes, il y a de grosses maisons, mais voilà la façon d'opérer des « bricoleurs » : quelques-uns d'entre eux ont fait fortune. Ils ont été honnêtes, — ils ont eu de la chance — ils ont payé. Je répète que je mets hors de cause les maisons respectables françaises, anglaises, etc., etc., qui ont des représentants en Espagne et qui payent leurs achats au comptant. Mais il n'en est pas moins intéressant d'étudier un peu les dessous de ce commerce.

Le lendemain j'étais à Benicarlo, une vieille, très vieille ville arabe demeurée à l'état sauvage. Types arabes ; maisons arabes ; ça et là de hauts palmiers émergeant des jardins. Sur le pas des portes, comme dans toute cette partie de l'Espagne, les femmes assises sur des tabourets, ne cessent toute la journée de se livrer — étranges passe-temps — à ces inspections de la chevelure de leurs voisines dont nous avons parlé plus haut.

Eh bien ! qui le croirait ? Dans ce village triste et monotone, il existe de très grosses fortunes. Mais elles sont dissimulées. Les mœurs sont demeurées absolument primitives.

D'abord le petit propriétaire hésite toujours à vendre sa récolte. Son vin, par exemple, on ne peut pas le lui voler, tandis qu'il n'en est pas de même de l'argent qu'il en retire. On cache, on enfouit l'or et l'argent. Le papier n'a pour eux aucune valeur ; encore moins les placements d'Etat, chose inconnue.

Je n'avais pas plutôt mis les pieds à Benicarlo, que l'on me demanda si je connaissais « le Français ». Quel Français ? On me

répondit que c'était un jeune homme *muy guapo*, ce que je traduis librement par « très chic ». Et l'on m'apprit qu'il prenait pension à ma *posada*. Du reste je crois qu'il n'y en a qu'une. J'allais donc enfin voir le « Français ».

Deux mots d'abord sur cet « hôtel ». Au premier étage est un café où l'on joue de l'argent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Au second une table d'hôte et des chambres. Je dîne en compagnie du directeur des douanes que j'avais pris pour un médecin — et de deux avocats des environs, qui m'a-t-on dit — que ne dit-on pas? — viennent uniquement à Benicarlo pour jouer gros jeu.

Mon jeune homme arrive enfin : il a un complet de velours, genre chasseur ; vingt deux ans, accent parisien, l'air un peu « casseur » mais possédant néanmoins une certaine éducation.

On a vite fait connaissance à Benicarlo.

— Vous êtes de Paris ?

— Oui, me dit-il, j'arrive des bataillons d'Afrique et du Tonkin, j'étais engagé volontaire.

— Et maintenant ?

— Maintenant, j'achète des vins pour une grosse maison de Bercy, la maison X. Je vais aussi voir nos correspondants en Suède, en Hollande, en Belgique.

— Pour les vins ?

— Toujours pour les vins. Aujourd'hui j'embarque deux cents fûts.

— Vous parlez espagnol ?

— Je commence depuis deux mois, oh ! ça m'est égal, ils me comprennent.

— On ne s'amuse pas ici.

— Non, pas trop. Mais vous allez voir, je me suis créé des occupations, je les ai mis au pas. Je cause à tout le monde « ça les épate ». On me dit : Ce sont des pêcheurs, des tonneliers. Qu'est-ce que ça me fiche ! Je dis à l'un : Eh ! bien mon vieux ça *boulotte* aujourd'hui? ça ou autre chose. Alors nous prenons un petit verre, tout le monde me sert la main. Quand je suis arrivé, ça m'a coûté cinq cents consommations. Après, j'ai fait mes prix. A présent je paie un franc vingt cinq de plus par jour à l'hôtel, mais je consomme tout ce que je veux. Tiens, voilà Paco !

En me disant cela, il me montrait un grand garçon timide de dix-huit ans.

— Eh bien ! poursuivit-il, vous le voyez ce grand garçon-là ! Je vais le marier avec la petite Luisa. N'est-ce pas Paco ? Il comprend un peu. N'est-ce pas *à casarte? Con Luisa? Tu novia?* Ils ne s'aiment pas du tout ; mais je le leur ai persuadé, et ça va marcher.

Et tout cela dit sans pose, naturellement.

— Il faudra venir, ce soir, au café. Vous verrez cela. A onze heures ; ils sont tous saouls. Alors, comme je suis très fort, — et en disant cela il me montrait des bras d'Hercule, — on vient me chercher pour séparer les combattants. Je leur dis : Tas d'imbéciles, Voulez-vous me f...iche le camp ! Et ils s'en vont.

Il était environ deux heures, et le déjeuner, ou dîner, s'achevait.

— Venez à la gare avec moi, me dit-il. Nous allons voir passer le train. C'est la grande occupation de la journée. On va voir le seul train qui passe, et on prend en même temps ses lettres.

Tout en causant, il avise le petit omnibus de l'hôtel, chasse le cocher de son siège, lui prend sa place, saisit les rênes et fouette les mules, tandis que les voyageurs criaient : Et ! attention ! *tartanero* d'occasion ! ne versez pas !

C'était un fond de bonne humeur intarrissable. Fils d'un colonel tué pendant la guerre, portant un nom illustre, appartenant à une nombreuse famille, dont tous les membres suivent d'honorables carrières, lui, joyeux, insouciant, enfant gâté, tapageur, erre ainsi depuis trois ou quatre ans par les chemins.

Je fus exact au rendez-vous du soir. Peu à peu le café éclairé par quatre quinquets à pétrole, s'emplit de consommateurs coiffés d'un mouchoir violet foncé en guise de serre-tête. Un pianiste (qu'allait-il faire en cette

galère ?) joue des ritournelles. Les petites salles sont encombrées de joueurs. Tout-à-coup le patron de l'établissement vient frapper sur l'épaule de mon nouvel ami. Celui-ci se lève, sort sans rien dire, et revient cinq minutes après.

— Toujours la même chose ! murmura-t-il en se rasseyant. Gaspard voulait flanquer des coups de *navaja* à Antonio.

— Vous les avez séparés ?

— Ils sont partis bras-dessus bras-dessous. Oh ! Le patron le sait bien. Ils n'écoutent que moi. Ce sont de bonnes gens au fond, mais il faut les connaître.

Tout le monde m'aime ici, moins les bourgeois. Mais comme je leur achète leur vin, ils sont bien forcés de se taire.

Il était près de minuit, nous nous séparâmes.

Je ne l'ai jamais revu.

H. LYONNET.

A mon ami F. de Fénis, pour sa fête

J'aurais voulu t'écrire en vers,
Mais se refusant à la chose,
Mon esprit veut parler en prose,
Ma plume va tout de travers.

J'ai beau, me mettant en colère,
Me battant avec l'encrier,
Tempêter, fulminer, crier!
Je ne sais vraiment plus que faire.

Faut-il implorer le secours
Des dieux, d'Apollon, de la Muse ?
Faut-il me servir de la ruse ?
Ou le mal est-il sans recours ?

Me faut-il aux mânes d'Orphée
Sacrifier deux noirs chevreaux ?
Ou courir par monts et par vaux
A la recherche d'une fée ?

Hélas ! Je ne suis pas savant,
Sans quoi je trouverais peut-être
Le moyen de faire apparaître
Au fond d'un creuset quelque chant.

Ou bien dans un laboratoire
Me saisissant d'un alambic
J'y mettrais phosphore, arsenic,
Et sans doute, je veux le croire,

Il en sortirait à mes yeux
Toute composée, une pièce
Que j'enverrais à ton adresse
En y joignant mes meilleurs vœux.

Mais c'est en vain que je soupire,
La Muse, Apollon, tous les dieux
Dorment tranquilles dans les cieux
Sans s'occuper de mon martyre.

Eh bien, puisqu'il en est ainsi,
Je m'en vais sans plus de mystère
Te souhaiter, de ma voix claire
Joyeuse fête ; sans souci

De savoir, si je parle en prose ;
Car souvent les meilleurs discours
Sont les plus simples, les plus courts.
Et maintenant, tu sais la chose!

Paris. — Mai, 1895.

J. EDWARDS.

A UNE INCONNUE

Extraits de la *Chanson des yeux et des lèvres.*

Je sais que tes cheveux sentent les violettes
Et je n'ai pourtant pas baisé tes noirs cheveux ;
Je sais que tes regards sont limpides et bleus,
Et je n'ai pas baisé tes paupières muettes.

Je sais que ton épaule est pareille à l'ivoire,
Que ta menotte est fine et que tes doigts rosés
Semblent faits pour cueillir dans les printemps passés,
Un souvenir auquel l'homme veut toujours croire.

Je sais qu'en t'endormant tu voudrais que l'on t'aime
Et je ne connais pas les rêves de ton cœur,
Mais je pense à ton âme en voyant une fleur,
Et je rêve à ton nom sans le connaître même.

C'est que chaque matin nous nous croisons en route,
Je t'adore en silence et tu ne le sais pas ;
Tu suis en souriant ton chemin pas à pas
Et de cet amour là rien en toi ne s'en doute !

Aimé RUFFIER.

LA NUIT

J'aime errer, quand descend la nuit,
Dans la campagne solitaire
Quand sur terre s'éteint tout bruit,
Quand tout rentre dans le mystère.

Les derniers rayons du couchant
Se jouent au sommet des collines,
Dorant de leur feu rougissant
Les cimes des forêts voisines.

Puis tout s'efface et tout s'éteint,
Les bois rentrent dans le silence,
Et bientôt, plus rien ne restreint
Le calme de la nuit immense.

C'est à peine si l'on entend
Le bruit de la feuille arrachée
Qui tombe par terre, en frôlant
Quelque brindille desséchée,

Ou, sous le feuillage paisible,
Parmi les rameaux endormis,
Le bruissement imperceptible
Des oiseaux blottis dans leurs nids...

Mais, si la nature sommeille
Au milieu de l'obscurité,
Le firmament, lui, se réveille,
Le ciel se remplit de clartés.

L'une après l'autre, les étoiles
Apparaissent dans l'infini :
La nuit a dissipé les voiles
Dont leur éclat était terni.

Bientôt, les perles argentées
Remplissent le ciel sombre et pur,
Grappes d'étoiles incrustées
Au fond de leur écrin d'azur.

Et c'est sous ces voûtes superbes,
Dont les bornes sont l'univers,
Pauvre ver rampant dans les herbes
Sous les vastes cieux entrouverts,

Que j'aime à rêver solitaire,
Et que je sens l'humilité
Des biens fugitifs de la terre
En face de l'immensité.

J. RÉGNIER.

IMPRESSIONS D'UN DÉBUT

Quel est le jeune homme entre quinze et vingt ans dont le cœur n'ait pas battu d'un amour immodéré pour le théâtre, qui ne se soit pas, un instant tout au moins, senti attiré irrésistiblement vers le feu de la rampe, qui n'ait pas rêvé succès, applaudissements, salle enthousiaste, qui n'ait pas, en un mot, eu la fièvre des planches ? Il n'y en a pas beaucoup, je le jure bien. C'est presque une obligation de la jeunesse quand elle sent un léger duvet recouvrir sa face vierge encore !

Eh bien, comme les autres, dame ! je ne m'en cache pas, j'ai eu et je ne dirais pas qu'elle ne me tient plus au cœur, cette soif de succès au théâtre, et plus heureux que certains, j'ai pu satisfaire mon envie, j'ai pu y monter sur ces planches dont les uns disent tant de bien alors que d'autres en disent, hélas ! tant de mal et j'ai, ma foi, conservé un excellent souvenir de mon début.

Dans une station balnéaire à la mode, on devait jouer une pièce nouvelle de l'hiver, un gros succès d'un théâtre de la capitale. Quelques jours avant la représentation un artiste tomba sérieusement malade au point de mettre son directeur dans l'embarras, le médecin ayant déclaré qu'il lui serait impossible d'être sur pied le jour annoncé pour la première. Ayant su la nouvelle, immédiatement pour sortir le directeur de ce mauvais pas et surtout, je puis le dire, dans le but de me payer ma fantaisie, je courus chez lui faire ma proposition. Devant mon assurance de me tirer à souhait du rôle que je sollicitais il accepta séance tenante. Point n'est besoin, n'est-ce pas, de vous conter ma joie, vous la devinez.

Le rôle était un peu lourd pour un débutant, mais que m'importait, j'allais jouer la comédie, est-ce que ce n'était pas le principal ?

En peu de temps je sus les tirades que j'avais à dire au deuxième acte, car je n'apparaissais qu'à cet acte, mais je ne quittais pas la scène, et j'entrai en répétition avec les *camarades*, qui l'étaient déjà avant à un autre titre. Je dois ajouter que je fus très bien accueilli par eux. Chacun s'empressa de me donner un conseil, une idée; les artistes du reste ont tous bon cœur, personne ne le niera.

Aux répétitions tout marcha à merveille, et j'étais, paraît-il, entré dans la peau de mon personnage aussi bien que le plus vieux comédien. Les félicitations du directeur et de mes camarades pour la façon si prompte avec laquelle j'avais su et compris mon rôle ne contribuèrent pas peu à me donner de l'assurance.

Le jour de la première si impatiemment attendu par moi arriva enfin. Bien avant l'heure de la représentation je fus prêt. Enervé je ne pouvais tenir en place, j'arpentais la scène dans tous les sens. Pendant le premier acte je déambulais dans la coulisse, disant mes répliques de tout à l'heure, à chaque pas je me cognais aux portants. Tout à coup mes oreilles tintèrent d'un bruit assourdissant venant les frapper, je chancelai mais vite je revins à moi et devinai la cause de tout ce tapage. Le rideau était tombé sur la scène finale et aussitôt les applaudissements avaient éclaté et la salle enthousiaste rappelait mes camarades.

Pendant que les machinistes plantaient le décor du deuxième acte, plus de vingt fois je plaçai mon œil dans le trou pratiqué au milieu du rideau pour voir ce public qui, dans un instant allait être mon juge, devant qui j'allais paraître.

Les trois coups frappés, la toile levée, le moment approchait. Brrr, j'avais le frisson, je tremblais de tout le corps, je sentais un trac effrayable me gagner, je balbutiais, et malgré les encouragements de mes camarades, je ne me sentais plus capable d'aborder les planches, et je regrettais presque mon trait d'audace. Mais que faire ? Le régisseur près de moi me poussa me disant : Entrez. Il n'y avait plus à reculer. J'entrai.

Ah ! quand j'aperçus dans un demi-voile à la lumière vaporeuse de la rampe cette

salle, ce public dont je devinais les yeux braqués sur moi, je pensai défaillir. Mais me ressaisissant je m'avançai. Et puis à quoi bon trembler, me rendre ridicule, bête vis-à-vis de tous. Cette réflexion traversa mon esprit et suffit à me redonner ma hardiesse primitive. Je tins mon rôle de façon, je ne dirai pas supérieure, mais satisfaisante, et à ma sortie de scène je reçus les félicitations de tous mes camarades et les remerciements du directeur qui me manifesta les plus vives marques de sympathie.

Dame, pour un début devant un vrai public, au milieu de professionnels, tous artistes de talent, connus et appréciés du grand public ce n'était pas si mal et j'en suis très fier et tout prêt à recommencer malgré mon trac qui, je le sais, m'étreindrait encore.

Je vous entends déjà : pourquoi, puisque vous semblez avoir des dispositions, n'êtes vous pas comédien ? Pourquoi ! S'il m'est agréable de tenir un rôle, une fois de temps à autre, je ne me sentirais pas la force de jouer la comédie toute l'année.

On s'y habitue, me répondrez vous.

Je vous l'accorde, mais que voulez-vous j'aime mieux être ce que je suis et puis songez au public. C'est lui qui m'effraie davantage. Si vous ne lui plaisez point, il vous suffit de faire un faux pas pour qu'il vous tombe tout à fait et vous frappe à belles dents, comme moi vous le savez.

Henry BÉRY.

Les Premières Feuilles

Voici le printemps ! Vive le printemps, son gai soleil, sa verdure naissante et fraîche !

Le renouvellement de la nature s'accomplit, la sève monte, les herbes naissent d'abord, puis les feuilles.

Ah ! qu'elles sont jolies, les premières feuilles !

Elles se hasardent d'abord timidement à se montrer, ensuite elles s'enhardissent bientôt, elles se développent tout à fait.

Leur vert tendre, un peu pâle, couvre la nudité des branches et des rameaux, mais elles n'ont point l'opacité des vertes feuilles de l'été, où l'on ne peut rien distinguer, elles sont diaphanes, et l'on voit au travers les troncs et les principales branches ; les arbres semblent des bouquets vert pâle à demi-transparents.

Qu'elle est belle cette verdure native du printemps ! Les prairies qui, quelques jours auparavant, semblaient encore pâles, sont maintenant d'un vert intense à côté des feuilles naissantes.

Mais tous les arbres ne feuillent pas en même temps. On en voit quelques-uns commencer à verdoyer au milieu de leurs compagnons encore nus.

Bientôt un plus grand nombre se couvrent de feuillage, dans quelques jours tous seront verts.

Parmi tout ce vert feuillage, se voient d'autres arbres tout blancs de fleurs, cerisiers ou pêchers le plus souvent.

De loin, cela produit un effet admirable, à côté de la verdure diaphane le blanc transparent.

Ils font mieux ressortir encore par le contraste la fraîcheur et la grâce du tableau.

Quand ils sont au milieu des verts surtout ou au devant, ces arbres blancs sont jolis, ils sont encore plus transparents que les verts, ils semblent des flocons de neige ou des houppes de coton suspendues à de minces tiges noires.

Quand on regarde cette végétation naissante le matin au soleil, c'est alors surtout qu'elle est belle.

On se croit dans un songe, tant le paysage inondé de lumière semble vaporeux.

Mille concerts délicieux retentissent autour de vous : les oiseaux dans les bois et dans les bocages, les grillons, les cigales et les insectes bourdonnants dans la prairie ; et la brise tiède, le zéphir qui caresse le le feuillage naissant des bois !

La nature entière semble frémir et palpiter sous le rayonnement splendide de la lumière.

Florental.

La Revue Littéraire Indépendante *se réservant le droit de paraître aussi souvent qu'il lui plaira, afin de ne pas faire faire indéfiniment antichambre aux manuscrits qui lui sont confiés, accepte les abonnements, non par échéances, mais par nombre de numéros.*

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement, revêtu de la signature de l'administrateur.*

le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

LA REVUE LITTERAIRE INDEPENDANTE

19, Route de Carouge, Genève

52 NUMÉROS, FR. 24 — 26 NUMÉROS, FR. 13 — 12 NUMÉROS, FR. 6,50

Je, soussigné, déclare souscrire pour un abonnement de ..... numéros au journal ***La Revue Littéraire Indépendante,*** *et m'engage à payer la somme de ..... montant dudit abonnement, contre la remise du présent engagement revêtu de la signature de l'administrateur.*

le 189

SIGNATURE

Nom .....

Adresse .....

LA JEUNE BELGIQUE

BRUXELLES

M. Iwan GILKIN, directeur, 110, rue de la Limite

REVUE DU MONDE LATIN

PARIS – 15, Rue des Apennins – PARIS

LES LITTÉRATURES

Considérées au point de vue historique et critique

Bulletin du séminaire d'histoire des littératures de l'université libre

BRUXELLES — Alfred CASTAIGNE, éditeur, 28, Rue Berlaimont

L'Avenir Artistique

Revue mensuelle de littérature de théâtre et d'art

PARIS – 12, Avenue Rapp

L'IRIS EXASPÉRÉ

Poésies par M. Adrien MITHOUARD

PARIS — Alphonse LEMERRE, 21-23, Passage Choiseul

TOURING-CLUB DE FRANCE

(Alliance des Touristes-Cyclistes)

Fondé le 26 janvier 1890, pour favoriser le développement du tourisme et plus spécialement le tourisme vélocipédique.

Siège social :

PARIS — 5, Rue Coq-Héron

Revue Universelle Internationale Illustrée

PUBLICATION INDUSTRIELLE, COMMERCIALE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE, SCIENTIFIQUE, etc.

4me année

Genève — Paris — Bruxelles — Rotterdam — Munich — Florence

Siège : 19, Route de Carouge, GENÈVE

UNION VÉLOCIPÉDIQUE DE FRANCE

PARIS — 40, Rue Saint-Ferdinand

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

PARIS — 104, Rue d'Assas

ORIPEAUX

FANTAISIES ET HALLUCINATIONS

LIÈGE — H. VAILLANT-CARMANNE, imprimeur

REVUE HISPANIQUE

PARIS – 7, Rue Léon Cognet – PARIS

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.